LA GRANDE AMIE

LA LITTERATURE MODERNE

PIERRE L'ERMITE

LA GRANDE AMIE



C. E. BEAUCHESNE & CIE

EDITEURS-PROPRIETAIRES

1610 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

1904

Ephrem Benoit

TEL. BELL. MAIN

La Littérature Moderne

1610 RUE NOTRE-DAME.

Liste des ouvrages publiés jusqu'à ce jour par la " LITTÉRATURE MODERNE " :

No. 1 GRANDE SŒUR .... M. Aigueperce
" 2 LES ECUMEURS DE RIVIÈRES .... P. Saulnière
" 3 LE LOUP BLANC .... P. Féval
" 4 LE CAPITAINE CASSE-COU (1er vol.) .... Ls. Boussenard
" 5 LE CAPITAINE CASSE-COU (2me vol.) .... Ls. Boussenard
" 6 LA COMTESSE DE MONTBELIARD .... C. Guenot
" 7 PAUVRE JACUUES .... M. Floran
" 8 MON COUSIN GUY .... Henri Ardel
" 9 RAPHAEL .... Lamartine
" 10 L'ENEANT MAUDIT .... R. de Navery
" 11 LES BUTTES-CHAUMONT .... Chs. Des Lys
" 12 LE RÉGIMENT DES GÉANTS .... Paul Féval
" 13 LA PRINCESSE ERRANTE .... Léon de Tinseau
" 14 LE CAPITAINE AUX MAINS ROUGES .... Raoul de Navery
" 15 LE MAÎTRE DE FORGES .... Georges Ohnet
" 16 TANTE RABAT-JOIE .... Roger Dombre
" 17 LE SUPPLICE D'UNE MÈRE .... Arthur Dourliac
" 18 UNE ETUDE EN ROUGE .... Sir Arthur Conan Doyle
" 19 LE MARI DE SIMONE .... Champol
" 20 LA GRANDE AMIE .... Pierre l'Ermite

Prix du volume, 20 cents, franco.

ABONNEMENT : un an (24 volumes), $3.50.
" six mois (12 volumes), $2.00.
" trois mois (6 volumes), $1.00.

PAYABLE D'AVANCE.

PRIX SPECIAUX pour Libraires et Agents.

La Grande Amie

I

A Mademoiselle Léonce Dureuilles,
17, plaine Monceau,

PARIS,

Cabourg, Villa des cocotiers.

Ma chère !

Je t'écris d'une main toute frémissante d'avoir tenu l'épée...

Je viens de faire une exécution capitale.

... J'ai mis ma septième bonne à la porte !

A qui le tour ?... Je suis on ne peut plus en veine !...

Naturellement, tu devines pourquoi je t'écris : il " faut " que tu me trouves une autre femme de chambre, et tout de suite !... une parfaite ! Je n'ai pas envie de risquer un effort à me coiffer toute seule, ou une congestion double à boutonner mes bottines !

Donc, si tu es une amie, — et je le crois, — prends le large et ta bicyclette,ou saute dans une voiture, pars en campagne... cours rue Duguay-Trouin... rue de Vaugirard, 233... rue La-

fayette... rue de Clichy... Crève tous les chevaux que tu voudras... mais ne t'arrête qu'après avoir trouvé la " perle " !...

Je la veux : gaie, gentille, jeune, brune, distinguée, pas curieuse, dévouée... jusqu'à l'indiscrétion exclusivement ; à la rigueur, elle peut me voler, — pas trop ! Autant que possible, pas d'église !... Pourtant, si elle est parfaite d'autre part, je fermerai les yeux le dimanche, pour la messe de six heures, à la condition qu'elle n'y contracte pas des airs exterminés et n'empoisonne pas l'encens au retour... tu saisis la nuance de la chose... ?

Cette petite ficelle de Juliette faisait admirablement mon affaire ; seulement, figure-toi que je l'ai rencontrée aux Courses avec mon dernier chapeau et un cuirassier !

Le cuirassier... cela m'est égal... mais mon chapeau !...

Tu vois ma stupéfaction d'ici !...

Ce brave Léopold, du faubourg Saint-Honoré, m'avait affirmé ne répéter " jamais " mon modèle pour une autre cliente : j'étais donc sûre d'avoir un chapeau à moi... pour moi ; de ne pas courir le risque de me voir confondue avec les bourgeoises à 4 fr. 50 ou 10 fr. 90.

Ce jour-là, j'étais indécise : ciel gris, baromètre au variable... bref, je pars avec mon numéro " deux " et la victoria pour faire des courses.

En route, le ciel se déchire ; j'aperçois un coin de bleu assez grand pour y tailler une culotte de hussard... je dis à Baptiste de tourner bride, et de filer grand trot vers le pesage. Ma chère, je n'étais pas descendue, que je vois devant moi une petite personne, fort bien, ma foi !... elle me tournait le dos, et portait un chapeau absolument pareil au mien... au fameux numéro " un "

que je n'avais osé sortir. Tu penses, étant derrière, je ne me gêne pas pour mettre le nez dessus ; j'examine le feutre, la coupe, les coques...

Tout pareil ! !... c'était bien la jolie petite chose, riche, aérienne, ravissante, qui, sur mes cheveux noirs, produit l'effet que tu sais... Tu vois... je suis toujours aussi modeste ! Enfin, les glaces ne sont pas là pour enfiler des perles !... Donc, je te le répète : le chapeau était tout pareil.

Ah ! ce coquin de Léopold qui me fait payer 250 francs une doublure ! Et déjà, en imagination, je voyais la petite lettre très verte que j'allais lui tourner.

Pourtant, je veux me donner la satisfaction de regarder bien en face la personne qui montre un si bon goût... je la dépasse, très curieuse de savoir si la tête est en rapport avec le chapeau... Stupéfaction !... Que vois-je ?... Cette petite coquine de Juliette ! !...

Ah ! ça n'a pas été long... elle n'est même pas revenue à l'appartement. Après, je l'ai presque regrettée... Parfaite... cette petite femme de chambre !... mais d'une force !... Enfin, c'est fait.

D'ailleurs, je traverse depuis quinze jours une phase d'énervement inouï !...

Figure-toi, ma chère, que... — je te le donne en cent... en mille... dix mille !... — ou plutôt non, car, vois-tu, mon pauvre chou, jamais tu ne devineras... Veux-tu le savoir ?... “ Nous quittons Paris ! ! ”... Et pour aller nous “ empotironner ” dans un trou : le Val d'Api ! Connais-tu ce terrier-là ... ? Rien du Val André !...

Que de catastrophes... hein... ? dans ces trois mots : “ Nous quittons Paris ! !...” La ville des rêves !... Le paradis des femmes !... la patrie des

grands magasins !... le seul endroit où l'on ait du goût à s'habiller... où l'on s'habille avec goût... où l'on sache manger !...

Ainsi, nous arrivons de voyage ; la cuisine suisse est une entreprise de maçonnerie ; l'Italie est enchoucroutée ; l'Espagne ne vous prend pas en traître : le filat de bœuf s'appelle " carne di vacca " !...

Paris, je te le répète... il n'y a que Paris pour tout !... Adieu, les petites séances de quatre heures chez Chiboust, où l'on croquait de si délicieux " buntley " !... Adieu, l'asphalte sacré qui va de l'Opéra à la Madeleine !... Adieu, les soirées au Français et les mille délicieux petits potins savourés, le nez dans la tasse des " Five o'clock."

Tout cela fini ! perdu ! !... évanoui ! !...

Et pour gagner de l'argent ! !...

Je t'entends d'ici, ma grande chérie : " Mais vous en avez, de l'argent... et à remuer à la pelle !..."

Oui, mais il paraît, dit père, que ça ne suffit plus... Les temps sont durs et les haricots sont chers !... Le cinq est devenu du deux et demi !... Le Français que j'aime comme individu, mais que je déteste comme peuple, taquine et exaspère son gouvernement...

Conclusion : il faut doubler le capital, et, pour ce faire, ma famille se lance dans une grosse affaire industrielle... des cuirs pour wagons et des souliers !... je ne sais pas trop... mais il paraît que c'est l'Alaska !... et papa est absolument toqué de l'idée.

— Et tu ne t'es pas révoltée ? me diras-tu encore...

Ah ! je te crois... j'ai fait dix révolutions depuis deux mois ! Battue à plate couture ! ! !

Mes parents tiennent l'argent et le tiennent bien. On me le jette à profusion pour mes dépenses ; mais les traîtres me refusent un sou de capital. Alors, quoi ?... ils payent... donc je dois les suivre !...

Une toute petite espérance pourtant brille, telle une lampe de sanctuaire dans l'immense nef enténébrée de mon cœur, comme dirait Confucius ! Espérance à laquelle je me rattache, comme le naufragé affolé se cramponne... au brin d'herbe !...

Les habitants du Val d'Api sont-ils d'irréductibles crétins, oui ou non ?... Tout est là.

Je m'explique : nos usines ne seront construites dans la Vallée que si la commune accepte d'abord la création d'ateliers spéciaux pour le chemin de fer. Bien que tu ne sois pas " du bâtiment ", tu comprendras avec facilité que les auteurs de mes jours sont trop pratiques pour créer une industrie dans un pays dénué de moyens suffisants de communication. Ces moyens, la Compagnie du Nord les fournit sans discussion, si le Val d'Api accepte ces ateliers.

En cas de refus, tout est à remanier sur de nouvelles bases.

Or, il paraît que les conseillers municipaux de cet affreux trou sont tellement... de leur pays, qu'ils font des difficultés pour donner leur consentement !... Leurs hésitations peuvent me faire gagner un an ; d'ici là... je suis mariée !

Donc, ma toute chérie, sauve-moi !... Sois le Terre-Neuve de ton Alberte !... Avec une bonne, trouve-moi un mari : un blond, mais vite ! Je vous en aurai à tous deux une reconnaissance acharnée, et vous délivrerai dans mon cœur une concession à perpétuité !

Entendu : une bonne et un mari, ou un mari

et une bonne : Va... cours... vole... et nous venge ! ! !...

Je t'embrasse, chérie, affectueusement.

ALBERTE.

II

Ce dimanche-là, 30 août, à deux heures, le Conseil municipal du Val d'Api, la forte commune située à la pointe du triangle que forme, entre Noyon et Chauny, le confluent de l'Oise et de la Jouine, siégea au milieu de l'agitation la plus grande.

D'abord, il faisait une chaleur torride : le soleil implacable incendiait tout sur la place de la mairie ; l'air semblait danser dans la réverbération crue de la poussière éclatante ; les habitants, réfugiés le long des maisons, dans l'étroite bande d'ombre violette, assis sous la tente de l'auberge des " Trois-Gars," ou enfumés dans le café du Cycle, buvaient chope sur chope, le chapeau en arrière, le gilet bâillant, l'air dévasté, ahuris de chaleur.

De cette séance du Conseil municipal dépend, en effet, l'avenir du pays tout entier, et c'est la raison de l'affluence extraordinaire des habitants, que rien, pas même la douceur d'une sieste, n'a pu retenir chez eux.

Dans une grande ville, le Conseil municipal peut raisonner... déraisonner... voter des choses

énormes comme un Métropolitain ou une Exposition, la communauté qu'il est " censé " représenter est tellement immense, la facilité de changer d'habitation si grande pour le contribuable, que, sur cent mille habitants, quatre-vingt-quinze mille se désintéressent absolument des séances, ou se bornent à lancer, après un vote souvent très grave, une réflexion qui veut être spirituelle. Cela satisfait la petite vanité et n'empêche pas l'eau de couler.

Mais, au village, la question de la terre et des intérêts qu'elle représente dépasse, et de beaucoup, le plaisir de faire un bon mot. Aussi, malgré la chaleur équatoriale, les quatre cents familles du Val d'Alpi sont là, attendant sous les fenêtres les nouvelles de la séance.

La salle des délibérations est très étroite, et peu de privilégiés ont pu s'y faufiler ; il y a, dans la pièce étouffante, en plus des conseillers, tous les personnages marquants de l'endroit : les propriétaires, les fermiers, le médecin, le notaire, les trois marchands de vin, le gros Soupot, gérant du Café du Cycle, etc.,... etc...

— ... Messieurs, dit le maire, après une petite toux destinée à se donner de l'assurance, nous avons à terminer aujourd'hui la délibération sur une question capitale... Question à l'étude depuis des mois, et pour laquelle on nous demande, dès ce soir, une réponse absolument définitive.

Ici, les chaises se rapprochèrent ; et, par-dessus le crâne luisant du notaire, la mèche en coup de vent du médecin, la tête de loup du cafetier, les figures s'allongèrent, attentives...

— ... Comme vous le savez... le chemin de fer du Nord offre, " pour la dernière fois," à notre paisible commune...

— ... Trop paisible ! entonne le basson du cafetier.

— ... Paisible commune, reprend le maire brave fermier qui, à travers les interruptions, veut conduire droit sa pensée, comme jadis il conduisait droit sa charrue ; le chemin de fer du Nord, dis-je, nous offre le dépôt de ses machines et cinq de ses ateliers... La construction de la remise des machines entraîne plusieurs centaines de mille francs d'expropriations : les cinq ateliers qui regardent l'industrie privée amèneront au Val douze cents ouvriers...

Et comme le cafetier donne sur le plancher un solide coup de gourdin en signe d'approbation :

— ... Je n'apprécie pas... j'expose, continue le maire, et je demande au Conseil de vouloir bien se prononcer, avec la plus grande circonspection ... le plus grand calme... sur une question dont la gravité n'échappe à personne... la meilleure preuve, c'est que le pays tout entier est là, attendant votre décision...

Le maire se rassied, s'éponge de chaleur, et d'émotion ; et, pendant une longue minute, il descend sur cette pauvre petite salle de village un silence véritablement impressionnant.

o o o

Il y a dans la vie des individus, comme dans celle des collectivités, certaines heures solennelles, où tout s'aiguille dans un sens ou dans un autre, mais absolument contraire... Il semble qu'on appareille, sans moyen terme, vers le bonheur ou vers l'adversité.

Le Val arrivait à une de ces heures-là, et tous ces fermiers aux visages rasés, à la peau mordue, rougie, dorée de soleil, se regardaient entre eux,

comme des soldats qui hésitent à tirer le premier coup de fusil...

Pourtant, dans le Conseil, il y eut un membre que ce sentiment n'arrêta pas longtemps...

Soupot, le propriétaire du café, se leva comme un ressort, et rompit le premier le silence :

— Douze cents hommes qui mangent, qui boivent dans un pays... douze cents hommes qui reçoivent l'argent de la Compagnie et le dépensent au Val... moi... je dis que c'est une fortune pour notre ville, et qu'il faut être fou pour ne pas en convenir !... Et il reprit place sur sa chaise avec un air de défi, comme pour terroriser l'opposition.

—... Cela dépend, répond, très calme, le plus jeune des conseillers, Jacques de la Ferlandière, un grand et beau garçon, hardiment découplé, propriétaire en vue du pays.

— Ça ne dépend pas ! !... c'est clair comme le soleil qui nous cuit... deux et deux font-ils quatre... ?

— Je crois que oui...

— Alors, douze cents hommes, sans compter les femmes et la marmaille, laissant chacun, et tous les mois, cent cinquante francs dans la contrée, je dis, moi, que c'est le Klondike... d'ailleurs, multipliez... si vous la savez, la multiplication !...

Jacques de la Ferlandière avait l'horreur du cafetier, il aurait pu répondre : " Oui, je la sais, la multiplication... la preuve, c'est qu'autour des cinquante hectares laissés par mon père, j'ai triplé mon avoir, en achetant la moitié de la Neigerie, et tous les champs en bordure du Bois-Voux, et même... je les ai payés... un avantage que j'ai sur vous, qui me devez encore deux mille francs de pommes à cidre..."

Mais le jeune gentilhomme était un silencieux ; les champs lui avaient appris à se taire ; et, sans perdre son temps à rompre des lances avec un bavard surtout habitué à casser des bouteilles, il s'adresse directement au maire.

— ... Ecoutez, Etienne, la fortune en "métal," vous le savez aussi bien que moi, n'est pas, et tant s'en faut, le seul bien d'un pays...

— ... Certainement, il y a la terre ! Et le maire prononça ce mot : " la terre ", avec une sorte de gravité religieuse.

— ... Eh bien !... mais, gros mangeurs de pommes de terre... vos champs... ils sextupleront de valeur à l'heure de l'expropriation !... s'écrie Soupot, dont la figure flambe déjà d'apoplexie.

— ... D'abord, cela dépend de quels champs, reprend Jacques : les terrains destinés à la gare et aux ateliers seront expropriés par une Commission régulière, qui a l'habitude de ces sortes de ventes, et à laquelle il ne faudra pas prétendre jeter la poudre aux yeux...

— Oui... mais les champs des particuliers... les terrains de la Ville et des hameaux, destinés à la grosse usine des cuirs et des souliers... ? ils seront expropriés à part, certainement... ? et alors on fait passer les patrons par toutes les conhitions possibles !...

— O! ... je compte bien, pour moi personnellement, réplique Jacques, ne les faire passer nulle part !

Maintenant, le duel s'engage entre ces deux hommes qui représentent les deux camps du Conseil ; et les ripostes s'échangent, cinglantes d'un côté, tonitruantes de l'autre ; on dirait quelque chose comme le froissement énervé d'une fine lame sur une pelle à feu.

Evidemment, il se paye là tout un arriéré de haine.

Soupot, déjà monté, regarde le jeune fermier bien en face, les bras croisés dans un geste de suprême et méprisante commisération :

— Vous ne ferez pas monter la vente... ? Mais qui êtes-vous dans le pays ? Vous avez des terres... mais pas le sou !... Vous possédez la Ferlandière... ? un tas de briques au fond d'un marécage !... que vous fassiez monter ou pas monter, comme la chose nous est égale !... D'ailleurs, jusqu'à présent, vous seul avez parlé dans le Conseil...

— Mais... et vous... ? intervient le maire...

— Moi, je dis que c'est une folie de passer à côté de la fortune sans lui donner une chaise en lui disant : " Madame, asseyez-vous !..."

— ... J'ajoute même, intervient Jacques en passant, d'une manière ironique, sa main sur sa barbe blonde, que si j'étais à la place de M. Soupot, je parlerais comme lui : plus il y aura d'habitants dans le pays... plus il se boira d'absinthes... Ne suis-je pas dans le vrai, Monsieur Soupot ?

— Evidemment, s'écrie le cafetier sans le moindre respect humain.

— Oui, seulement, tout le monde ici n'est pas cafetier... il n'y en a même qu'un...

— Heureusement, n'est-ce pas ? ricane Soupot, les yeux mauvais, injectés de sang... Allons !... ne vous gênez pas, dites-le ; ayez au moins la franchise de votre opinion...

— Vous vous trompez, je préférerais vous voir plusieurs... car, si vous étiez deux ou trois, peut-être vous ruineriez-vous l'un l'autre... Voyez, je joue cartes sur table ... ?

— Ce sont vos pommes à cidre qui vous remontent ?

— Au contraire, Monsieur Soupot !... je n'aurais pas commencé, mais, puisque vous entamez le chapitre... je le continue : si, avant toute chose, je voulais que mes pommes soient payées... j'appuierais de toutes mes forces les propositions de la Compagnie, afin de vous faire gagner beaucoup d'argent...

— Ce n'est pas une preuve que je le porterais chez vous !... éclate Soupot avec un gros rire.

— ... C'est possible... probable même... Mais je ne veux pas, une seconde, me placer à ce point de vue personnel ; je pense seulement que votre estaminet n'est pas le pays.

— Il compte toujours plus que votre Ferlandière !...

— Cela dépend encore du point de vue.

— En tout cas, – et la voix de Soupot prend une intonation grossière, — j'ai ici le droit de parler plus haut que vous, car je ne suis pas seul !

Et comme un murmure approbateur s'élève de quelques coins de la salle, Jacques se lève :

— Moi non plus, je ne suis pas seul, j'ai tous les fermiers derrière moi !... tous les habitants tranquilles... toutes les familles véritablement issues du pays !...

— ... Le curé !... glapissent deux ou trois voix.

— Le curé ?... mais certainement !... et même les Sœurs... Je remercie le Conseil de m'avoir fourni l'occasion de le dire bien haut... Si vous croyez que je suis homme à rougir de mes amis ! J'ai avec moi, je le répète, tous les foyers du Val d'Api, tous les anciens...

— ... Les vieilles badernes ! !

— Elles ont du bon, reprend un des fermiers.

— Pas pour moi ! s'écrie Soupot, ça ne lève pas le coude comme les nouvelles générations ! et celles-là veulent l'usine !...

— Parfaitement ! !... Vive Soupot ! !...

Et ici tout un groupe entre en ligne : le médecin, quelques propriétaires de Paris, dont les fils, en complets tapageurs de cyclistes, approuvent bruyamment les paroles du cafetier.

Mais le maire se fâche :

— ... N'ont le droit de parler ici que les membres du Conseil !... Si on organise des manifestations, je fais évacuer la salle !...

Et la séance continue, houleuse maintenant. Tous les beaux parleurs sont dans le groupe favorable aux usines.

Les fermiers ne savent que se fâcher, hausser les épaules, frapper le plancher de leurs cannes... On leur demanderait de prouver que deux et deux font quatre, qu'ils seraient battus à plate couture ; ils sentent, ils voient qu'on fait une chose grave... que le territoire défriché, cultivé, mis en valeur par leurs aïeux, va peu à peu leur échapper des mains, pour passer à des commis voyageurs de Paris, désormais les maîtres ici ; que la plus-value du sol, acquise par des années d'études et de cultures rationnelles, est sur le point de devenir lettre morte, une inutilité dont on se moquera bellement !... Ils sont sûrs que ce vote favorable aux usines, c'est le bouleversement des ancestrales habitudes “ qui leur avaient donné le bonheur ”... la mise à la voile vers un monde nouveau, flottant, étranger, sans cesse renouvelé... Ils sentent tout cela, et bien d'autres choses encore...

Mais aucun de ces simples n'ose prendre la parole devant tous ces blancs-becs aux yeux hardis, au bagout inépuisable, à la verve gouailleu-

se, qui, d'une plaisanterie, coupent le fil du raisonnement le plus grave...

o o o

Seul, au milieu de la déroute, Jacques de la Ferlandière lutte, et dresse sa belle et tranquille figure devant l'épilepsie de l'opposition, cat toute la bande Soupot, sentant que l'heure décisive est venue, donne maintenant et de la voix et du geste.

— Si nous ne votons pas pour les usines, la population va nous huer ! clame le cafetier.

— Ceci, je le nie, répond la voix ferme de Jacques. Je suis du pays, moi !... mon père et tous mes aïeux en sont !... Vous, Monsieur Soupot, vous êtes un nouveau venu, un étranger !...

— Mais enfin... j'entends parler dans mon café !...

— Vous entendez, surtout depuis huit jours, les camelots que vous avez fait venir pour travailler l'opinion...

— Vous pouviez en faire autant !...

— Je n'y ai pas le même intérêt... et puis, — Jacques eut un geste de dégoût, — il y a des besognes qui me répugnent.

— Alors, laissez-nous faire !... démissionnez !

— Ceci, jamais ! je défendrai " notre " terre pied à pied contre vous tous, car, après Dieu, elle est la grande amie !... cette chose faite de la poussière, du souvenir et des travaux de nos ancêtres, qu'on ne peut pas arracher, emporter avec soi... comme vous emportez vos tonneaux ou votre comptoir ! !

— Peuh ! du sentiment, tout cela...

Et la grosse lèvre de Soupot s'avance, en un geste d'énorme dédain.

— Si vous voulez... mais c'est de ce sentiment-là que la patrie est faite ! !...

— La patrie ?... Vous êtes vieux jeu, Monsieur de la Ferlandière !...

— ... Et j'ajoute : si le Conseil se laisse influencer, s'il livre le pays aux industriels étrangers ... si, possédant la tranquillité, l'aisance et la moralité, il sacrifie tout cela pour un inconnu hasardeux, à une époque où le progrès et la science font, de tous les côtés, banqueroute au bonheur humain...

Ici, un négociant retiré intervient d'un air inquiet...

— Mais, Monsieur Jacques, il y a usine et usine ! une fabrique n'est pas toujours un foyer de perdition !... il y a de bonnes usines... Voyons, avouez-le ?...

Jacques eut un moment d'hésitation, cherchant, en scrupuleux, l'expression exacte de sa pensée...

— Oui, il y a de bonnes usines, et c'est fort heureux ; car, à notre époque, l'usine est devenue pour " certains " pays, une absolue nécessité...

— Eh bien !... alors ?... mugit Soupot.

— ... Il y a de bonnes usines, mais elles sont " rares " ; l'ouvrier, perdu dans la foule des camarades, a presque toujours le respect humain de ses qualités... Ce sont les défauts qui s'affichent, qui parlent, qui crient, qui s'enhardissent les uns au contact des autres.

— Mais tout près de nous... à Lille... à Roubaix ?... insiste le négociant.

— Là, c'est différent... Vous avez des patrons " chrétiens " qui s'occupent de leurs hommes, qui veulent leur bonheur réel, dussent-ils être détestés pour cela... Ah ! si les ateliers qu'on propose ici devaient avoir cette direction... Si le

Val d'Api devait devenir un Val des Bois... j'aurais un serrement de cœur, qui, je l'avoue, à la pensée de voir transformer complètement le cadre dans lequel se dessinera la vie de nos enfants ; mais je me dirais : " ... Après tout, change la terre, pourvu que les cœurs restent !... "

— Il parle comme un jésuite, ronchonne le cafetier, et puis, c'est pas tout cela... l'heure de l'absinthe arrive... il faut se décider ! La question est de savoir si, oui ou non, le pays est condamné à la moisissure à perpétuité ?...

— Non !... vous posez mal la question, reprend Jacques tout droit au milieu de la salle... la moisissure, personne n'en veut ! moi moins que personne !... Si vous veniez à la Ferlandière, vous y verriez des instruments de labour qui sont le dernier mot du progrès actuel... Donc, je répète, la moisissure, personne n'en veut !... mais la pourriture socialiste.. anarchiste... qui en est le partisan ?... C'est la fleur de demain, celle qui pousse sur la terre noire de vos usines ! ... Allons !... levez-vous !... et que le pays sache bien vos noms !...

— Mais je vous ai déjà dit, insiste le petit négociant qui tient absolument à son idée, et vous l'avez reconnu vous-même, qu'il y a d'excellentes usines...

— C'est possible ! mais j'ajoute : celles que vous établirez ici auront une direction juive... vous le savez bien tous ! le travail y sera un marchandage ; l'ouvrier, une unité quelconque perdu dans l'anonymat de la masse !...

Et comme quelques murmures, presque des grognements, s'élèvent un peu de partout :

— ... Oui, continue le jeune fermier, je la vois, votre ville de demain, avec ses hommes n'espérant plus rien d' " eux-mêmes " et " par " eux-

mêmes... dont toute l'ambition sera de se faire embaucher !... je vois d'avance la théorie des quémandeurs de places, alors que chacun ici possède la sienne, bien grande et bien large au soleil de Dieu : " ...Une place !... une place !... " ce sera le cri de tous les mendiants de demain ! Et comme il sera beau, notre Val d'Api, avec ses rues défoncées au passage des camions, avec ses ruelles de misère, avec ses murs lépreux, ses enfants jaunis dépenaillés, se torgnolant dans les ruisseaux, au milieu des bouis-bouis et des cafés ! !

— Dites donc ? vous !... proteste Soupot en se levant d'un bond.

— ... Je vois notre gaie rivière charriant les détritus... notre campagne envahie par les ouvriers étrangers... notre air vicié par les fumées ... nos enfants désertant les villages et partant vers ce Paris maudit... ! Je supplie le Conseil de réfléchir une fois encore et de ne pas assumer devant notre tranquille pays une aussi effrayante responsabilité !...

Mais la voix du fermier n'a plus d'écho ; il voit, il sent que tout est arrangé d'avance, et c'est si vrai, que, sans même répondre, le cafetier demande au maire de passer immédiatement au vote.

Il se fait par bulletins fermés, au milieu d'un silence absolu ; et, après avoir voté, chacun, à voix basse, commente l'attitude de Jacques de la Ferlandière :

— ... Il parle pour lui, dit-on par ici...

— Il n'est pas dans le train, murmure-t-on par là...

Le cafetier, lui, y va plus carrément :

— ... Parbleu !... c'est l'abbé Hans qui lui a graissé les pattes et fait la leçon... d'ailleurs, le

“ Jacquot,” c'est pas un homme... c'est un cu
ré !...

Maintenant, tout le monde a voté... Le mai
debout devant la table, ouvre d'une main qui n
veut pas trembler les douze bulletins des conse
lers, et la répartition se fait de la façon suiva
te :

Pour l'établissement des ateliers . . 8
Contre 4

Alors, c'est une explosion de joie sauvage da
la salle ; on trépigne sur le plancher... on sau
sur les tables... on bat des mains... on frappe d
cannes... on crie... on hurle... on fait le veau...
coq, et surtout, on se penche aux fenêtres ,po
jeter à la population anxieuse la nouvelle tou
fraîche.

— La Ferlandière est battue !... l'affaire
enlevée !... hip !... hip ! ! ! hurrah ! ! !

o o o

Et, suivant l'opinion, les uns s'en vont c
Soupot arroser bruyamment le triomphe du P
grès... ou, comme Jacques de la Ferlandière,
tournent lentement chez eux, tristes et rêveu
par le grand chemin, sur lequel le soleil c
chant allonge déjà l'ombre mélancolique
hauts peupliers...

III

En quittant le Conseil, Jacques serra quelques mains tendues vers lui dans un élan de reconnaissance, passa au télégraphe pour annoncer la mauvaise nouvelle aux voyageuses de l'Abbaye, fit un détour pour éviter le café où Soupot devait arroser, aux frais des clients, le triomphe de sa cause, et reprit par la Neigerie la route de la Ferlandière.

Jamais le chemin qui relie le domaine de Jacques au Val d'Alpi ne lui avait paru si court.

Dans la disposition d'esprit où il se trouvait, il eût voulu la Ferlandière loin, très loin, enfoncée dans le bois. De cette façon, il n'aurait pas été le témoin de tout ce qui allait se passer au village.

Mais il marchait d'un tel pas, qu'au bout d'une heure, les toits de la Ferlandière apparurent au milieu du feuillage qui, par-ci par-là, se piquetait déjà des premières teintes rouillées de l'automne.

Un instant, le jeune gentilhomme s'arrête devant l'immense prairie qui commence son domaine, et au milieu de laquelle, couchés dans l'herbe épaisse, les bœufs roux

Suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

C'était sa terre à lui !... ses arbres ! ses bois! Ces maisons lointaines qui semblaient se grandir au-dessus des chênes, pour, de plus loin, lui

souhaiter la bienvenue, avaient abrité tous les siens... Depuis quand ?... au juste, il ne le savait pas lui-même.

Car la Ferlandière ne date ni de ce siècle ni même de l'autre ; et, aussi loin que les paysans vont éveiller leurs vieux souvenirs, la propriété de Jacques y figure comme une sorte de chose essentielle au pays.

Et le fermier regarde étinceler à l'horizon, dans une bonne caresse de soleil, ce que Soupot appelait tout à l'heure avec dédain : " Le tas de briques perdu au fond d'un marécage ! " et, à ce souvenir, un brusque mouvement de colère soulève les épaules du jeune homme.

Sans doute, la Ferlandière se trouve en contre bas de la route qui va de Saint-Quentin au Va d'Api, mais le Bois-Roux, qui l'entoure, escala de si pittoresquement le coteau, les bâtimen sont si gaiement placés, les toits de la ferme détachent tellement en feu sur la sombre verdu re des sapins, les étangs reflètent le ciel avec un si profonde, une si tranquille pureté, que, d tous les points de cette route, on aperçoit le d maine de Jacques.

D'ailleurs, le jeune comte a suivi les tradition de ses ascendants et n'a rien négligé pour do ner à la ferme et à l'habitation le grand confo que les fortunes modestes peuvent s'offrir à campagne : il a laissé autour du petit parc l bois grandir en hautes futaies ; les bâtimen que, dans le pays, on appelle avec générosité " château," ont été année par année, soigneus ment revus, corrigés, voire même très augment ... les cent soixante hectares qui constituent l terres de rapport, terres fortes et argileuses en partie d'alluvions, ont été drainés avec soi et sont exploités, partie pour une culture inten

ve, partie pour une culture industrielle. La betterave de sucre, qui entre pour un bon cinquième dans l'assolement a spécialement été perfectionnée par Jacques ; il est même un des premiers adversaires de la vieille routine qui ne faisait apprécier que les grosses pièces ; à perte de vue, ses champs s'alignent tout piquetés, à la saison, de petites betteraves, bien en terre, bien sucrières, qui font sourire de dédain l'ami Soupot, mais ravissent lès connaisseurs.

Et comme Jacques s'absorbait dans cette vision du " home " :

— C'est-y que Monsieur le Comte ne trouverait plus le sentier?... demande subitement une grosse voix voix derrière lui.

Jacques se retourne : le facteur arrive là, en haut de la côte, suant, soufflant, remorquant sa bicyclette.

— Tiens !... c'est toi, Sylvain !...

Le facteur soulève son képi :

— Oui, Monsieur Jacques, Sylvain Quattepanche en chair et en os... en chair surtout ! et même que, s'il n'y a pas d'offense... ?

Sylvain ramène son sac par devant, fouille dans une poche, et en tire un paquet de lettres et de journaux.

— Au moins, vous comprendrez cela, vous, Monsieur Jacques !...

— Donne, va... paresseux ! donc plus descendre à la Ferlandière ?... Pourtant, il y a du bon petit vin !...

— ... Dans le temps...

— Comment, dans le temps ?... mais c'est toujours le même.

— Possible ! Monsieur Jacques... mais voyez-vous, ils m'empêchent d'en jouir, là-bas, à l'ad-

ministration, avec toutes leurs agaceries de pr
grès !...

Dans la disposition d'esprit où se trouvait
fermier, ce mot " progrès " fit écho et réveill
toute vive, l'évocation du Conseil, qui comme
çait à s'apaiser dans l'éloignement et le caln
reposant des choses :

— Comment ! le progrès ! mais tu ne vas pa
je suppose, parler contre le progrès ?... tu sais
nous allons même avoir les usines... celles
chemin de fer, les cuirs et les souliers... Il y
aura pour tous les goûts !

— Parfaitement !... je sais... j'ai rencontré d
jà une douzaine d'ivrognes sur le chemin...

— Sylvain ! ! mais, mon pauvre ami, tu
un abominable rétrograde, dit Jacques avec
petit rire ironique... Tu sens même affreusemen
le fagot !

— ... Je vas vous dire ma pensée : vous sav
que votre petit vin blanc, je suis homme fa
pour l'apprécier : dans le pays, on m'appel
Quattepanche, ce n'est pas, je suppose, pour n
nourrir que d'eau fraîche !... Vous me suivez ?

— Parfaitement !... je te précède presque...

— Or, jusqu'à l'année dernière, nous étio
quatre pour faire le service du Val d'Api...

— Quatre ?... tu exagères !...

— Pas du tout... je cite mes auteurs :

Le Henri allait à Frilleux.

Gigout faisait Brésolettes.

Etienne avait la tournée du Blanc-Buisson a
Bois-Roux, une fameuse course, allez, au trave
des coupes !...

Et votre serviteur, Sylvain Quattepanche, i
présent, desservait la Ferlandière, l'Abbaye, F
meçon et la Neigerie, ce qui suffisait ampleme
à mes cent quatre-vingts livres.

Or, pendant dix ans, jamais, Monsieur Jacques, je pourrais vous le jurer — et Quattepanche cracha à terre — jamais il n'y a eu un mot de réclamation : hiver comme été, chacun faisait sa tournée régulièrement, tranquillement... Bonjour ! bonsoir ! j'étais l'ami de itout le monde, j'avais ma goutte de rhum à l'Abbaye, et du fameux rhum !... ma soupe aux Hauts-Buttés : je revenais à trois heures, tranquille comme Baptiste, en fumant sur le chemin une bonne pipe des familles ; le soir, je jardinais au presbytère... et j'avais, rien que pour ce dernier détail, 250 francs de plus par an ?... C'était trop beau pour durer, le progrès devait arriver...

... Comment ! mais tu as une bicyclette, maintenant, pour faire la route...

— Parlons-en, de la bicyclette... en voilà une vilaine bête !... sauf votre respect ! Très jolie, la bicyclette, en été pour des Parisiens qui partent à leur heure, sur des routes qu'ils choisissent !... pour des bourgeois qui ont des pièces de cent sous à seule fin de boucher les trous de leurs pneus !... mais pour moi... la bicyclette, c'est une ruine !...

— Mais, Quattepanche ?

— ... Une dévastation ! !...

— ... Tu exagères ?...

— Alors, vous allez voir !

— ... Un matin, le directeur vient me trouver : — Quattepanche, mon ami, me dit-il, l'administration va te payer une bicyclette...

— Pas possible ! que je fais, tout émerveillé... Imbécile que j'étais !... je jubilais comme un gamin : tout ce qui est nouveau est beau... pas vrai, Monsieur Jacques ?

— Continue.

— ... Et une bonne, au moins, que l'administration va me payer ?...

— Une solide, certainement.

Et déjà j'étais heureux. Je me voyais, faisan tranquillement en une heure ma tournée d'u quart de jour. Au jardin du presbytère, j'ajou tais celui du percepteur... Ah ! pauvre garço que j'étais !... Le directeur continue :

— Seulement...

— Seulement, quoi !... fais-je avec une subit méfiance ?...

— Tu te chargeras de la besogne tout seul...

— De la besogne de mes quatre collègues ? ?

— Oui.

— De la tournée depuis le Val jusqu'à la Ne gerie ?

— Précisément.

— Mais ce n'est pas possible... Monsieur le d recteur !

— ... Avec les jambes, sans doute ! mais, je t répète : tu vas avoir une bicyclette !...

— Alors, Monsieur Jacques, vous voyez l chose d'ici, je renâcle, je bondis, je me mets dar l'avaloir, je dis que leur bicyclette me fera perd trois cents francs par an, et me donnera quat fois plus de mal... et cela à la fin de ma carrièr ... Bêtise que toutes mes raisons !... absolume comme si — sauf votre respect, Monsieur Ja ques — je sifflais dans un violon ; le directeur m dit, avec l'air de quelqu'un auquel la chose e absolument égale : " Oh ! vous savez... ne sau tez pas au plafond !... si vous n'êtes pas co tent, vous pouvez tout laisser là ; vos trois co lègues sans travail se disputeront l'affaire... je m'étonne même que vous fassiez cette figure j'attendais mieux de vous, Quattepanche ! beaucoup mieux !..."

— Pauvre Sylvain !...

— Mais parfaitement... pauvre Sylvain !... résumons le total : pour une bicyclette... une trouvaille !... un progrès !... tout ce que vous voudrez, voici trois hommes sans travail ; celui qui reste est surchargé, obligé de circuler sur un instrument qui ne vaut rien les trois quarts du temps, c'est-à-dire en hiver et au printemps, aux montées, sur les chemins humides, boueux, sur les routes empierrées, sur les sentiers, où les roues collent au sol...

— Et ta machine s'use peut-être vite ?...

— Si elle s'use ?... Monsieur Jacques, c'est effrayant !... user n'est pas le mot !... elle s'évanouit... et l'entretien est à ma charge !... Toutes les quinzaines, il y a quelque chose... c'est plus délicat qu'une jeune fille... leur bicyclette ! Ici, un pneu qui crève... là des rayons qui se brisent... une lanterne qu'on me vole... une chaîne à changer... sans compter les petits procès-verbaux des gendarmes, parce qu'on file trop vite !... ou ceux de l'administration, parce qu'on marche trop lentement !... Et puis, il faut le dire, il y a les accidents... Je voudrais les voir, les petits messieurs qui ont pris la décision dans leurs bureaux bien clos, et les pieds sur des chenêts... je voudrais les voir sur ma fameuse machine, quand il pleut ou que la route est gelée ou seulement qu'il vente Nord ou Est au travers du Val... Tenez, quand je descends à la Ferlandière, ça roule encore : mais quand je laisse la Jouine et que je tourne au coin de l'Abbaye, je vous assure, Monsieur Jacques, il y a des jours... vous n'avanceriez pas vous-même, tant il vente dur du côté de Fumeçon !

... Heureusement que Mademoiselle t'offre

un verre de bon rhum... hein, mon pauvre Quattepanche ?...

— Mais je n'en bois plus, du rhum à Mademoiselle !

— Comment ?...

— Je passe à l'Abbaye à des heures impossibles... vers 6 heures... tout le monde est encore couché, même la femme de chambre... je suis toujours pressé et toujours en retard ; c'est même pour cela que je ne descends plus à la Ferlandière, malgré votre bon petit vin blanc... Et puis, vous comprenez, boire en courant... tout en nage... vaut mieux pas !... Et si on se disait au moins que l'argent de mes trois collègues profite à quelqu'un dans le pays ?... Mais pas du tout ! ... il est versé à l'anonymat de l'Administration ... Il y a trois heureux de moins... et voilà tout! ... Eh bien ! le progrès, c'est cela !... Vous verrez, Monsieur Jacques, ce qui va se passer pour les usines !... Ma petite histoire d'aujourd'hui... ce sera en grand, demain, l'histoire de tout le pays.

— Et pourtant, mon pauvre Quattepanche, fit M. de la Ferlandière, qui écoutait comme sa propre pensée dans les paroles de ce simple... le progrès est nécessaire ?...

— Oui... comme la vieillesse... comme le malheur... Ce serait trop beau de rester jeune !

. . . .

— Vous ne répondez pas ?

— Tiens... quelles sont ces personnes-là ?...

Et Jacques montre sur la route une victoria chargée à déborder, traînée à plein collier par deux grands chevaux que le jeune fermier ne connaissait pas, — et il " savait " tous les chevaux du pays pour l'excellente raison que la plupart venaient de chez lui.

— Ah... ça ! attendez... fit Quattepanche, qui cligne de petits yeux gris sous des sourcils broussailleux.

La victoria passa lentement au ras de la bordure gazonnée de la route, si près que les deux hommes durent se reculer dans l'herbe. Elle contenait trois messieurs en noir, hauts en couleur et ventripotents ; dans le coin, comme s'il voulait se cacher, le gros Soupot... habillé... ganté... pommadé...

Les trois hommes parlaient à forte voix dans la voiture...

Tout à coup, celui qui occupait la droite se leva, et, s'appuyant à la capote, désigna de sa canne les prairies superbes de la Ferlandière, au bas desquelles, comme un saphir liquide dans une fraîche coupe d'émeraude, coulait silencieusement la Jouine :

— ... Mais voilà notre place toute trouvée !... parfaite !... on mettra les hangars à peausseries d'un côté... les ateliers de l'autre... La rivière donnerait la force motrice. Victor, viens donc regarder ?... ce serait idéal pour les turbines... un rêve !

Victor se souleva à demi, et barbouilla quelque chose.

Mais quand les deux hommes s'assirent, leurs yeux croisèrent ceux de Jacques qui souriaient, ironiques, au-dessus de ses moustaches de Gaulois...

La voiture dépassa.

Soupot dut alors dire précipitamment quelques mots, car, avec une adresse et une discrétion qui augmenta le sourire de Jacques, les trois hommes se levèrent, et, mettant la main sur leur front à cause du soleil très bas qui s'inclinait sur la terre comme un baiser d'au revoir,

ils dévisagèrent Jacques de la Ferlandière qui r
baissait pas les yeux.

— C'est le... chemin de fer ?... demande le jeu
fermier à Quattepanche.

— Non... ceci vous représente la nichée de jui
qui doit nous empoisonner...

— Comment ?...

— Vous savez bien ?... allons !...

— Je sais que le vote des ateliers entraîn
presque certainement l'établissement d'une usin
de cuirs et souliers... ce serait déjà eux ?...

— Comment !... déjà eux... répète Sylvain
mais vous ne savez donc pas que leur campagn
est préparée depuis six mois... qu'ils ne se son
même pas donné la peine... ou plutôt qu'ils on
eu la pudeur de ne pas assister à la séance... i
étaient dans la brasserie d'en bas, attendant, l
chope en main et sans l'ombre d'une inquiétud
le résultat du vote. Soupot les pilote ici depui
un mois... et je vous prie de croire qu'on les lu
a graissées... ses pattes !... Vous aurez encor
des truites, vous... parce que vous êtes au-dessu
... mais ceux du Val peuvent leur dire adieu... l
Jouine est empoisonnée d'avance, car elle
puent ferme, paraît-il, toutes leurs peaux !...

Jacques regarde la victoria, petit point noi
qui s'amincit maintenant à l'horizon... et c
point, il le fixe avec une telle intensité d'expres
sion, que Quattepanche lui-même en est frappé.

— Que voulez-vous, Monsieur Jacques... on
commence par les petits... et on finit par les
grands... Hier, c'était moi, le pauvre Sylvain...
demain, ce sera vous... C'est le progrès !... l
progrès ! !...

Et le facteur, tout gris de poussière, partit
vers la Neigerie avec un roulement ferrugineux
de bicyclette...

IV

Oh ! le bon express, gare du Nord... 3 h. 50 minutes !...

Odile va... vient... fait les cent pas, gaie... heureuse... exubérante... devant le compartiment du milieu, choisi spécialement à l'usage de tante Berthe, qui n'aime pas les roues et se précautionne toujours avec soin contre les probabilités d'un tamponnement.

Une fois chaque chose bien installée, les préoccupations matérielles écartées, la jeune fille se laisse aller tout entière, avec une joie d'enfant, au plaisir de partir.

La voici à l'avant du train, puis à l'arrière, puis de nouveau à l'avant ; elle meurt d'envie d'interviewer le mécanicien ou le chauffeur, traverse le quai et va vérifier les wagons qui sont en face, sur la voie de garage, leurs freins, leurs étiquettes, absolument comme si, pour ce travail, elle émergeait de dix-huit cents francs aux guichets de la Compagnie.

Dans quelques minutes, elle va quitter ce tourbillon, et, au travers des cités ouvrières, versées comme un remous et un trop plein autour de Paris, elle prendra son essor vers le véritable " chez soi ", vers le calme divin des choses, vers les figures amies de Jacques et de sa sœur, qu'elle voit déjà par la pensée, s'encadrant toutes deux, impatientes, presque anxieuses, sous la marquise de la gare...

Et le train part : Odile, à la portière, ne sent peser sur elle aucun regard d'envie. Dans sa cha-

ritable petite âme, elle en est contente ; son b
heur est entier, car personne n'en souffre !

Eh bien ! tante, es tu satisfaite ?... Et O
le, qui mêle des joies enfantines à des mélan
lies que Schopenhauer n'eût pas désavoué
prend la main de sa tante, et, par deux fois, e
brasse son possesseur. Encore un voyage b
terminé, n'est-ce pas, tante ?...

— Le dernier !...

Tu dis toujours cela... l'année procha
nous irons en Suisse... ou au cap Nord... dis...
veux ?...

— Au cap Nord !... Et l'honnête tante Bert
lève vers le plafond des yeux terrifiés : pourqu
pas au Pôle ?...

A Creil, le train stoppe pour la corresponda
ce d'Amiens...

Odile, qui n'aime pas les réclusions prolonge
auxquelles nos Compagnies françaises conda
nent les voyageurs, descend aussitôt sur le qu
fait quelques pas, puis brusquement vient app
ler sa tante.

— Tante, viens donc un peu !...

C'est bien nécessaire ?

Oui... vite !

Et tante Berthe descend. Tout de suite, Od
la prend sous le bras :

Tu ne vas pas regarder du côté droit... il s
ra temps tout à l'heure... dans une demi-minu
... quand elle va repasser...

Qui " elle..." ? murmure tante Berthe, tr
facilement déroutée, aussitôt qu'on accélère
mouvement ordinaire de ses déductions.

... Une jeune fille très drôle qui, au guich
de Paris, a pris devant moi trois " premières
pour le Val... Tiens... elle passe là... ne regar
pas encore...

— En gris clair ?..

Ne regarde pas trop... tu peux maintenant... c'est celle-là !...

Il s'avançait alors, entre deux gros messieurs en noir, une jeune fille, grande, forte, bien découplée, d'allures presque garçonnières, costume tailleur, coiffée d'un feutre qui se piquetait d'une plume chasseur très courte.

Elle parlait haut et fort, comme une personne qui a l'habitude de commander sans réplique. Elle passa à une ligne d'Odile et de sa tante, les regarda d'une façon quelconque, quelques instants arrêta ses yeux sur la nièce dont le grand air la frappa peut-être : puis s'en alla, indifférente, ennuyée, entre ses cavaliers.

Les deux femmes s'appuient alors à la poutre de fer et observent... de plus en plus intéressées...

D'ailleurs, elles ne sont pas les seules ; tous les regards convergent évidemment vers le groupe bruyant, presque exotique, et d'autant plus qu'un agent supérieur de la Compagnie vient de l'aborder, casquette à la main :

— Messieurs ?... Mademoiselle ?... Maintenant, nous aurons souvent le plaisir de vous voir... vous ne sauriez croire combien j'ai été content quand on m'a télégraphié votre succès au Val d'Api... Je l'ai su dix minutes après la fin de la séance.

— Monsieur, vous êtes trop bon !...

Ils marchent ensuite à petits pas, le long du quai, causent avec animation, rient même aux éclats, sans se préoccuper autrement de l'attention qu'ils excitent, l'air même heureux de leur attitude de propriétaires, de se sentir chez eux sur ce quai banal de la gare.

Sans s'y prêter le moins du monde, Odile peut entendre une partie considérable de la conversa-

tion... Mais elle n'aime pas ce genre de procéd
et il faut bien s'attendre à voir désormais bea
coup de figures nouvelles dans le train du V
d'Api. Or, depuis le télégramme de Jacques, el
a pris la résolution de ne pas s'en inquiéter au
trement... l'Abbaye est à deux bonnes lieues
la gare, cette distance suffira longtemps pou
défendre le calme de son " home "... Après ?
Eh bien ! après, on avisera ! A chaque jour su
fit son mal... le docteur l'a dit et répété dix fois
l'autre jour !...

Pourtant, ce va-et-vient perpétuel sous se
yeux, les allures de ces trois personnes, ces bout
de conversation jetés comme une tentation, d
daignée sans doute, mais agaçante, la toilett
sobre, et pourtant portée singulièrement par cet
te jeune fille, et surtout sa manière hautaine d
regarder, donnent à Odile la résolution de n
pas se laisser dévisager plus longtemps par cett
voyageuse.

— Dis donc, tante, si nous allions au buffet ?

— Mais si tu veux, ma grande !... répond ave
empressement tant Berthe, assez accessible au
petites douceurs du confortable... Voilà mêm
une proposition qui me fait plaisir pour toi.
Tu sais, il n'y a plus de doute, ce voyage t'
fait du bien...

Et la bonne tante regarde toute fière, avec de
yeux humides de plaisir, " sa grande " qui at
tend la décision, debout, suprêmement gracieus
et distinguée.

— Allors... dépêchons-nous !...

Et, veillant bien sur sa compagne pour lui évi
ter la secousse des brusques descentes, Odile tra
verse les voies, se rend au buffet, et installe tan
te Berthe, le dos à la lumière, entre trois sand
wichs et deux tasses de lait.

Et comme Odile, au travers du carreau, jette encore un regard sur le groupe qui discute de plus en plus fort :

— ... Tu les connais, ces gens-là ?... demande distraitement tante Berthe, en attaquant avec entrain le premier sandwich.

— ... Moi ?... Non...

— C'est que tu m'as fait descendre avec une telle précipitation ! !...

— Oh ! uniquement parce qu'ils avaient pris leurs billets pour le Val... ce cher Val... tu devines, tante, j'ai beau m'armer des résolutions les plus philosophiques... quand il s'agit de " lui..." tout de suite mon cœur saute dans ma poitrine.

— Toi... philosophe ?... quelle immense illusion !... murmure tante Berthe, étendant la main vers le second sandwich... tiens ! prends-donc le troisième... cela sera plus sérieux.

Odile s'assied, relève sa voilette sur ses cheveux blonds, et se dispose — de très loin — à imiter les exploits gastronomiques de sa tante.

Mais il était dit que l'obsession commençante allait se continuer, même au buffet...

La démarche d'Odile avait-elle été entraînante, ou bien les trois voyageurs obéissaient-ils à une réclamation spontanée de leur estomac ?... Mais, tout d'un coup, ils s'encadrèrent, les messieurs d'abord, la jeune fille ensuite, dans la porte du buffet, regardèrent un instant ; puis, sans doute trouvant l'idée heureuse, s'installèrent à la table voisine de celle des deux femmes.

— Alberte, que veux-tu prendre ? demande l'un des messieurs d'une petite voix grêle qui grince dans toute la salle.

La jeune fille esquisse un imperceptible mouvement d'épaules, indiquant que le choix lui est parfaitement égal.

— ... Comme toi, père.

— Alors, garçon, une bouteille de "pale-ale"... et vivement !

Puis la conversation s'engage.

Cette fois, Odile est bien obligée de l'entendre car tante Berthe, le nez dans sa tasse, s'absorb de plus en plus dans les délices de Capoue.

Ils parlent d'abord de matériaux à expédier d Paris au Val d'Api, de fermes de fonte, de turbi nes, de plans de constructions, de peausseries, d toitures métalliques, de courroies de transmis sion, de toute cette cuisine de fer, de bois, d matériel, qu'exige l'établissement de plusieur usines.

— Tu sais, Victor, dit le père de la jeune fille j'ai fait sonder le cours de la Jouine depuis l Val juspu'à la Neigerie, et même jusqu'à la Fer landière... en voilà une fameuse rivière !... c'es à peine s'il faudra un barrage avant le Val... u poids d'eau à activer dix turbines !

— Alors, fait Victor — un gros rouge, — en dé bouchant la bouteille, tu as définitivement re noncé au projet d'installer ta succursale de la vage à la Neigerie ?...

— Oh !... tout à fait !...

— Et pourtant, c'était d'un pratique... la ri vière coule là, autrement encaissée et puissant qu'au Val d'Api ! Je ne sais pas, je n'ai pas fait le calcul, mais tu dois perdre une force mo trice considérable ?...

— Quand tu me diras tout cela, puisque c'est impossible !...

— Impossible... fait Victor d'un air sceptique, quand on veut y mettre le prix !...

— Je l'ai mis... même le double !

— Et alors ?... répond l'autre en soulevant

deux paupières grasses sur de petits yeux clignotants.

Et alors... rien à faire !... Garçon ! une seconde bouteille... D'ailleurs, si tu veux t'en offrir l'expérience toi-même ?... Tu peux aller interviewer un certain monsieur qui habite là-bas, tout près de la Neigerie...

Mais enfin... quel est le motif précis ? insiste Victor, d'autant plus désireux de se documenter qu'il est de moitié dans les intérêts de l'usine...

— Et bien ! voilà : Je tenais beaucoup, il y a quatre semaines, à placer mes souliers à la Neigerie ; je te l'ai dit, mais pas, comme tu pourrais le croire, uniquement à cause de la rivière... Sans doute, elle est tentante à la Ferlandière, et même à la Neigerie ; pourtant, j'avais encore d'autres raisons... je me flatte de posséder une certaine expérience de l'usine... or, j'aime les ateliers en dehors des centres... on tient mieux l'ouvrier, il est plus complètement sous notre main ; on lui supprime ainsi bien des comparaisons et des excitations ; mais, surtout, l'industrie des peaux est terrible dans une ville à cause des criailleries qu'elle suscite... Tout ce qui pue... c'est le cuir ! Nous endossons la responsabilité des odeurs de la ville entière... ceci, c'est réglé comme du papier de musique ! Or, en m'installant à la Neigerie, j'avais pour voisins deux propriétaires que je croyais pouvoir empoisonner avec flegme et sécurité...

— Eh bien ?

— Ils ont résisté... ou, ce qui est plus exact, " il a résisté ", car l'un des deux propriétaires est une vieille fille partie momentanément chauffer ses rhumatismes en Italie avec sa nièce, une gentille petite, dit-on ; l'autre, une sorte de ho-

bereau de sacristie, qui ne jure que par ses mes de terre !... Soupot l'appelle même Pat... D'ailleurs, rappelle-toi ce grand gaillard qu nous avons croisé au-dessus du Bois-Roux, soir même du vote ?... Te souviens-tu... u blond... large d'épaules ?...

— Ah !... s'écrie Victor en vidant sa chop cette espèce de Vercingétorix ? ?...

— Tout juste !... il causait avec le facteur...

— ... Parfaitement... j'y suis.

— Je l'ai fait pressentir par le maire... j'ai o fert de le couvrir d'or... il n'a pas même répon du ! Or, le Chemin de fer peut " imposer " l'ex propriation, parce qu'il a l'Etat derrière lui mais moi, particulier et bien que juif, je n'ai pa encore cette puissance-là... Qu'aurais-tu fait ma place ?

— Moi... fait Victor qui réfléchit en riant, menton dans la main, et se prépare évidemmen à dire quelque chose d'énorme...

Un instant, la conversation tombe... le temp de boire une gorgée de pale-ale. Alberte, le dos la chaise, roule et déroule ses gants, absol ment indifférente ; Odile, très rouge, regarde Vi tor, comme si, d'avance, elle voulait lui fai rentrer les paroles dans la gorge.

— Moi... continue Victor, j'aurais eu recours tous les expédients, plutôt que de laisser les qua tre cents croquants du Val hurler comme de brûlés, et rédiger la petite protestation qu'o t'a montrée ce matin au Ministère...

— As-tu remarqué ?... Soupot avait gratté u zéro... cela ne fait que quarante...

— Possible, mais il y avait un meilleur moye d'arranger les choses... Tu es veuf, n'est-ce pas et même, ce n'est pas pour flatter que je dis c la, je te trouve très bien de ta petite personne

Eh bien !... au lieu de m'attaquer tout droit à Vercingétorix, j'aurais fait un doigt de cour à la vieille !... Parfaitement !... les vieilles... tu sais... moi je les apprécie au delà de toute expression !...

A celle de l'Abbaye ?

— Pourquoi pas ?... et ensuite tu convolais avec elle en justes et légitimes noces !... Coup double, mon cher Nathan !... tu devenais le roi du pays, et même...

A ce moment, Odile posa d'une telle force sa tasse sur la table de marbre, que les morceaux lui restèrent entre les doigts...

... Et même continue avec un rire épais, mouillé de bière, le gros Victor, Alberte aurait pu le même jour épouser le farouche Vercingétorix ! ! Tu ne trouves pas qu'elle est géniale, ma petite combinaison ? Dis-moi donc, Alberte, ça ne t'aurait pas flattée d'avoir un sac de pommes de terre dans tes armes... et de t'appeler Madame de... au fait, quel est son nom exact, à ton hobereau ?...

Nathan n'a pas le temps de répondre... Odile s'est levée toute droite, toute frémissante :

... Il s'appelle Jacques de la Ferlandière, Messieurs... mon parent, et notre ami !...

Les deux hommes se soulevèrent aussitôt, et balbutièrent des excuses qu'Odile n'entendit pas, car la voix de l'employé résonnait maintenant dans le buffet :

- ... Les voyageurs de l'express... en voiture !

Il y eut un brouhaha... une marche précipitée vers le train, où la femme de chambre d'Odile, déjà inquiète du retard, faisait des signaux pour indiquer le wagon... Les juifs saluèrent en dépassant les deux voyageuses. Alberte s'inclina, mais contrainte, avec un geste fâché, un regard dur,

qui s'attacha sur Odile en une interrogation d
daigneuse, menaçante, et qui semblait dire
" Tu es bien pâle, ma petite, pour attaquer ai
si la première !... A bientôt, peut-être !..."

V

De Creil au Val d'Api, l'express met une gra
de heure. Pendant tout ce temps, Odile, enfo
cée dans son coin, se pose avec incertitude
question : Faudra-t-il, à l'arrivée, raconter au
amis de la Ferlandière l'incident du buffet
Creil ?...

Tante, qui, pendant la très rapide interventio
d'Odile, avait encore le nez au fond de sa tass
n'a pas saisi grand'chose à l'attitude subit
ment prise par sa nièce : — Qu'y a-t-il ?... a-
elle demandé, ne sachant même pas au juste s
y avait eu quelque cho

— ... Rien qui doive te tourmenter...

— ... Pourtant !...

Et, suivant en cela son habitude de mama
gâteau, la tante tourne la page avec une facili
charmante qui dispense de toute explication.

Donc, de ce côté, aucune inquiétude dans
cas où la jeune fille voudrait se taire.

Du côté de la Ferlandière, la question est plu
compliquée : sans doute, Jacques la remerci
rait de lui faire savoir les réels sentiments d
nouveaux venus à son égard ; mais cette révéla

tion peut le préoccuper d'une façon exagérée ; et ensuite, rien n'empêche Odile de la faire plus tard dans mille circonstances différentes, si, toutefois, le jeune homme et sa sœur n'en savent pas déjà bien plus long qu'elle !...

A dire vrai, Odile raconterait assez volontiers les propos tenus par le père et l'oncle d'Alberte au buffet ; mais, à aucun prix, elle ne [illegible] faire connaître à Jacques son intervention personnelle.

Pourquoi ?...

Elle-même serait très embarrassée d'en expliquer les raisons ; c'est aussi vague, aussi compliqué à dire, que simple pourtant dans la pensée.

Mais, avec sa nature franche, si elle ne dit pas tout... Odile ne dira rien... Donc, son parti est pris : elle se taira !

Et, pour épuiser la question et n'avoir plus à y revenir, elle réfléchit encore dans le silence que lui ménagent les circonstances sur la bizarrerie de cette rencontre : ainsi, sans qu'elle l'eût cherché, elle s'était trouvée devant les fameux étrangers, en face des adversaires avoués de Jacques ; c'était elle la première qui avait pris contact avec l'ennemi !... elle en est presqde fière ; maintenant, elle connaît leurs sentiments, et même une partie de leurs projets ; on s'est réciproquement regardé bien en face ; et, dans son esprit, Odile évoque les figu es quelconques des deux industriels, mais surtout celle d'Alberte. Avec cette intuition mystérieuse que possède la femme, Odile avait presque compris, en le sentant peser sur elle, ce que signifiait la fixité de ce regard, l'expression dure, mauvaise, fermée, de la jeune fille.

Et puis, ce nom d'Alberte ?...

Est-ce imagination ?... ou bien réalité ?... mais

elle trouve dans ce nom quelque chose d'agressif qui éveille comme une idée de bataille... bataill contre elle... contre Jacques... contre sa sœur.. contre tout ce qu'elle aime !...

Comme ces réflexions commencent à mettre un peu d'ombre sur le bonheur de son retour, Odile par un brusque effort de volonté, cesse de pense et regarde les paysages connus qui s'enfuient avec des allures de vision à la portière du coup... Voici l'Oise très haute, avec ses péniches pittoresques, qui semblent amarrées en plein cham... Thouritte et sa vieille église... la tour Mennechet, qui découpe sur le ciel la fantaisie folle d ses dentelles de pierre ; puis Noyon, dont les maisons se serrent avec amour autour de sa bonn cathédrale ! Aussitôt après, les sites se font plu connus, plus intimes, et les souvenirs chers semblent s'élever partout dans la brume du soir.. Ici, on avait chassé à courre avec Jacques... Là c'était le couvent des Dames de la Croix, où ell avait passé un an ; plus loin, les propriétés d familles amies...

Quand ils arrivèrent, le jour baissait déjà su le Val, et, par delà les étendues claires de champs, le ciel, d'un bleu froid, fonçait les ligne lointaines de l'horizon. Jacques et sa sœu Jeanne attendaient là, au premier rang, sous la marquise de la gare : lui, presque sévère dans sa pelisse sombre ; elle, chaudement couverte d'u plaid ; si bien qu'Odile se mit à rire dès qu'ell les aperçut.

— Mais il gèle donc, dans votre pays ?...

— Oui !... depuis que tu es partie, ma bell Odile, répond Jeanne.

— " Autremain "... vous n'êtes pas malades ? continue Odile.

— Malades !...

Certes, il suffisait de voir le frère et la sœur dans toute leur jeunesse et leur force, pour en écarter même l'idée.

Jeanne, une expansive, embrassait Odile sans se préoccuper le moins du monde des hommes d'équipe et des voyageurs qui suivaient d'un œil bienveillant cette petite scène de famille ; entre deux baisers, elle se reculait pour mieux voir sa chère grande.

— Mais tu es toute dorée de soleil !...

Jacques lui, a embrassé tante Berthe avec un affectueux respect ; puis, quelques secondes, a gardé dans la sienne une autre petite main qui ne se retire pas.

— Alors, on va tout à fait bien ?...

En disant ces mots, Jacques enveloppe Odile de son bon regard ; et, sans qu'il puisse s'en empêcher, il a cette voix des commencements, voix émue que possède l'homme de cœur à certaines heures, et qui donne au plus simple mot la douceur d'une caresse.

— Tout à fait bien !... répond Odile, et vous, Jacques ?...

— Oh... moi !...

Et le jeune homme fait un geste, indiquant qu'il est la dernière de ses préoccupations. Puis il insiste pour qu'on ne reste pas dans le courant d'air perfectionné qui circule maintenant à travers la gare, dont les carreaux depuis dix jours, n'existent plus qu'à l'état de débris menaçants.

— ... Et qui les a cassés ? demande Odile.

— Qui ?... tout le monde ! On s'est battu ici, le jour du Conseil... Et puis, matin et soir, on charrie du fer, des moellons, des machines, du ciment, et même, faites attention à vos robes !...

Les quais de la gare, jadis si calmes et si pro-

propres, sont, en effet, transformés en un fouillis sans nom ; le coquet petit jardin du chef de gare sert aujourd'hui de remise à pétrole ; partout on voit des figures inconnues : arpenteurs, géomètres, entrepreneurs, terrassiers, ouvriers belges... tout ce monde grouille, désœuvré, car 6 heures ont sonné depuis quelques instants au cadran des chantiers.

Et Jacques presse pour partir, car il se pose déjà sur les jeunes filles des regards hardis, auxquels personne ici n'était jadis habitué.

— Oui, partons, dit Odile.

— Firmin ?... appelle Jacques, en regardant autour de lui.

Et le valet de chambre, qui réunissait les malles, s'approche de son maître.

— Je vais te laisser là ; occupe-toi de tout. Voici le billet d'enregistrement, il y a six colis... tu les ramèneras à l'Abbaye sur le char à bancs.

— Que ces dames soient tranquilles... rien ne manquera à l'appel.

Ils sortent alors de la gare, où l'omnibus de la Ferlandière les attend, entouré d'une légion de gamins.

— Comment, fait Odile un peu désappointée, Jacques... vous avez pris votre omnibus ?... moi qui espérais la victoria !

— C'est cela ! dit Jacques en installant son monde et en s'assurant que l'attelage est impeccable, vous auriez voulu la victoria.. pour perdre dès l'arrivée le fruit du voyage. le vent sera très frais tout à l'heure dans la campagne, quand nous aurons dépassé Brésolettes.. vous n'êtes plus en Italie, et même c'est moi qui vous conduirai ce soir, précisément parce que le cocher a pris froid la nuit dernière ; vous voyez, ma grande, il faut être prudente...

Il y a maintenant un cercle de plus en plus compact de gamins qu'on ne connaît pas, et dont les figures n'ont rien à voir avec les bonnes têtes joufflues des enfants de paysans. Derrière eux, s'allongent des figures de journaliers de mendiants... de maçons... qui regardent, l'air désœuvré et narquois.

Nous partons ? demande Odile, impatiente des regards indiscrets qui la dévisagent et de certains commentaires qu'elle devine.

Pendant que Jacques prend les guides et s'avance lentement à cause des enfants qui ne veulent pas s'écarter, une victoria très select dépasse au grand galop les voyageurs, emportant la raison sociale Victor et Nathan Harmmster and Co.

Jacques regarde le contenu, aperçoit le haut d'un chapeau de femme et se penche aussitôt vers l'intérieur de sa voiture, dont la glace est baissée.

— Regardez donc... dit-il en riant, les futurs propriétaires de la Ferlandière !...

Odile se souleva à demi, et, reconnaissant le groupe, devint subitement très rouge :

— Déjà !... murmura-t-elle tout bas.

Le bonheur l'avait fait oublier.

Mais Jeanne souligne la réflexion de son frère.

— Odile... salue !... c'est... la cordonnerie qui passe !... mille paires de souliers par jour pour commencer ! on ne pourra plus dire que nous sommes un pays de va-nu-pieds !...

— Ils ont une jolie voiture, et deux chevaux qui paraissent superbes, observe Odile.

— C'est vrai.. demande Jeanne à son frère... ils sont vraiment beaux, leurs chevaux ?...

Des chevaux superbes !... répète Jacques qui rassemble ses guides en un geste de commiséra-

ration ; ma pauvre Odile, je ne sais pas s'ils ront forts pour le reste, mais j'ai rarement dans ma vie de fermier deux messieurs plus pa faitement " enrossés " d'ailleurs, vous all voir !...

o o o

Du Val d'Api jusqu'au hameau du Blanc-Bui son, la route est double et presque parallèle presque toujours on choisit la neuve... parc qu'elle est la neuve. Surtout à cette époque, avec le grand nombre de fardiers qui circulen pour la construction des usines, l'ancienne es redevenue préférable. Un peu plus longue qu l'autre, et plus accidentée, elle serpente au tra vers des champs de Frilleux, côtoie Brésolettes et vient rejoindre la nouvelle route aux premiè res chaumières de Blanc-Buisson.

Jacques prit l'ancienne, et, dix minutes après à l'entrée de Frilleux, il aperçut la victoria dont les deux carrossiers, au trot prétentieuse ment allongé, semblaient rappeler quelques loin tains souvenirs du cirque.

Quelques instant, les sabots de Fripon et d'E tincelle résonnent, vigoureux et réguliers, sur le petit cailloutis de Frilleux ; puis, de nouveau, on entre dans la campagne. Mais, dès la sortie du village, quand les maisons commencèrent à s'espacer un peu, Jacques chercha la victoria ; ce fut difficile, car le crépuscule confondait tout à l'horizon ; pourtant, le jeune fermier désigna un point qui courait vaguement sur la route neuve :

Les voyez-vous, là-bas ? dit-il... ils ont déjà perdu un kilomètre ! Et penser, ajoute-t-il en

courant, qu'ils viennent de payer cette paire-là dix mille francs ! !...

Mais ce sont " leurs " chevaux ?... demande Odile.

En personne !...

Ils se sont donc installés avec la rapidité de la foudre ?...

Absolument !... Ma pauvre Odile, nous sommes tous ici une famille de braves gens, mais trop naïf !... Ainsi, le lendemain de la fameuse séance, j'ai appris par Etienne que les deux tiers du Conseil municipal étaient achetés, soit purement et simplement avec des pièces de cent sous comme Soupot, ou d'une façon plus éthérée, par la certitude d'expropriation, la promesse d'une rue à percer, etc... Dans ces conditions, le vote devenait une amère plaisanterie ; pendant que nous discutions là-bas, en Conseil, les deux apôtres qui se prélassent derrière nous se dépêchaient, en prévision de l'hiver, d'expédier leurs meubles en gare du Val et louaient pour un an l'ancienne résidence de Frilleux, où d'ailleurs ils vont coucher ce soir.

... Mais Frilleux... nous l'avons déjà dépassé ?... fait observer Odile.

Sans doute, seulement ils ont toutes les délicatesses, ces messieurs ; comme le parfum des [illegible] les gênerait, l'usine la plus répugnante se bâtit à mi-chemin de Brésolettes ; de cette façon, le Val est sûr d'être embaumé à la fois des trois points à l'horizon ; et ils vont la montrer à la jeune fille, cette fameuse usine...

Je suppose que la chose ne l'intéressera que médiocrement ?

D'ailleurs, ils ne pourront jamais lui donner qu'un rapide coup d'œil, car la nuit vient vite, répond Jacques.

Et Odile se met à rire en regardant le jeun[e] homme.

— On dirait que vous êtes leur cousin !... vou[s] savez tout de ces gens-là !...

— Certainement !... je ne les perds plus d[e] vue ! La première bataille fut malheureuse mais j'ai bien la ferme intention de gagner la se[-]conde... D'ailleurs, " en apparence," ce sont de[s] ennemis très bons garçons ; ils ne demanden[t] même qu'à voisiner. Firmin a déjà dû refuse[r] une boîte de londrès de leur cocher... Mieux qu[e] cela, on m'a fait pressentir par lui pour acheter douze paires de bœufs à la Ferlandière...

— Et vous les vendriez ?...

— Je ne sais pas... je verrai... probablement... et pourquoi pas ?...

— Il me semble, dit Odile, que c'est donner des armes à l'ennemi.

— A première vue, oui... pas après réflexion... D'ailleurs, ils les payernt cher, les braves bœufs de la Ferlandière, s'ils veulent s'en passer la fantaisie !

Pendant quelques minutes, les voyageurs se turent, s'abandonnant aux réflexions du retour... Rien ne trouble maintenant le calme de la campagne : à peine, de loin en loin, un cahot de la voiture coupant une ornière, ou l'aboiement d'un chien qui accourt à la barrière au passage des voyageurs. On est parti du Val en plein jour et, certainement, il faudra allumer les lanternes pour traverser le Bois-Roux.

Odile, un instant silencieuse, prend alors la main de Jeanne.

— Comme vous êtes bons, tous les deux, de venir ainsi nous chercher à la gare !...

A ces mots, Jacques se retourne et regarde les jeunes filles dans le sombre de la voiture :

— Dis donc, Jeanne, te figures-tu tante Berthe et Odile arrivant toutes seules au Val, à 6 heures du soir... en pleine sortie des chantiers, au milieu de la déroute de la gare... sans autre visage ami que celui de leur vieux Baptiste pour égayer un peu la situation ?

— C'est vrai, dit Odile simplement... mais c'est si bon, à un retour, alors que les choses ont cessé d'être " vôtres," que tout est modifié, détruit, de trouver une amitié qui, elle, n'a pas changé.

— Et qui ne changera pas, répond Jeanne.

— Ou pour devenir meilleure encore... complète Jacques.

— Mais, reprend Odile, les usiniers ont donc fait travailler jour et nuit ?...

Jacques reste quelques secondes sans répondre, car on approche de l'Abbaye, et la pente devient très raide... Quand il peut rendre la main à ses chevaux :

— Les équipes de tous les chantiers sont doublées ; il y a équipe de jour et équipe de nuit ; et tout ce monde travaille avec une fièvre d'enfer ! Le lendemain du vote, alors que rien n'était encore ratifié à Paris, on piochait déjà dans les prés de Frilleux, et les premières poutres de fonte, expédiées de Montataire, arrivaient à la gare. D'ailleurs, vous verrez demain ; s'il fait beau temps, j'irai vous chercher avec la victoria, et je vous montrerai l'œuvre de la tante Soupot.

— Enfin ... pauvre Val !... dit Odile.

Puis, comme si elle avait un doute, une défiance de son appréciation personnelle :

— Croyez-vous, Jacques, que ce soit chez moi une sorte de sentimentalité, une simple sensation d'artiste, qui aime son paysage et ne veut pas qu'on le gâte... une impression exagérée ? L'éta-

blissement de toutes ces fabriques constitue bien réellement un malheur pour le pays ?

— Sans le moindre doute, répond le jeune homme... un malheur immense, non pas à cause des usines en elles-mêmes — elles sont parfois la fleur nécessaire de certains pays — mais en raison des circonstances très caractéristiques au milieu desquelles ces usines se bâtissent chez nous.

Et, pendant toute la montée qui précède l'Abbaye, Jacques raconte les scènes du Conseil... les réponses arrogantes de Soupot... les compétitions, les divisions que la seule perspective des usines jette déjà dans toutes les familles de la campagne ; jusqu'à présent on se connaissait, au pays, et quand un malheureux journalier avait besoin d'un coup d'épaule — ce qui était rare, — toujours quelqu'un s'offrait... Dès aujourd'hui, du Val d'Api au Blanc-Buisson, on ne rencontrait plus que des figures étrangères : ce pauvre Etienne, en sa qualité de maire, avait déjà dû prendre des mesures de police contre les vagabonds, et faire voter deux mille francs au Conseil pour bâtir un asile de nuit à la sortie de Frilleux. Les fermiers avaient ainsi un prétexte pour refuser leurs granges au sans-gêne menaçant des chemineaux.

La nuit tombe tout à fait, immense, grave, sereine, avec un poudroiement d'étoiles, qui rayonnent là-haut dans l'infini silencieux... c'est le grand calme du soir... à peine quelques feuilles qui susurrent au sommet des tremblants peupliers ; la voiture roule sourdement sur le chemin durci ; les haies ont, dans l'ombre, des attitudes vivantes ; et quand les lanternes jettent en courant leur lumière crue sur les buissons de la route, des choses étranges semblent surgir et

isparaître, escortant la voiture de leurs silen-
ieux mystères.

Maintenant, murmure tout bas Odile, j'au-
ais presque peur de revenir toute seule, il doit y
voir des rôdeurs partout ?...

- Non, répond Jacques, l'influence des usines
ne dépassera pas Blanc-Buisson, j'en ai la certi-
tude absolue. D'ailleurs, je " nous " défendrai :
j'ai loué le Bois-Roux pour la chasse : et si, un
jour, je puis l'acheter tout à fait, je l'achèterai:
Je vous veux toutes trois heureuses et tran-
quilles comme par le passé. Entre l'usine et vous
il y aura... " moi ".

Et il dit cette phrase simplement, comme les
forts.

— Où sommes-nous ? demande Jeanne à son
frère, on ne distingue plus rien...

Nous entrons dans le Bois-Roux...

- Tu vois clair ?...

- Pas plus qu'il ne faut...

En effet, Jacques ralentit ses chevaux, à cause
de la route qui passe maintenant au milieu des
coupes et s'obstrue d'arbres entiers jetés au bord
des fossés.

- Je suis sûre, intervient tante Berthe, que
tout est bien prêt à l'Abbaye.

- Les lits seulement, répond Jeanne.

- Comment ?...

- Puisque vous dînez à la Ferlandière...

-- Mais, pas du tout... j'ai écrit de Paris à
Constance pour lui dicter le menu...

- Eh bien ! vous trouverez ce même menu à la
Ferlandière...

Tante Berthe s'insurge quelques instants, puis
reconnaît que c'est en réalité une solution très
raisonnable... Rester seules, en tête-à-tête, dans
cette grande maison, au milieu des malles défai-

tes, au soir d'une absence mouvementée de plusieurs mois... oui, cela serait un peu triste. Pourtant, elle veut s'arrêter quelques instants pour saluer la vieille maison où le bonheur des parents d'Odile s'est déjà évanoui comme un rêve.

— ... Allons, dépêchons-nous, dit Jacques, car il se fait tard.

A la sortie de la coupe, les chevaux vont à toute allure : du Bois-Roux à l'Abbaye, la route est superbe ; elle monte peu à peu au-dessus du pays, entre deux rangées de hauts peupliers, qui n'enlèvent ni la vue ni l'air, et dominent toute la contrée : à droite, les hameaux de Fumeçon et l'Abbaye ; à gauche, les toits de la Neigerie, le cours de la Jouine, où se mirent des milliers d'étoiles, et la Ferlandière.

Tante Berthe, à la vitre de la voiture, semblait vouloir percer l'obscurité :

— Nous nous arrêterons un peu tout de même à l'Abbaye ? demande-t-elle encore à Jacques.

— " Un peu " seulement, répond le jeune fermier, car, si vous tardez trop longtemps, vous vous exposez aux foudres culinaires de Palmyre.

— Nous sommes déjà sur le plateau... tenez... je vois la tourelle.

Et, en effet, l'Abbaye se dresse là, tout près, profilant sur le sombre des arbres l'ombre grise de sa masse. Et, bien qu'il ne reste plus des vieux bâtiments que des pans de murs, tout enlacés, tout étreints, tout mordus de lierre, l'Abbaye a grand air, vue dans cette nuit, et caressée, auréolée d'un immobile et spectral rayon de lune.

Est-ce le renouveau que donne toujours aux choses la séparation ?... Est-ce la nouvelle dis-

sition d'esprit dans laquelle se trouve la jeune lle, mais Odile, debout dans la voiture, regar-, elle aussi, son " home " avec des yeux at-ndris.

- Vous ne trouvez pas, Jacques... l'Abbaye, soir, me paraît avoir des allures de forteres-... ?...

— C'est vrai, dit Jacques, mais elle en devient me, sans compter l'autre, plus moderne, qui est -bas...

Et, de la main, il lui montra, tout au fond de l'horizon, dans la direction de la route, quelques ueurs qui se piquetaient au milieu des champs... étaient les fenêtres éclairées de la Ferlandière...

— Je crois même qu'on nous y attend... dépê-hons-nous, tante !... dépêchons-nous ! !...

Le conseil n'est pas inutile, car la vieille de-noiselle a retrouvé sa jeunesse pour sauter de la oiture devant l'Abbaye, et prodigue des bon-jours et des recommandations aux domestiques accourus à la grille, au bruit familier de la voi-ure sur la route déserte.

Il y a dans la nuit des embrassements, des poignées de mains échangées, des demandes, des réponses, des exclamations... tous ces mille pe-its riens qui font le charme délicieux des re-tours.

— Au moins, tout va bien ?...

— Oui.

— Il n'y a pas eu d'accidents ?...

— Non !

— Pas de mal de mer... pas de coups de so-leil ?...

— Non. On vous racontera tout demain. Bap-iste, vous viendrez nous chercher vers 10 heu-res.

Jacques alors intervient. Jeanne et lui ramè-

neront bien les voyageuses, ce soir, jusqu'à l'Abbaye... Merci, les chevaux ne manquent pas dans les pâtures de la Ferlandière. Mais ce pauvre Baptiste, le cocher de l'Abbaye depuis plus de vingt ans, et qui avait conduit Odile pour son baptême à la petite église de Fumeçon, regardait sa jeune maîtresse avec un air si désappointé, que Jacques battit en retraite aussitôt :

— Allons, mon pauvre Baptiste, ne prends pas une figure aussi navrée, tu viendras ce soir à la Ferlandière ?...

— Merci, Monsieur Jacques, c'est qu'il y a si longtemps que nous " jeûnons " de Mademoiselle !

— C'est juste, alors, entendu ; seulement, tu prendras le coupé, le vent piquera, ce soir...

— Oh ! certainement.

Jacques doubla lentement l'Abbaye, comme s'il voulait bien laisser aux voyageuses le temps de l'entourer de leur "revoir," puis à la belle allure, laissa partir ses chevaux sur la route qui descend à la Ferlandière ; ils sont maintenant chez eux et sentent l'écurie ; des deux côtés de la route, les bêtes, en pâture, juments, poulains, vaches, génisses à la généalogie renommée, accourent à la barrière qui clôture les prés, et, curieusement, regardent passer l'équipage.

Tout était " ami " dans cette nature : les journaliers attardés de la Ferlandière ou de l'Abbaye qui regagnaient Fumeçon et la Neigerie ; les gardiens de bestiaux, les bergers appuyés sur leur bâton, philosophes et rêveurs sous leur lourde limousine rayée ; tous les rudes remueurs de terre qui, des sentes pleines d'herbe, apparaissaient sur la route et levaient leurs chapeaux en un geste familial disant leur silencieux bonheur.

C'étaient les humbles, connus et respectés, qui

luaient les trésoriers de Dieu, les économes de terre ; les grands et vieux enfants souhaitant bonsoir au jeune père, fils des anciens qu'ils aient aimés, et sous lesquels leurs familles aient servi... Et un perpétuel : " Bonjour, Monsieur Jacques !... " scandait la route de no- amicales et libres, faisant de la Ferlandière autre pays, loin, bien loin du nouveau Val Api.

Odile, de sa place, regardait Jacques assis bien oit sur son siège, dominant de sa haute taille ute l'immense plaine herbeuse endormie dans nuit, répondant par le même grave : " Bon- ir, mon ami ! " au plus petit pâtre comme ix importants chefs de culture...

La jeune fille le sentait " roi " à la façon des ntiques ; et, un à un, comme les grains d'un hapelet qu'on égrène, et qui d'eux-mêmes se lacent sous les doigts, les souvenirs passaient levant son esprit dans cette fin de voyage et le recueillement du soir.

... Elle se voyait orpheline à seize ans... sa mère morte en la mettant au monde... son père frappé en plein champ, terrassé d'un coup de so- il au milieu de ses moissonneurs... dans le feu la récolte, et rapporté à l'Abbaye, à cheval, ans les bras de Jacques... Elle évoquait cette umineuse chambre d'agonie, où, par la fenêtre rande ouverte, le soleil de juillet semblait contempler et attendre son martyr qui mourait tout vêtré sur un lit pas défait : " ... A quoi bon ! j'ai mon compte... délacez seulement mes souiers pour les Saintes Huiles !..." Et quand l'abé Hans eut fini, son père, appelant Jacques qui regardait la scène, debout dans un coin, une in- icible et silencieuse tristesse au fond des yeux : "... Jacques !... demandait le père, venez ici... "

Et le mourant mettait sa main déjà froide sur la tête d'Odile qui sanglotait à ses côtés ; puis, élevant cette main sur la campagne immense, tout incendiée, toute vibrante d'éclatant soleil... sur le domaine de l'Abbaye qui se profilait dans le cadre de la fenêtre avec ses lignes calmes et lointaines, sa vie intense, son grand murmure de midi : " Jacques !... Ma fille et ma terre... je les confie toutes deux à votre honneur et à votre amitié !..." Le jeune homme tombait à genoux à côté d'Odile, tous deux baissant la tête sous la main tremblante et toujours étendue du père. La mort venant juste à cette seconde, et doucement, comme une consécration, un sceau de l'au-delà, abaissant cette main paternelle sur les deux fronts qui se touchaient dans une même douleur et un même abandon ! !...

Et depuis !... depuis ! !.

Jacques devenait le protecteur discret, respectueux et fort ; celui dont on sent la présence tutélaire partout ; qu'on est sûr de trouver à ses côtés aux heures tristes, et dès que, " peut-être," on pourrait avoir besoin de lui !...

Jacques ! celui qui réalise le mot le plus doux à prononcer, le plus grave, le plus grand sur la terre, Jacques, qui est " l'ami " !

VI

Le lendemain, Jacques se leva de bonne heure, suivant son habitude, et ouvrit sa fenêtre toute grande à la fraîcheur amère du matin...

La journée s'annonce très belle, de cette beauté d'arrière-saison, plus foide, mais pourtant plus douce, plus parlante que celle des violents jours d'été.

Un brouillard léger s'élève des pâtures, enveloppant tout dans la mélancolie des gris... gris bleu de ciel... gris terreux des champs... gris dé-...lé des herbes mortes... gris argenté des étangs et des bouleaux.

Seul, le Bois-Roux, plus élevé, émerge en une masse noire... ruisselante... on dirait un géant bouquet de fleurs sombres, dont la guirlande serait la Jouine, qui déroule, comme les plis éclatants d'une écharpe, les caprices de son cours au pied des derniers taillis.

Jacques, qui veut un cheval, traverse la grande allée du parc, où le soleil furtif se joue au travers des haies, puis il se dirige vers la ferme.

Mais tout le monde est déjà parti aux champs, et le jeune homme marchait vers le potager quand il vit arriver Sylvain, un paquet de lettres et de journaux à la main :

— Tiens ! tu descends donc aujourd'hui à la ...rlandière ?...

— Bien obligé, maintenant, répond le facteur d'un ton mécontent ; là-bas, au Val, on ne me permet plus de passer mes lettres...

— C'est peut-être plus prudent, avec les nou-

velles figures qu'on voit un peu partout... Pourtant, tu sais, avec mes anciens de la Ferlandière, j'ai moins d'inquiétude ; et quand tu rencontreras Jean-Louis ou Foratier, je t'autorise à leur passer le courrier !...

— Les anciens changent aussi, murmure Sylvain en hochant la tête...

— Tu crois ?...

— Je ne crois pas... je suis sûr ! Ainsi, Pourlier-Cardot, le fermier de Brésolettes, a, dès cette semaine, beaucoup de peine à trouver du monde pour ses betteraves ; tous ses charretiers l'abandonnent pour aller à l'usine !...

— Ils sont payés plus cher ?...

— Je crois bien !... un tiers en plus !... et vous pensez, Monsieur Jacques, si la tentation est grande ; pour vous, ce ne serait rien... mais pour un ouvrier qui a de la famille... Songez donc ! trente francs de plus par mois dans le tiroir de la maison !... Encore quelque temps, et personne n'y résistera ; le mouvement commence seulement à se dessiner ; quand tout sera construit, et que les trois fabriques seront en activité, alors vous verrez !... le désert se fera autour de vous, et il vous faudra appeler des Belges pour continuer à les travailler encore... vos terres !...

— Mes terres... je les travaillerai toujours !...

— Et avec qui ?... demande Sylvain d'un air sceptique.

— Avec nos gens de la Neigerie et de Fumeçon.

— Les payerez-vous autant que l'usine ?... tout est là !...

— D'abord, non ! tout n'est pas là, et ensuite je les paierai autant, si je peux.

— Eh bien ! même alors, ils ne resteront pas ! j'en ai la conviction absolue... La terre !... vous ne soupçonnez pas comme on parle, au Val d'A-

i, du travail énorme, et surtout aléatoire, qu'elle exige. Si vous saviez comme les paysans de Frilleux approuvaient, l'autre jour, dans une réunion publique, les critiques et les plaisanteries dirigées contre elle, vous en seriez effrayé vous-même !...

Travailler la terre? A les entendre c'est devenu bon pour les simples qui ne peuvent absolument rien faire autre chose. Après avoir bien peiné sur elle, l'ingrate ne donne, au soir de la journée faite, que l' “ espérance ” d'une moisson qui peut-être ne se réalisera jamais ! Vous prenez toutes les précautions... vous accumulez toutes les garanties.. vous choisissez bien votre semence, mais qui peut vous assurer que vous ne serez pas gelé... grêlé... rôti... versé ?

— J'espère que non, répond Jacques.

— Et moi, je suis sûr d'avoir raison contre vous, car, partout, j'entends causer, et ma conviction est faite ; l'œuvre de Soupot commence seulement. Bâtir des usines, c'était le premier résultat qu'il désirait atteindre ; maintenant, il veut les peupler ; ce n'est pas de Paris que les ouvriers vont venir : il faut donc en prendre dans le pays.

— A la terre... murmure Jacques.

— Evidemment ! Et les camelots, les pourvoyeurs du cafetier, battent les villages et vont trouver et travailler l'ouvrier jusque dans les champs. Aussi : Monsieur Jacques, je vous avertis en bon voisin, prenez garde !... vous avez affaire à de rudes adversaires ; pas plus dans l'avenir que dans le passé, ils ne reculeront devant rien.

— Oh ! fait Jacques avec le ton d'un homme qui exprime une pensée longuement réfléchie : je ferai l' “ impossible ” pour empêcher mes ou-

vriers de se laisser prendre aux pièges de Soupot ; je les défendrai contre eux-mêmes et contre lui !... Mais, si j'échoue pour eux, je puis répondre pour moi et de moi !... je resterai ce que je suis : le " tenant " de la terre !... Je le dis à toi, Sylvain, pour que tu le répètes partout, et autant que tu voudras... sur tous les chemins... aux quatre vents du ciel !...

— Mais vous ne trouverez plus personne pour la cultiver... votre terre !...

— Je la mettrai toute en bois ou en pâture... je trouverai bien dix hommes ou dix femmes pour me traire mes vaches ?...

— Je ne sais pas !... je ne sais pas... répète le facteur en hochant la tête ; on va prendre les femmes aussi à l'usine.

— Naturellement !... Les hommes, la nuit... les femmes, le jour... Et les enfants, qu'en fera-t-on ?...

— Oh ! s'il fallait s'occuper de tout, s'écrie Sylvain... les enfants de ses ouvriers !... vous supposez comme ils doivent peser lourd dans les préoccupations de M. Nathan !...

Le facteur tire alors sa montre et s'aperçoit que le temps marche.

— ... Adieu, Monsieur Jacques ; déjà je suis en retard : vous savez, les beaux jours sont passés, il me reste à peine trois minutes pour prendre mon petit verre à la cuisine. Vous voulez toujours bien ?...

— Deux si ça peut te faire plaisir... mais pas plus !...

— Oh ! s'écrie le facteur en se redressant avec une orgueilleuse sécurité, je m'appelle Quattepanche !...

o o o

Jacques revint, déjeuna rapidement en lisant ... lettres et ses journaux : le " Courrier du Val " annonçait en premier article la visite du ...éfet, l'inauguration solennelle des ateliers, ...ande fête sur la place de la Mairie, chevaux de ...ois, feu d'artifice, enlèvement d'un ballon gon-...é par la Compagnie, et, naturellement, grand ...al le soir chez Soupot...

Jacques en eut une nausée :

— ... Déjà !...

Et la phrase d'Odile lui revenait à l'esprit, ...tte phrase hésitante, presque scrupuleuse, de la ...une fille qui avait peur de juger les choses à un point de vue trop personnel, trop sentimental : " Croyez-vous, Jacques, que les usines soient bien réellement un malheur pour le pays ?... " Pauvre grande.

Afin de couper court à ses réflexions, il en-voya Firmin faire seller un cheval et partit dans les champs pour voir ses ouvriers.

Le grand air lui fit du bien ; le soleil se déga-geait maintenant très doucement du brouillard, et semblait aspirer la nature entière, s'enivrer d'elle comme du parfum d'un bouquet aimé. La campagne avait cette bonne odeur du matin que ...avourent si bien ceux qui "savent" les champs ; la poussière dormait sur la route humide encore du brouillard ; en passant devant les maisons, on sentait le goût si particulier des feux de bois; les derniers insectes de la saison battaient des ...iles dans les rayons de soleil ; et, au seuil des chaumières, les aïeules arrivaient lentement pour voir passer le beau cavalier...

Jacques ralentit son allure devant l'Abbaye, ...lont les fenêtres étaient closes. Evidemment, les voyageuse se reposaient encore du long voyage ; puis il tourna à droite et descendit à travers

champs vers la Neigerie, où ses ouvriers déterraient les betteraves.

Les agents de Soupot n'étaient certainement pas encore passés par là, car, de tous les côtés, les têtes se découvraient en un geste d'indiscutable sympathie.

Précisément, ce jour-là, le travail était terrible, le plus dur peut-être de toute l'année : il fallait chercher au fond du sol toutes les betteraves, sans en casser la pointe, car elle contient la quantité de sucre la plus grande ; les charger sur d'immenses chariots attelés chacun de douze bœufs, et, au travers des terres collantes et détrempées qui encaissent la Jouine, remonter le chargement sur la route de culture desservant la Ferlandière.

Dans les ascensions, les bêtes puissantes et superbes, toutes nées à la ferme, devaient tirer sans interruption et à plein joug ; dans les descentes, il y avait plus que de la difficulté ; le danger devenait réel, et, malgré le secours des freins, les bœufs devaient parfois s'arcbouter, au point d'enfoncer en terre jusqu'aux genoux, pour ne pas se laisser entraîner dans les fonds.

Dans cette campagne d'automne, le spectacle était merveilleux de grandeur et de patriarcale simplicité : toutes ces bêtes fumantes, obéissant d'un seul et même effort aux cris des bouviers ; passant partout, coûte que coûte ! les voitures de bois grinçant désespérément sous la charge terrible ; Jacques, à cheval, dirigeant l'exploitation, donnant à chacun sa tâche précise pour la journée, puis s'éloignant dans les coupes, réconforté, sûr encore de ses hommes.

En quittant la Neigerie, le jeune fermier alla lentement, au pas de son cheval, jusqu'au Bois-Roux, où travaillaient ses bûcherons ; en route,

il rencontra l'adjoint, et le pria de faire tambouriner jusqu'à Présolettes la permission, pour les indigents de venir ramasser le bois mort et les branchages pendant toute la semaine ; puis revint par Fumeçon, aperçut à mi-chemin les fenêtres maintenant ouvertes de l'Abbaye. Dans le lointain, il distingua tante Berthe qui arrosait les fleurs sur la terrasse. Il attendit même quelques instants pour voir si Odile ne paraîtrait pas ; mais, s'apercevant qu'il était abominablement en retard, il revint au galop sur la route.

En arrivant à la Ferlandière, Jacques trouva sa sœur appuyée sur la barrière et regardant au loin sur la route...

— J'espère, fait-il en l'embrassant, tu es en avance, ce matin !

— Ce matin ?... dis-donc “ ce soir ”, mon ami.

Et elle le plaisanta : il était déjà midi un quart !... les plats seraient sûrement desséchés ; quand Jacques partait aux champs, il oubliait tout : la notion du temps d'abord, la paubre sœur qui s'ennuyait à la maison... les pauvres amies de l'Abbaye... La terre primait tout !

— La terre... répète Jacques, elle était bien jolie ce matin !... il me semble que, chaque jour, je la découvre pour la première fois ; elle a le talent d'être toujours belle, sans se répéter jamais. Si tu avais vu, Jeanne, tous ces bœufs tirant à plein collier !... un Rosa Bonheur vivant, animé, merveilleux !...

— Oh ! je sais bien ! je vais finir par en devenir jalouse, de tes bœufs ; allons, dépêche-toi, et viens déjeuner sitôt que tu seras prêt... la cuisinière a déjà son bonnet en bataille...

Jacques ne se le fit pas dire deux fois ; on ne galope pas impunément quatre heures, à travers

champs et bois, sans éprouver une agréable sensation à se mettre à table.

Ils déjeunèrent vite, car la victoria attendait au bas du perron, et déjà les jours devenaient courts ; puis ils partirent au grand galop vers l'Abbaye.

Odile, bien reposée, les reçut à la grille.

Elle était délicieuse à voir... Elle vint à eux, la figure heureuse, les mains tendues, avec cette irrésistible grâce, ce mystérieux pouvoir que possèdent quelques rares femmes... celles précisément qui l'ignorent ou ne le cherchent pas.

— Bonjaur, mes amis !...

— Bonjour, Odile...

Et Jacques prit la petite main qui s'abandonnait avec tant de franchise, pendant que Jeanne, en l'embrassant, murmurait à l'oreille de la jeune fille :

— Non... mais c'est facile... tu veux les voir ? ils sont en haut...

— Ma chère, j'en meurs d'envie !...

— Mais ils vont ennuyer terriblement ce pauvre Jacques... s'écrie Odile, avec un air de moqueuse commisération.

Jacques proteste. Il est à la disposition des deux jeunes filles. Sans doute, le jour baissera vite, et une course au grand air, surtout avec ce radieux soleil, aurait certainement l'approbation du docteur ; mais la partie, pour être remise, ne sera pas perdue, et les usines n'étaient pas si remarquables qu'elles puissent entrer en concours avec l'Italie.

— Alors, je vais chercher mes... chefs-d'œuvre !

Et Odile courut à sa chambre.

Comme la température était très douce, ils s'installèrent tous dehors.

Ils se remirent à feuilleter les albums et à réveiller les souvenirs...

Toutes ces évocations d'un passé disparu les menèrent jusqu'à cette heure où le soleil disparaît derrière le sommet des arbres du Bois-Roux.

— Je crois bien, dit Jacques, que le Val ne nous verra pas beaucoup, aujourd'hui !

— Alors demain, sans faute, répond Odile, car j'ai tristement hâte de constater l'étendue de notre malheur et les changements survenus dans la vallée.

— Mais, demain, c'est... dimanche ?

— Tant mieux ! nous les verrons plus tranquillement ; voulez-vous après les Vêpres, à deux heures et demie ?

— Entendu !

Et comme Jacques se levait pour dire d'atteler, tante Berthe protesta :

— ... Gous allez dîner avec nous...

— Mais...

— Il n'y a pas de mais !...

Et le jeune homme accepte, avec une telle évidente satisfaction, que Jeanne, malicieuse à ses heures, ne peut s'empêcher de lui dire en riant :

— Surtout, si tu fais un tour avant le dîner, tâche, ce soir, de ne pas être en retard... comme ce matin !...

VII

Ce dimanche-là, le temps se maintint au beau ; et, à l'heure convenue, Jacques et sa sœur prirent Odile à la sortie même de l'église.

Pour arriver plus vite au Val et profiter des deux belles heures de cette après-midi d'arrière-saison, Jacques choisit la route ancienne, plus mauvaise, mais moins encombrée, se réservant au retour de montrer à la jeune fille les peausseries que l'on installait avec fièvre à Frilleux et à Brésolettes.

Le voyage fut délicieux au milieu de la campagne déserte, dont les terres froides, déjà un peu poudrées à frimas, resplendissaient sous un soleil bas et aveuglant de fin d'octobre.

Par-ci par-là cheminent des paysans endimanchés, qui, d'instinct, vont en flânant, les deux mains derrière le dos, la pipe à la bouche, revoir la bonne terre qu'ils ont cultivée la veille, comme des gars qui s'ennuient déjà de la promise, quelques minutes après l'avoir quittée...

— ... Voyez-vous, dit Jacques, en les montrant, ils sont comme les marins qui éprouvent la nostalgie de la mer, aussitôt débarqués. C'est bon signe pour eux et pour nous... Si seulement ces dispositions peuvent durer !

Lorsqu'ils eurent dépassé le Bois-Roux et le Blanc-Buisson, la scène changea complètement : Brésolettes et Frilleux avaient déjà les allures et le mouvement d'une petite ville ouvrière ; tous les corps de métiers : terrassiers, maçons, charpentiers, serruriers, etc... travaillaient avec pré-

cipitation, et pourtant sans entrain, sur leurs divers chantiers.

— Mais... c'est dimanche ?... observe Odile.

— Dimanche !... Vous en êtes encore là, ma pauvre Odile ! Si vous saviez comme M. Nathan et ses amis du chemin de fer s'en préoccupent, de votre dimanche !...

— ... Voilà pourtant une chose à laquelle j'aurai de la peine à m'habituer.

— Mais “ il ne faut pas ” vous y habituer, Odile !... il faut que “ toujours ” vous sentiez, devant un ouvrier travaillant le dimanche, votre bon petit cœur bondir d'indignation dans votre poitrine ! Pour moi, je suis moins ému par un pauvre, un malade ou un blessé, que par la vue d'un homme valide, obligé de se courber, contraint dans son “ essentielle ” liberté, sur un travail que Dieu et la nature condamnent !...

Et, en effet, les contrastes pénibles s'établissent, se coudoient partout : habits gais et propres du dimanche, et blouses minables, souillées de glaise, de plâtre ou de poussière de fer ; visages reposés et soigneusement rasés des cultivateurs, et pauvres figures tirées, jaunies, d'ouvriers qui essayent de goguenarder, pour cacher la fatigue et l'envie...

— Quand on songe, murmure Odile, qu'à l'Abbaye et à la Ferlandière nos chevaux se reposent un jour sur trois !...

— Mais, répond Jacques, chez M. Nathan aussi .. les chevaux se reposent...

— Et alors ?... ces ouvriers ?... demande la jeune fille avec une interrogation au fond de ses grands yeux bleus...

— Oh ! c'est très simple !... Quand un cheval crève, cet accident représente pour ses patrons une perte sèche de quinze cents francs... Mais,

pour un ouvrier qui tombe, dix, cent se lèvent, prêts à le remplacer ; il paraît donc inutile pour un patron de cette espèce de s'en préoccuper autrement...

— Comme calcul, c'est effrayant !...

— On ne vaut que parce qu'on croit ; quand on ne croit à rien, comme MM. Soupot et Nathan, la première chose oubliée, c'est que le plus humble terrassier, le plus petit aide maçon est notre frère en Jésus-Christ, et qu'il a le droit en une semaine, de réserver un pauvre jour pour prier, pour se reposer et jouir de sa famille... Voilà une des raisons pour lesquelles on force ces ouvriers à travailler le dimanche. Il y en a d'autres : en les bouclant à l'atelier le matin, dès 6 heures, on fait échec à l'abbé Hans... Les hommes n'iront sûrement plus à la messe, puisqu'on les retient à l'usine juste à l'heure où elle se dit ; pour certaines âmes de lâches, il y a un plaisir exquis, une saveur suprême à taquiner un malheureux curé...

— Sans compter qu'ils veulent absolument terminer leurs usines avant l'hiver, ajoute Jeanne.

— Oh ! ma petite sœur, je sais bien, c'est leur grande raison " apparente," mais sois bien convaincue que tous les entrepreneurs ont à ce sujet une même secrète appréciation : on fait très bien en six jours ce qu'on fait médiocrement en sept, car l'ouvrier qui ne se repose pas un jour par semaine travaille fatalement mal... et même... là, en face de nous... en voilà un qui aurait assez besoin de se reposer... Attention !... Comment va-t-il passer ?... Mais il est fou, ce charretier !

Et Jacques rassemble ses guides, car il arrive sur lui un gros camion, attelé de quatre chevaux, et chargé effrayamment de ballots de fibres de bois destinés aux usines ; les essieux plient à fond sous le poids écrasant, et les roues

grincent sec comme une menace sur le gravier de la route.

Le charretier, le soleil en plein dans les yeux, s'est endormi sur son siège, et, lourd de sommeil, approfondit ses saluts à chaque cahot de la voiture... Le camion, sans aucune direction, glisse dans une ornière ; l'homme baisse davantage la tête... incline une épaule... hésite un instant au-dessus du vide... puis, définitivement, perd l'équilibre, et s'abat, masse vivante, entre les chevaux et la roue !

Un même cri d'horreur s'échappe alors de trois poitrines !... Jacques, immédiatement debout sur le siège, jette les guides à Odile, et, d'un seul bond, au risque de se faire écraser, passe au-dessus de ses chevaux en marche, tombe entre les attelages, écarte des deux mains les chevaux de front, et, la flèche en pleine poitrine, maintient sur place les deux lourds boulonnais qui ruent, effrayés...

Malheureusement, il est trop tard...

Jacques a pu immobiliser les chevaux ; mais, sur la chaussée en pente, la voiture, emportée par sa vitesse, fait encore un dernier demi-tour de roue, et va se caler dans la croupe des chevaux...

Alors il se passe quelque chose d'horrible...

La roue amorce la manche de toile du malheureux, et le camion énorme passe lentement sur le bras du charretier, qui se tord comme un ver... frôle les jambes... mais s'arrête sous la poussée terrible de recul que Jacques, d'un effort désespéré, imprime aux chevaux. Tout de suite un rassemblement se forme autour de la tache rouge, sanglante, sinistrement vineuse, écumante, que la terre semble se refuser à boire. Des femmes se trouvent mal ; quelques ouvriers appro-

chent, mais lentement, poussés par la curiosité, arrêtés par la crainte de se voir constitués en témoins ; redoutant par-dessus tout les procédures ennuyeuses qui sont comme le prosaïque épilogue d'un dévouement.

Et, cahin-caha, ils vont pourtant relever cette loque humaine qui reprend conscience d'elle-même et regarde, avec une immense et silencieuse expression d'épouvante, son bras dédoublé, l'os mis à nu par la roue, et au bout duquel pend... traîne sur la chaussée, la masse sanglante qui fut sa chair... ses veines... ses muscles... son gagne-pain !...

A ce moment, Jacques, qui n'a plus besoin de maintenir les chevaux, écarte les ouvriers ; ils se regardent, toujours hésitants, interdits, effarés, en simples qui ne savent que faire... ni par où commencer.

La situation est, en effet, assez difficile : le temps de courir au médecin, et le malheureux sera complètement vidé de sang !...

D'un coup d'œil rapide, Jacques fait le tour des groupes, cherchant à cette minute affolante un aide, quelqu'un d'intelligent, de fort, auquel les cris désespérés du blessé ne feront pas peur... un infirmier improvisé qui, sans défaillir, se rougira les mains dans cette bouillie sanglante.

Et comme Jacques hésite une seconde entre ces hommes qu'il ne connaît plus, le groupe s'ouvre une seconde fois, et Odile apparaît très pâle, les dents serrées :

— ... Voulez-vous de moi, Jacques ?...

— De vous !...

Et, sans attendre la réponse, la jeune fille s'agenouille aux côtés du malheureux, dont la tête et la poitrine anhelante reposent maintenant sur les genoux de Jacques.

Avec des mouchoirs, Odile fait des bandes, des ligatures ; demande aux gens qui l'entourent, les bras ballants, d'arracher au chargement du camion quelques poignées de fibres de bois... Alors la glace se brise : des concours s'offrent ; quel-
les genoux de Jacques.
ques femmes apportent du linge ; il faut le découper... en faire de la charpie... vivement !...

Puis Odile, toujours à genoux, les manchettes de son corsage relevées sur des mains déjà rouges de sang, cherche quelque chose, une planchette... un morceau de bois ?

Les ouvriers qui l'entourent ne la comprennent pas ; elle lève alors les yeux, et aperçoit la pauvre Jeanne, seule sur le siège, et maintenant à grand-peine les chevaux de son frère, toujours assez chatouilleux au milieu de la foule :

— ... Jeanne ! mon parapluie !...

Jeanne regarde avec des yeux étonnés, craignant de n'avoir pas compris :

— ... Ton parapluie ?...

— Oui... mon parapluie !

A tout hasard, Jeanne passe le parapluie. Odile le reçoit, le fait bouffer ; et, s'en servant comme d'une planchette de chirurgie, applique et ligotte sur lui les deux tronçons de la fracture, afin qu'ils se maintiennent bien bout à bout et droits, jusqu'à l'arrivée du docteur.

Et, dans la désespérance subite de son malheur, le charretier observe la jeune fille, suit de ses yeux cerclés de fièvre les attentions maternelles de cette enfant qui ne faiblit pas dans sa sanglante besogne... le soutient... l'encourage... et, comme un ange de charité, berce, endort presque sa souffrance par de douces paroles :

— ... A l'Abbaye, on avait guéri des blessures autrement graves... le sang effrayait toujours.

mais ne compliquait pas, au contraire !... il valait bien mieux que la blessure ait beaucoup saigné... Quand son bras serait bien lavé, il n'y aurait peut-être pas autant de mal qu'il avait paru tout d'abord... Là... appuyez-vous bien sur M. de la Ferlandière... Dès qu'elle eut fini, Jacques intervint auprès du blessé :

— Où demeurez-vous, mon ami... Au Val ?...

— Oui...

— A quel endroit ?

— En garni... dans une petite mansarde...

— Mais dans quelle rue ?...

— Je ne sais pas... je suis nouveau ici...

— Est-ce loin ?...

— Non, à côté de la gare... chez un nommé Soupot...

— Ah ! très bien... Voulez-vous que je vous y conduise... dans ma voiture ?...

— Oui... mais faudrait prévenir la bourgeoise, par rapport qu'elle se frapperait... Ah ! misère de malheur !... en voilà un coup !... et trois enfants à la clé !...

— Ne vous tourmentez pas, dit Odile, on ne vous abandonnera pas !

Alors, avec une force tranquille, Jacques, aidé d'un ouvrier, prend le charretier dans ses bras, et doucement... très doucement, presque sans le faire crier, porte le blessé sur les coussins de la victoria, puis revient auprès d'Odile que Jeanne a rejointe :

— ... Si vous le permettez... leur dit-il, je vais vous laisser là quelques minutes, je vous reprendrai tout à l'heure.

— Seulement, Jacques, rappelez-vous bien son adresse, à ce malheureux !

— L'adresse ?... elle est facile à retenir : il demeure chez Soupot.

Et Jacques, pour éviter les secousses au blessé, met ses chevaux bien au pas sur le talus gazonné et se dirige vers la gare, pendant qu'Odile se lave les mains dans un des troncs d'arbres creusés, où coule l'eau pure encore de la Jouine.

Jacques vient à peine de disparaître au tournant du chemin, qu'un landau apparaît en haut de la route.

— Tiens, le patron !... fait un ouvrier ; il arrive après la bataille !

C'est, en effet, MM. Nathan, Victor et Alberte, qui partent pour Paris ; mais le rassemblement est encore assez encombrant et la voiture doit s'arrêter.

— Qu'est-ce donc ? demande Nathan d'une voix brève, en se penchant au-dessus du landau.

— Un de vos charretiers qui a eu le camion sur le corps, répond une femme.

— L'imbécile ! s'écrie Victor, il était ivre, au moins ?...

Mais Nathan saute à terre, l'air soucieux, la figure mauvaise, les deux mains s'énervant dans les poches de son pardessus :

— ... Et comment est-ce arrivé ?...

Les ouvriers, casquette à la main, s'approchent alors, et racontent la chose d'une façon prolixe ; pendant qu'ils lui parlent, Nathan tourne, retourne la tête, ne tient pas en place, scrute tout de ses petits yeux interrogateurs et clignotants. Le camion arrêté par Jacques est là, au bord de la route, avec ses chevaux, dont pas un seul n'est abîmé ; la flaque de sang écume encore sur la chaussée.

— ... Ah ! sans le Monsieur de la Ferlandière, dit un ouvreier... il avait son compte... votre charretier... et fameusement !

Mais, tout à coup, le visage de M. Nathan s'éclaire :

— ... Pardon, mon ami, vous continuerez dans un instant...

Et, s'adressant à deux ouvriers rapprochés de lui :

— Vous travaillez chez moi, vous !...

— Oui, Monsieur...

— Comment vous appelez-vous ?...

— Durand...

— Et toi ?...

— Chouquart...

— Bien, vous me servirez de témoins...

— ... Témoins !... et de quoi donc ?...

— De ceci...

Et, d'un doigt impérieux, il montre la large tache de sang qui ensanglante le sol...

— Ce sang n'est pas rouge... Il est violet ! il n'y a pas à dire... il est violet ! !...

— Père, intervient Alberte qui s'impatiente au milieu de cette foule, nous allons manquer le train.

— D'abord, toi... laisse-moi !... les affaires sont les affaires, je suppose ?... Victor, arrive ici : toi aussi, tu seras un témoin... ce sang est-il violet... ou ne l'est-il pas ?...

— Pour être violet, affirme Victor, qui pressent un but intéressé à cette question, il est absolument violet !... presque bleu !...

— Donc, conclut M. Nathan, le charretier était ivre !...

— Non, répond un ouvrier qui veut défendre son camarade, pas ivre... peut-être fatigué... endormi...

— Endormi ?... allons donc !... on ne s'endort pas à 3 heures du soir... Il cuvait son vin, voilà tout...

Ce n'est pas bien, M. Nathan... s'écrie l'ouvrier d'un ton respectueux, mais ferme ; voici ... semaines qu'on travaille, jour et nuit... fêtes ... dimanches, pour vos usines...

— D'abord, toi !... je te réglerais ton compte, tu étais employé chez moi !... Vous êtes tous ... mêmes !... Vous vous tenez tous !... mais je ... tiendrai plus encore que vous ne vous te... !... Attendez seulement que les usines mar... nt, et vous verrez si je sais mettre un pays au ... !... En tous cas, et dès aujourdhui, je n'ai ... envie de servir deux mille francs de domma... et intérêts à un ivrogne qui s'assomme ! ...

A ce moment, le gendarme se service arrive : ... uif va droit à lui, et, avec le ton de quelqu'un ... se sent déjà le maître dans cette ville où il ... arrivé hier, réclame un procès-verbal.

Pendant que le gendarme l'écrit, Alberte écou... distraitement un groupe de femmes qui com... mentent l'accident, et se montrent les deux jeu... filles qui attendent à l'écart le retour de Jacques.

Des lambeaux de phrases arrivent jusqu'aux ... eilles de la jeune juive, enfoncée, dédaigneuse, ... ns les coussins du landau.

Qui aurait dit que cette frêle jeune fille de l'Abbaye avait un tel sang-froid ?... On la sa... vait bonne et donnante, mais comme elle s'était ... ntrée courageuse !... sachant bien son affaire; ... véritable infirmière de Paris !...

Alberte apprend de la même façon l'énergique intervention de Jacques : les femmes l'avaient ... passer par-dessus ses chevaux d'un tel élan, qu'à ce moment, lui aussi, elles l'avaient cru perdu.

Alors, Alberte dévisage Odile...

A Creil, elle ne l'a vue qu'imparfaitement...

mais aujourd'hui elle est à dix pas d'elle, et en bonne lumière :

— C'est cette mauviette qui a fait l'algarade du buffet et défendu M. de la Ferlandière ?... allons donc !...

Et, avec ce coup d'œil impitoyable des femmes vaines, elle détaille Odile :

— Habillée ?... pas mal !... Distinguée ?... certainement... Mais elle est bien pâle, la petite de l'Abbaye... une poitrinaire blonde et sentimentale !...

Tandis qu'elle, Alberte !

Et, dans sa force de fille solide, elle se sent déjà de la haine jalouse contre cette faiblesse qui accapare l'attention... qui pose là, devant tous ces gens rassemblés, pour la demoiselle du jeune chevalier... D'ailleurs, où est-il donc, ce chevalier ?... elle voudrait bien le voir un peu... lui aussi !...

Et, dans la foule, Alberte cherche Jacques. S'il est là, elle doit le reconnaître facilement.

Il est grand, paraît-il ; c'est même la seule chose qu'elle en sait... L'oncle Victor l'a tellement plaisanté, son futur fiancé, qu'Alberte s'embrouille elle-même dans ses caractères distinctifs !... En tous cas, il ne doit pas être bien loin, car ces jeunes filles semblent attendre... Et puis, ces bécasses de femmes ne vont-elles pas bientôt se taire ? C'est entendu !... Odile est une sainte, et Jacques un héros !... Si seulement son père se décidait à partir... que peut-il bien raconter à cet immense gendarme ? quel pays ! !... tout ce monde pour un ouvrier qui se laisse écraser !... Tiens !... Jacques ?... c'est peut-être celui-là ? non... Au fait, la chose lui est bien égale !... Enfin, voilà son père qui revient, ce n'est vraiment pas trop tôt !

M. Nathan a fini avec le gendarme et son procès-verbal ; et, tranquille, maintenant, remonte en voiture. Le cocher touche ses chevaux et avance assez facilement au milieu des groupes qui se dispersent.

— Heureusement... je suis arrivé au bon moment !... mais juste à temps !... s'écrie l'usinier en boutonnant son pardessus avec un soupir de satisfaction, sans quoi... je ne m'en serais pas tiré avec six mille francs !...

Tu sais ?... Et le gros Victor s'adresse à la jeune fille, ton cher fiancé de la Ferlandière ?... Eh bien ! il vient de refourbir à neuf son auréole !...

— Ah ! fait Alberte d'un ton indifférent en apparence.

— Oui... il a certainement travaillé dans un cirque, ce garçon-là !... pas possible d'expliquer la chose autrement ! On vient de me raconter qu'il a sauté de sa voiture comme un daim et même qu'il a mouché nos chevaux de la belle façon !... J'espère qu'il aura la poigne plus légère pour sa chère petite femme...

— Que voulez-vous que cela me fasse ?... répond Alberte, qu'agace la perpétuelle plaisanterie de son oncle.

— Ah ! je croyais... répond Victor avec son gros rire...

o o o

Une heure après, la route du Val d'Api a repris l'aspect habituel de ses nouveaux jours ouvriers... Comme la mer indifférente se referme sur le naufragé et promène la folie de ses vagues à la place même des désespoirs, le flot humain coule maintenant, banal, quelconque : camions

du Val d'Api... terrassiers de Frilleux... voitures de Brésolettes... paysans endimanchés... gamins en rupture de famille... étrangers attirés par les usines, passent et repassent sur la route défoncée...

Dans quelques instants, quand les dernières femmes auront terminé leurs commentaires, tout sera fini... oublié... évanoui. C'est l'anonyme martyrologe ouvrier qui commence... martyrologe sur lequel méditent seulement les âmes chrétiennes ou dignes de le devenir un jour.

Odile, encore pâle d'émotion, pense à toutes ces choses, appuyée sur l'épaule de Jeanne, pendant que les chevaux galopent vers l'horizon tranquille de la Ferlandière, qui s'illumine d'or et de pourpre dans la clarté du soleil couchant.

— J'ai l'âme tout endeuillée de cet accident, murmure Odile, à la sortie de Frilleux.

— Il paraît, répond Jeanne, que le patron juif vient d'être féroce dans la circonstance ?...

— Oui, intervient Jacques, comme tous ceux qui ne croient qu'à leur bourse ; les événements confirment ce que je supposais déjà : un patron chrétien aurait eu autrement de doigté et de délicatesse ; mais lui se gare cyniquement contre tout dommage et intérêt ; le malheureux blessé n'y songe probablement pas ! Mais quand même l'accusation d'ivresse eût été justifiée — elle ne l'est pas, — M. Nathan a eu tort par la façon dont il a voulu avoir raison : on le craindra maintenant dans le pays ; or, on ne règne d'une façon durable que par l'amour... Malheur à ceux qui ne croient qu'à l'argent... qu'au droit... qu'à la sèche justice !... Moi, je crois au cœur et à la charité !...

Et, comme il disait ces mots, Odile, placée un peu en arrière, leva ses yeux sur lui, et le regar-

a avec cette expression lointaine, rêveuse, ces eux d'au-delà qu'elle avait à certains jours.

... Seulement, voilà, continue Jacques, ce veau patron ne connaît pas les hommes qu'il ploie, et ne désire nullement les connaître, à s forte raison les aimer ; ils ne sont pour lui e des rouages de machine. Dans ces conditions oulues par lui, il a l'habitude de tout craindre, il a raison ; quand on n'aime personne, on it craindre tout le monde !

Ce n'est pas comme nous, dit Odile.

Oh ! nous avons aussi nos ennemis... nos loux... ceux qui nous envient le bonheur intime 'ils pressentent, et dont pourtant ils ne pourront pas jouir. Mais, contre cette haine, nous vons notre amour, et l'amour est plus fort que tout !

Même que la mort ?...

Plus fort que la mort... car l'amour... le vétable amour digne de l'homme, part d'une âme pour arriver à une âme... le corps n'est qu'un indent...

.. Ou un accident, murmure Odile.

Peut-être.

En ce cas, l'amitié est supérieure à l'amour ?...

Presque toujours... excepté, pourtant...

— ... ?

... Oui... le cas où l'amitié devient la fleur l'automne, qui eut comme bouton printanier, amour ! Connaissez-vous, Odile, la si jolie poésie de Rosemonde Gérard, sur ce sujet :

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs ?

— Mais non, je ne la connais pas.

— Je vous la dirai un jour à la Ferlandière.

— Mais dis-la tout de suite !... demande Jeanne. Crois-tu que ce merveilleux décor ne vaut pas tous les salons du monde ?

— C'est que je ne me la rappelle plus assez.

— Voyons... en cherchant bien ? insiste Odile...

Et Jacques, mettant ses chevaux au pas, commença sur la route déserte, dans la lumière mourante du soir, les beaux vers de Rosemonde Gérard.

. . . .

Et, comme chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier, et bien moins que demain,
Qu'importeront alors les rides du visage ?...
Mon amour se fera grave et plus serein.
Songe que, tous les jours, ces souvenirs s'entassent ;
Mes souvenirs à moi seront aussi les tiens !...
Ces communs souvenirs toujours plus nous enlacent ;
Et, sans cesse, entre nous tissent d'autres liens !...
C'est vrai, nous serons vieux, très vieux, faiblis par l'âge,
Mais plus fort, chaque jour, je serrerai ta main !
Car, vois-tu, chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier, et bien moins que demain.

. . . .

Et de ce cher amour qui passe comme un rêve,
Je veux tout conserver dans le fond de mon cœur :
Retenir, s'il se peut, l'impression trop brève,
Pour la ressavourer plus tard avec lenteur.
J'enfouis tout ce qui vient de lui, comme un avare ;
Thésaurisant avec ardeur pour mes vieux jours,
Je serai riche alors d'une richesse rare ;
J'aurai gardé tout l'or de mes jeunes amours !...
Ainsi, de ce passé de bonheur qui s'achève,
Ma mémoire, parfois, me rendra la douceur ;
Et de ce cher amour qui passe comme un rêve,
J'aurai tout conservé dans le fond de mon cœur.

— N'est-ce pas, c'est joli, cela, Odile ?

— Ce n'est pas joli... c'est beau !... trop beau pour être vrai... toujours vrai pour une même personne...

— Mais vous êtes sceptique, Odile !...

— ... L'affreux mot !... s'écrie la jeune fille..

Sceptique ? non ! mais, voyez-vous, j'ai encore du noir autour de moi. Ce malheur d'aujourd'hui m'a comme éclaboussé l'âme de tristesse et de sang... Ce que vous avez dit est vrai... mais vrai, là-bas !... vous savez ?... là-bas !...

Et Odile lève la main vers le ciel qui se fonce en des teintes violettes.

Puis, ils se turent, laissant le calme du soir endormir les impressions de leurs âmes : la brise s'élevait maintenant, car on s'approchait de l'Abbaye ; et, sur la route neuve, les grands peupliers secouaient au vent du soir la poussière du jour...

— Je voudrais pouvoir faire comme eux, dit Odile, et oublier ce que j'ai vu cet après-midi...

— Croyez-moi, il vaut mieux s'en souvenir... Vous ferez du bien à cet homme.

— Certes, et quel qu'il soit, puisqu'il est malheureux.

On passait à ce moment au milieu des deux premiers champs de l'Abbaye.

— ... L'accident serait arrivé aujourd'hui ici, dit Odile, je ferais élever une croix.

— Ici, l'accident ne serait pas arrivé... aujourd'hui, du moins, répond Jacques.

— Pourquoi ? demande Odile.

— Parce que c'est un malheur " du Dimanche," et que, nous vivants, personne ne travaillera jamais sur nos terres ce jour-là !...

IIX

Alberte revint le lendemain au Val d'Api et y resta quelques jours, errant comme une âme en peine au milieu des grandes pièces de leur habitation meublée à la hâte par un tapissier de Paris. Rien ne lui parle dans cette demeure jadis seigneuriale ; et quand elle passe au milieu des murs sans souvenirs et des vases sans bouquets, on dirait l'Ennui se promenant au sein de la Banalité. Un jour, à l'époque de l'installation, les ouvriers, afin de dégager leur responsabilité, lui avaient demandé un conseil pour la décoration des salons, elle les reçut d'une telle façon qu'ils comprirent aussitôt, et s'adressèrent désormais à M. Nathan.

Po[illegible]rtant, à certaines heures de sincérité avec elle-[illegible]me, la jeune fille se révolte en se voyant, à vi[illegible] deux ans, sans désirs, sans aspirations, [illegible] sans espérances, écœurée de tout avant [illegible] goûté à rien !... Parfois, elle s'est surpri[illegible]urer d'ennui et de colère sans cause appa[illegible] [illegible]ri[illegible] [illegible]ubitement, au milieu de son luxe, d'une [illegible]nvahi[illegible]ante lassitude...

P[illegible] [illegible] [illegible]ans un de ces moments, la figure [illegible] [illegible] la Ferlandière lui est-elle apparue, [illegible]pe[illegible] pr[illegible]e par le contraste des choses ?

Est[illegible] [illegible]isanterie stupide du gros Victor, tellen[illegible] [illegible]urde, tellement toujours la même, qu'elle r[illegible] presque intéressant celui qui en est l'objet ?

Est-ce fatigue des pâles esthètes qui lèvent,

vers les plafonds moulés des salons décadents où elle fréquente, le blanc jauni de leurs yeux ?...

Indéchiffrable mystère du cœur féminin !...

Toujours est-il que, sans le vouloir, Alberte pense à Jacques de la Ferlandière, à ce sauvage dont on ne parle chez elle qu'avec un dédaigneux haussement d'épaules. Elle y pense même avec une telle intensité, qu'à certaines minutes, il devient presque pour elle l'homme intelligent n'ayant laissé à personne la conduite de sa vie, ne demandant au monde qu'une chose : l'ignorer !

Un soir surtout, Paris avait pesé étrangement sur les épaules d'Alberte, et, en revenant du Bois, elle trouva sur le guéridon de l'hôtel une enveloppe sur laquelle s'alignait, méthodique et commerciale, la petite écriture de son père : tout allait bien aux usines, on montait une nouvelle machine qui avait déjà coûté un pouce à un ouvrier ajusteur ; quant au charretier écrasé sur la route de Frilleux, Vercingétorix (Jacques de la Ferlandière) le prenait à son service ; ce qui avait causé une douce hilarité à l'oncle Victor,— son candidat à la main d'Alberte était décidément complet !... Il y avait en plus une grosse commande de chaussures pour une maison de Paris, et enfin on avait traité avec l'intraitable Jacques de la Fernandière pour douze paires de bœufs blancs destinés au charroi des peausseries ; comme ce grand niais poussait la naïveté jusqu'à aimer ses bêtes et s'intéresser à leur avenir, il viendrait lui-même à l'usine donner quelques conseils pour l'arrangement des écuries et des remises ; ses bêtes étant à la fois fortes et susceptibles.

Pourquoi Alberte fit-elle surtout attention à ce dernier passage de la lettre ?... Elle-même n'aurait pas su le dire... mais il lui monta tout à

coup un désir absolu de le voir, ce fameux Jacques, et d'être là quand il viendrait aux usines.

Or, du désir à la réalisation, la jeune fille n'a pas l'habitude d'attendre. Cinq minutes après, elle sonne sa femme de chambre, fait boucler sa malle.

— Mais, Mademoiselle, observe Anna, les deux guidons ne sont pas encore arrivés ?...

— Eh bien ! on les fera suivre !

— Et les achats du Louvre et du Bon Marché ?

— On les fera suivre aussi !

— Au moins il n'y a pas de malheur au Val d'Api ?...

— Non... en voilà une question ! riposte Alberte, en ouvrant des yeux étonnés.

— C'est que Mademoiselle paraît si pressée de partir !...

— Mais... restons ! s'écrie Alberte, vexée d'avoir laissé surprendre un caprice, auquel, par hasard, elle tient beaucoup.

Mais la femme de chambre s'excuse, pleure : elle a posé cette question sans savoir pourquoi... par sollicitude pour la famille de Monsieur... et ne comprend pas bien encore pourquoi Mademoiselle l'a ainsi prise en mauvaise part...

Bref, l'incident paraît si absurde, si incohérent qu'Alberte revient sur sa décision. Juste à ce moment, quelques minutes avant le départ, les guidons arrivèrent, ce qui simplifia tout.

— Cocher... gare du Nord !... s'écrie si joyeusement Alberte en sautant en voiture, que, pour la seconde fois, Anna regarde sa maîtresse avec stupéfaction.

Et, pendant tout le trajet, la jeune fille, affreusement maussade depuis trois jours, est d'une humeur délicieuse, s'intéressant à tout... trouvant l'Opéra superbe dans le décor du soleil cou-

...ant, soulignant telle toilette... souriant pres-... aux petites bouquetières qui profitent de l'encombrement des voitures pour tendre vers el-... gerbes éclatantes des lourds chrysanthè-..., s'inquiétant de l'allure trop pacifique du ...val, et arrivant à la gare vingt minutes en ...ance, avec la crainte non dissimulée d'être en ...ard. En wagon, ce fut tout le contraire.

Alberte se fit silencieuse, presque méditative, ...t enfoncée dans son cache-poussière. Alors, ...le remarque seulement l'étrangeté de sa condui-..., et essaye de raisonner un peu ce qui se passe ...n elle :... Oui, elle veut voir Jacques dès de-...in !... après la pâtisserie, elle a faim... faim de bon pain !... Jacques est cela !... et, en même temps, il est l'ennemi !... un plaisir de plus !...

Et Alberte sent monter, grandir encore en elle ... curiosité de le connaître... de savoir quel est ...omme pour la défense duquel cette jeune fille, ... plein buffet de Creil, a mis sous ses pieds tou-... les conventions mondaines... cet homme qui ...sse au Val pour l'amoureux fou, étrange, de la ...rre...

... Oui... il doit être autre chose que les habi-...nts blasés des salons, une sorte de fleur sau-...age qu'elle n'a pas encore respirée... et qui la ...nte, précisément par les difficultés qu'elle pres-...nt devoir rencontrer pour l'atteindre... une ...eur qu'elle veut avoir, et qu'elle aura ! !...

A ce moment, une abomination d'odeur enva-...it tout le wagon !... Alberte se penche à la por-...ière... l'express traversait lentement Saint-De-...s, bien lentement, comme pour faire mieux sa-...urer l'affreuse ville à tous les voyag...

La jeune fille contemple la gai... ...orique ...ité d'autrefois, maintenant toute grise, toute ...inable avec ses maisons crapuleuses, ses lo

ques, drapeaux rouillés de la misère, qui pendent, lamentables aux fenêtres, dans la lumière royale du soir... les rues lépreuses, les cheminées d'usine, hachant l'horizon de leurs lignes fumeuses... On dirait d'immenses stèles funèbres élevées sur les ruines de la poésie de toutes choses...

Le clocher de la cathédrale sur la droite semble dormir, mélancolique, du sommeil des morts qu'il abrite. Le canal laisse suinter une eau basse et souillée qui paraît couler, dégoûtée d'elle-même ; sur ses bords, tout humides d'un gros clapotis, se traînent des hailloneux qui regardent les mains dans les poches, l'échine pliée, le bout de cigarettes collé aux lèvres, de jaunes marmots qui se torgnolent à coups de gibecières.

Alberte laisse errer ses yeux sur ce misérable ensemble qui s'attriste de la monotonie lassante des habitations ouvrières.

.. Une maison, une cour, un cabinet...

... Une maison, une cour, un cabinet...

... Une maison, une cour, un cabinet... et toujours... toujours la même chose.

Rien de beau... rien de personnel... rien de varié !... Le nivellement, l'égalité dans la prose, avec ce ton triste de la brique industrielle qu'on dirait pétrie dans un sang de misère et d'ennui.

Et, sur tout cela, l'air lourd et poussiéreux, l'odeur écœurante des produits chimiques ; par-ci par là, au travers des trous de murs, on aperçoit la cuisine d'enfer... des foyers géants... de colossales machines d'acier... et, au milieu d'elles, de petits êtres tout noirs, tout terreux, qui ont, quand on les fixe, quelque chose comme une figure humaine.

L'express accélère maintenant son allure : voici la campagne, presque la vraie ; et, en la nature toute brillante dans la clarté du soir, le

...ntraste ramène devant la pensée d'Alberte la ...gure de Jacques, comme dans certains rêves où ... choses inexpliquées semblent insister auprès de vous.

Et elle s'enfonce dans ce rêve, tant et si bien, ...au Val d'Api Anna dut la prévenir :

— Mademoiselle... nous sommes arrivées !

A l'usine, ce fut une stupéfaction, quand, au ...tour de la rue basse, on vit venir Alberte à pied, suivie de sa femme de chambre :

— Mais pourquoi n'as-tu pas prévenu ?... téléphoné ?... j'aurais envoyé la voiture à la gare pour te chercher...

— Bah ! pas besoin !...

— Mais enfin... pourquoi reviens-tu si vite ?...

— Toutes mes commissions sont faites.

— Tu as vu le gérant ?

— Non...

— Le directeur de la " Défense "...?

— Non...

— Mame Lareine ?...

— Non...

— Madame Pierrafeu ?...

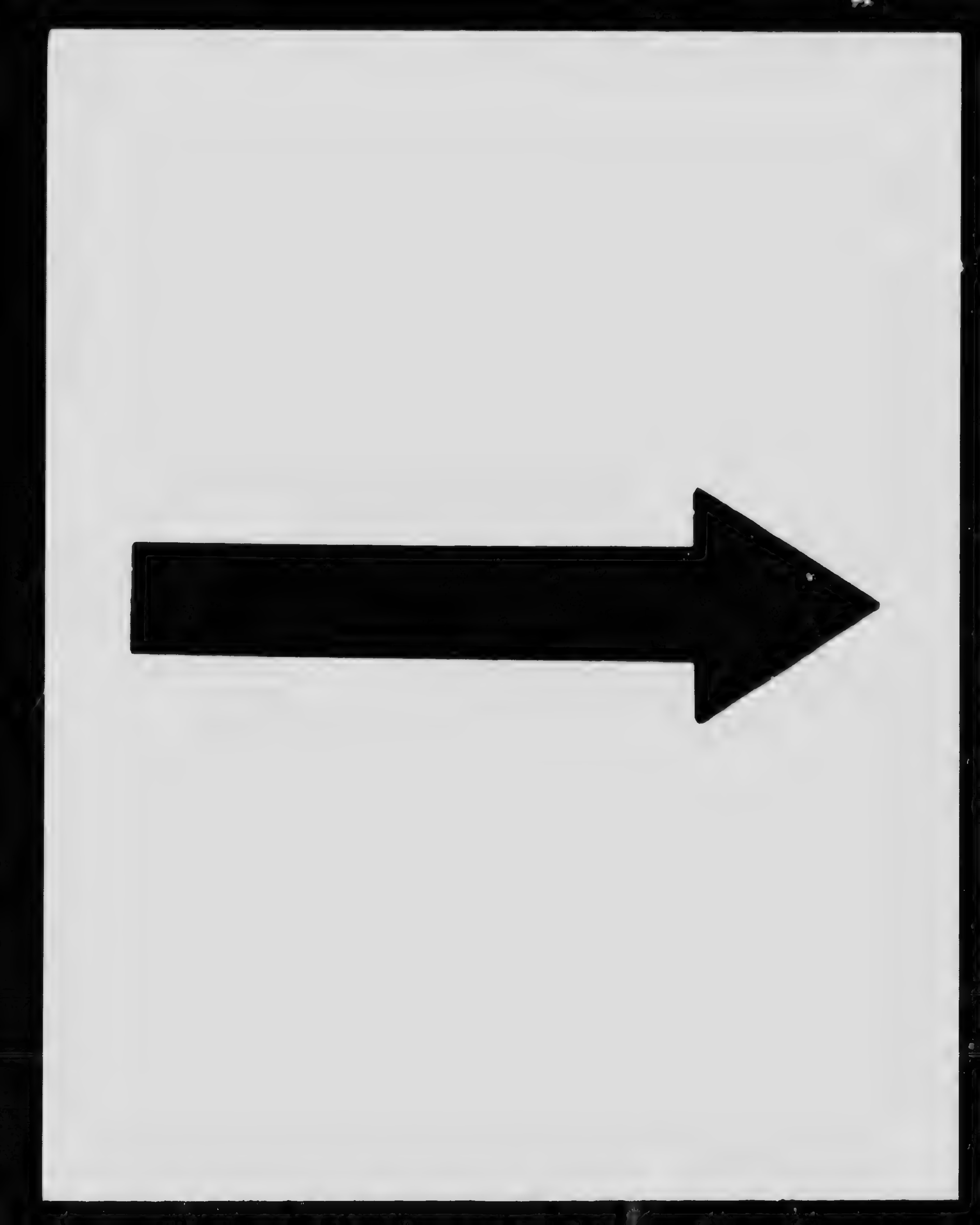
— Non...

— Mais alors ? je ne comprends plus... Tu nous dis que toutes tes courses sont faites !... Tu n'es pas malade, au moins ?...

— Moi ! malade ? Pas le moins du monde. Jamais je ne me suis mieux portée !...

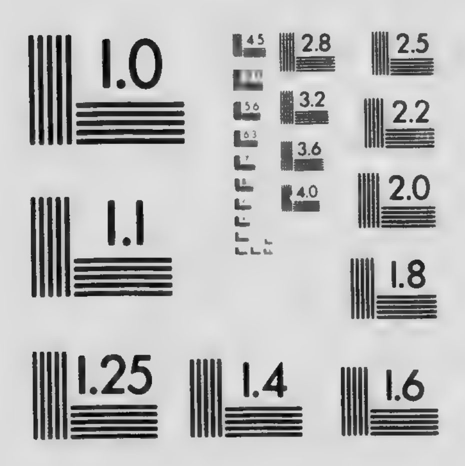
Et elle partit dans sa chambre en éclatant de rire.

Alors, à l'office, on presse de questions cette pauvre Anna, qui lève les deux bras au ciel, et jure ses grands dieux qu'elle ne sait rien ; ce qui naturellement achève de convaincre chacun qu'elle est au courant du mystère... Quant au



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



détail précis de la chose, tout le monde avoue ne même pas le pressentir.

La chambre d'Alberte est une belle grande pièce, qui aurait été très claire, si la poussière des usines n'eût obligé à la tenir toujours fermée; elle possède deux fenêtres sur les champs, dans la direction de la Ferlandière.

De son balcon tout dénudé — les fleurs intéressent peu la jeune fille, — on distingue parfaitement la grande route qui va de Brésolettes à Saint-Quentin, et le second chemin de culture qui serpente à travers champs, jusqu'à l'Abbaye et la Ferlandière.

Or, le lendemain, à 6 heures du matin, Alberte, qui ne sait habituellement ni se coucher ni se lever, ouvre sa fenêtre ; et, blanche comme une apparition, dans son peignoir de nuit, monte sur le balcon.

La matinée était divinement calme : à peine un léger frisson courait à la surface des prés ; et, dans le silence de la nature reposée, quelques rares oiseaux, très lointains, laissaient tomber leurs notes dans les airs, comme les gouttes d'eau d'une source s'égrenant dans la tranquillité d'un lac...

Alberte ne connaissait pas la campagne à cette heure matinale ; elle en fut charmée.

Appuyée sur le rebord de pierre, elle regarde là-bas, par delà les hameaux de Fumeçon, une masse de verdure toute sombre, au fond de laquelle se piquent quelques toits rouges... C'était là !...

Là... quoi... ?

— Suis-je bête, murmure la jeune fille... et elle referme la fenêtre.

Mais, tout en s'habillant, elle pense à l'étrangeté de la situation :

... Dire que moi... moi, Alberte... je risque un rhume pour un... garçon que j'ignore !... Non... je ne me reconnais plus !... Tu es stupide, ma chère !...

Pourtant, ce même matin, elle passa deux heures à sa toilette ; d'instinct, elle la fit en apparence très simple, en réalité très raffinée...

Et elle était " vraiment au mieux de sa condition ", comme aurait dit Victor, sous ses lourds cheveux noirs, et dans sa robe de soie sèche, aux plis raides et chantants qui l'avantageaient sans l'alourdir.

— Mais, ma toute chérie, fait son père, ru es délicieuse, ce matin !...

— N'est-ce pas ?... répond-elle en lui tendant distraitement son front...

— Et... c'est pour ton petit père chéri que tu t'es faite si gentille ?...

— Mais alors... pour qui ?... demande Alberte, très possesseur d'elle-même, et dont les yeux mentent avec une limpidité parfaite.

— C'est vrai... pour qui ?... je n'attends mes chasseurs que dans dix jours, et tes cousins sont repartis... Alors, puisque c'est pour moi, viens que je t'embrasse une seconde fois !...

Alberte prit le thé rapidement, croqua du bout des dents quelques toasts grillées, et remonta chez elle.

Là, elle s'intalle bien face à la route ; et, sûre de sa position stratégique, ouvre son " mot à la poste " et se met à écrire à des amies...

Mais il faut croire que ses amies ne l'intéressent guère, ce matin, car, à chaque instant, ses yeux quittent le papier, pour regarder là-bas, vers les champs, qui resplendissent maintenant de brumes, entre l'Abbaye et la Ferlandière.

A dix heures, Alberte impatiente, revient à la

fenêtre, et, le menton dans la main, attend... les yeux obstinément fixés vers la ferme de Jacques...

Cette fois, elle devient sérieuse... Quel est donc ce sentiment, presque inquiétant... qui, de tout son être, monte en elle ?... Jamais, elle l'indifférente, la blasée, la sceptique, n'a éprouvé cela... Cette chose douce et involontaire... cette impatience... cette souffrance... cet énervement de l'attente... où les heures lentement tombent après les heures, semblant scander, mesurer un sentiment qui ne se mesure déjà plus !...

... Mais il ne paraîtra donc rien, sur cette route de Saint-Quentin ?

A un moment, un point presque imperceptible se pique à l'horizon. Alberte prend ses jumelles et les repose presque aussitôt d'un air dépité... Ce n'était que le notaire avec son clerc qui allaient vers le Val, prosaïquement secoués dans cette voiture qu'on appelle dans le pays " un bac à moules."

Et après eux, ce matin-là, rien n'apparut en haut du raidillon qui joint la Ferlandière à l'Abbaye.

A midi cinq, Alberte descendit déjeuner, lentement, les épaules lasses, comme si elles eussent porté le poids d'un monde. Et un tel ennui semble peser sur elle, que le père lui-même, tout préoccupé pourtant de ses affaires, s'en aperçoit...

— Et qu'as-tu donc fait, ma loute, enfermée toute la matinée dans ta chambre ?..

— Mais... d'abord je n'étais pas enfermée...

— Ah !... je croyais. J'ai frappé deux fois en passant, et tu ne m'as pas répondu...

— J'étais probablement à la fenêtre... Il faisait très beau, ce matin... dit Alberte de sa voix distraite.

— Le fait est que la journée s'annonce superbe. L'après-midi sera même encore chaude. Je n'en suis pas fâché, mon rhumatisme va peut-être me donner congé !

A propos — et cela est dit par Alberte avec un masque d'indifférence absolue. — tu n'attends pas des bœufs, aujourd'hui ?...

Mais non... ils sont là depuis hier...

La jeune fille eut un imperceptible mouvement de désappointement.

... Et... d'où viennent-ils, ces animaux ?...

- Mais... de la Ferlandière... Je ne te l'ai pas écrit ? demande le père.

Peut-être, mais, tu sais, répond Alberte en coupant lentement une poire... ça m'intéresse si peu !...

Et ils parlèrent d'autre chose.

IV

Messieurs Victor et Nathan Harmmster on l'honneur de vous inviter à passer la soirée che eux, le mercredi 14 décembre.
R. S. V. P.

On dansera.

Jacques tourne et retourne le bristol entre ses doigts, avec l'air d'un homme qui ne comprend pas du tout ; puis, comme s'il craignait une erreur, il cherche l'enveloppe perdue déjà parmi les papiers de son courrier, et constate que, en effet, l'invitation est bien pour lui.

— ... Décidément, murmure-t-il, voici des gens qui ont l'épiderme assez dur... Le dernier bulletin du Conseil municipal les a pourtant documentés sur mes sentiments à leur égard... Eh bien ! je n'irai pas... Voilà tout !...

Et Jacques se lève, avec le geste décidé de quelqu'un dont l'opinion est définitivement arrêtée.

Ce jour-là, il faisait une belle gelée, bien craquante, et le chef de culture était venu, le matin même, demander à Jacques s'il ne voudrait pas tirer un monstre de sanglier, qui, depuis quinze jours lui retournait ses caves de pommes de terre avec une exaspérante régularité.

— Où est-il, ton sanglier ?

— A une demi-heure d'ici... tout en bas... au fond de la Jouine. dans le petit bois qui borde les betteraves...

— Bien... je te le tuerai.

— Le plus tôt passible ?... demande le fermier.

— Peut-être aujourd'hui...

Et comme il finit cette phrase, Jeanne apparait, une botte de houx sur les bras, rouge comme les baies de son bouquet.

— Eh bien ! Jacques, tu as vu ?...

— Vu... Et quoi donc ?...

— L'invitation des... des ? Comment prononces-tu ce nom-là ?... je n'ai pas appris l'allemand...

— Harmmster ?...

— Précisément...

— Tu as reçu une invitation aussi ?...

— Oui...

— Ils me paraissent plutôt vouloir voisiner, ces cordonniers-là ?...

— Gare à nous !...

— Cela part peut-être d'un bon sentiment ?... observe la jeune fille.

— Ne t'y fie pas, ma petite Jeanne ; d'ailleurs, pour voisiner, il faut être au moins deux...

— Tu refuserais l'invitation ?... demande Jeanne d'un air qui n'est pas complètement indifférent.

Jacques la regarde en riant :

— ... Elle t'intéresse... donc, cette petite soirée de famille ?...

— Oui, répond Jeanne, je serais assez curieuse de les voir tous sauter dans leur cadre et avec leurs relations... Le gros Victor surtout doit être d'un suggestif !... Je me ferais inviter par lui !...

— Oh !... les femmes !... presque toutes les mêmes !... Pour satisfaire votre curiosité, vous êtes prêtes à manger encore toutes les pommes qu'on voudra vous offrir... D'abord, je désirerais savoir si l'Abbaye...

—Ah ! l'Abbaye !... elle fait exception, paraît-il. Veux-tu que j'y coure à cheval ?...

— Je t'accompagne...

Jeanne, à son tour, le regarde en riant.

— ... Un peu matin, mon ami !...

— C'est vrai... fait Jacques d'un air désappointé. Alors, pars... tout de suite...

— Tu me laisseras bien le temps de passer une amazone ?...

Une heure après, Jeanne était de retour, et trouvait Jacques devant la pelouse en grande conversation avec le maire.

— Eh bien ?... demande le jeune homme à sa sœur en l'aidant à mettre pied à terre.

— L'Abbaye n'a rien reçu...

— Alors, vous voyez, Etienne, je ne puis absolument pas y aller...

Mais Etienne, avec son calme de vieux fermier, discute la résolution du jeune homme.

— ... Monsieur Jacques, vous devez y aller, ou, alors, vous assumez la responsabilité de la division du pays : c'est vous qui aurez repoussé les avances et tiré les premiers coups de fusil...

— Je ne comprends pas...

— Mais si... vous allez voir ! Les invitations revêtent un caractère uniquement officiel en ce qui concerne le Val : M. Harmmster, à cause de la masse de monde qu'il veut éliminer, a dû tracer une ligne de démarcation très nette ; sans quoi, tous les bourgeois du Val d'Api lui garderaient une dent.

— Ils tiennent tant que cela à sa soirée ?... demande Jacques.

— Au delà de toute expression : il y a d'abord les femmes qui veulent toujours savoir...

— Tu entends, Jeanne ?...

— Et puis les hommes qui rêvent ue se pousser

dans les sphères officielles où fréquentent les Harmmster : pourtant, ces messieurs ne peuvent pas inviter tout le monde ; ils recevront donc uniquement les autorités constituées du pays, ceux qui sont en rapport direct d'affaires avec les usines, et leurs amis personnels de Paris. Voici la raison pour laquelle ces demoiselles de l'Abbaye n'ont pas été invitées. Vous voyez bien que, dans la conduite de ces MM. Harmmster, il n'y a rien qui soit de nature à vous offenser.

Oh ! pour ces demoiselles, je suis sûr, répond Jacques, que cette abstention doit les enchanter, elle leur épargne un véritable cas de conscience.

— C'est possible... mais, vous le constatez vous-même : ce n'est pas M. de la Ferlandière qu'on invite, c'est le conseiller municipal du Val d'Api.

— ... Et il n'ira pas !... maintient Jacques.

— ... Au contraire, je suis sûr qu'il ira !... reprend Etienne avec cette autorité qu'ont toujours les anciens à la campagne ; vous avez usé de votre indiscutable droit, mieux que cela, Monsieur Jacques, vous avez fait votre devoir en combattant le vote des usines ; et, pour cette intervention, ces messieurs ne peuvent pas raisonnablement vous en vouloir. Mais, aujourd'hui la situation est toute différente. Les usines sont votées, établies ; elles vont s'ouvrir ; vous êtes en présence d'une situation définitive ; on vous offre — cette invitation en est la preuve — de travailler chacun en paix au lieu de s'entre-dévorer ; ne croyez-vous pas, Monsieur de la Ferlandière, que, pour le bien supérieur du pays, il

vous devienne impossible de refuser la main qui se tend aujourd'hui vers vous ?

— ... Fût-elle celle d'un juif ?...

— Il y a juif et juif... comme il y a chapeau et chapeau... J'ai connu de bons juifs !...

— Moi aussi ; mais les juifs du Val, je les ai déjà vus à l'œuvre : les usines ne sont pas encore ouvertes... ils ont les mains déjà rouges de sang.

— Vous exagérez peut-être, Monsieur Jacques !... Et puis, qui sait si votre influence ne pourrait pas les améliorer, ces hommes ?...

Jacques eut alors un éclat de rire :

— ... Etienne, vous raisonnez comme une belle âme ! mais ce que vous me demandez me coûte beaucoup ! Je ne voudrais pourtant pas vous peiner pour une simple marque de courtoisie qui, somme toute, comme vous le dites, n'engage à rien... Je ferai donc une apparition à la fête : mais, en me voyant entrer, vous pourrez vous dire : Il vient pour moi et pour la paix du pays !...

— Je vous en remercie, fait Etienne en lui tendant la main avec l'effusion d'un bon cœur de simple...

— C'est entendu...

Et, pour couper court à la conversation, M. de la Ferlandière se met à taquiner sa sœur.

— Jeanne... tu sais, prépare-toi, je te veux jolie, ce soir-là... jolie à croquer !...

— Oh ! tu sais... fait la bonne Jeanne... c'est facile à dire !... Enfin... je lutterai contre les éléments !...

Puis Etienne partit de son pas sérieux pour continuer dans le pays sa tournée de conciliation.

— Brave homme !... murmure Jacques en le regardant avec sympathie, il ne se doute pas que

l'année prochaine ils le feront sauter en guise de remerciement, et même, pourvu qu'ils ne fassent pas plus mal encore !...

o o o

Vers 7 heures, au jour fixé, le préfet arriva. MM. Nathan, Victor Harmmster et leur conseil l'attendaient à la gare.

Alberte, dédaigneuse, presque triste, était restée à la maison sous prétexte de surveiller les préparatifs de la réception ; en réalité, parce que cet affichage, ce va-et-vient au milieu de la foule l'écœuraient.

Il y eut des discours dans le petit salon de la gare, un autre à la mairie. On but une coupe de champagne à la prospérité des usines, que M. le préfet protégeait envers et contre tous !... (attrape, Jacques !...) On en but une seconde aux hardis pionniers de la civilisation... (Nathan et Victor, hurrah ! hip ! hip ! !) qui, d'une main énergique, plantaient le drapeau de l'industrie et du progrès sur une terre chère au cœur de tous ! etc., etc... Le brave Etienne, peu habitué aux comédies officielles, en fut presque ému, et chercha partout Jacques, tranquillement installé à la Ferlandière, et très occupé à préparer ses cartouches pour sa battue aux sangliers.

Après cet échange de congratulations, les autorités montent dans les landaus, passent au travers des camelots loués par le cafetier pour amorcer les acclamations assez lentes des paysans, et arrivent, en passant sous les quatorze arcs de triomphe, plus ou moins illuminés et déconfits par la pluie, jusqu'à Frilleux, dans la nouvelle demeure de la raison rociale Nathan, Victor Harmmster and Co. Limited.

Alberte attend le cortège dans le arand salon, mise avec un incontestable goût ; et elle a réussi à se faire un tel masque mondain, que déjà, avant l'arrivée complète des invités, une cour s'est formée autour d'elle...

— ... Mais !... mais !... murmurent de petits intellectuels de Paris, en consolidant leur monocle... ce papa Nathan ne nous avait pas confié qu'il possédait un si joli brin de fille !...

— Oh... tu sais, mon cher, répondait un pâle adolescent, quand les juives se mêlent d'être belles !...

En effet, pour tous ces blasés, au milieu de ces salons inondés d'électricité brutale, Alberte est fascinante dans sa longue robe de velours émeraude, qui engaine d'une façon presque affichante sa beauté trop matérielle ; et elle répond à la seule corde qui vibre encore au milieu des jeunes ruines de leurs vieilles âmes.

Pourtant, Alberte accueille son monde avec une grâce froide, plutôt impersonnelle que dédaigneuse. En l'examinant avec soin, on devine la corvée. Il y a sur ses lèvres ce perpétuel sourire qui n'est ni un remerciement ni un mépris, mais une concession distraite à la courtoisie mondaine, une sorte d'association machinale de gestes, d'où l'âme serait absente... Car Alberte n'est pas là...

Alberte sait que Jacques doit venir, puisqu'il a répondu pour lui et sa sœur à l'invitation ; elle a même piqué la réponse à la glace de sa toilette, un peu comme on conserve la première balle d'une bataille ou la première fleur, aveu d'un sentiment possible, prémice d'un mystérieux avenir, et, bien que l'heure ne soit pas encore arrivée, la jeune fille sent sourdre, monter, grandir en elle, dans sa nature impétueuse, avec le désir

de voir le jeune gentilhomme... quelque chose d'inconnu que sa force ignorait : l'émotion de se trouver en présence de Jacques de la Ferlandière, de ce " terrien " dont tout le monde parle, et avec l'âme duquel son âme à elle semble déjà avoir pris contact.

Et c'est ce sentiment qui met à ses joues ce coloris de pêche... qui ouvre et referme l'éventail entre ses mains... qui lui fait parfois baisser brusquement les paupières, comme si elles voulaient voiler devant les indifférents l'éclat ardent de ses yeux, qui brillent trop pour l'atmosphère neutre, le monde officiel, les invités banals, indifférents qui l'entourent, et qui s'apercevraient peut-être que cet or et ces perles ne sont ni pour leur rachitisme, ni pour leur nullité.

Oui, ce Jacques, ce gentilhomme sauvage, la tête de Turc de Victor, la préoccupation journalière, l'ennemi déclaré de son père, cet homme surtout que " l'autre " aime... elle va se tromper en sa présence... lui parler... entendre sa voix... sentir son regard sur elle... Et, devant cet esprit et ce cœur distraits, tous les hommages montent comme ces vains bruits de la foule qui passent et s'éteignent devant des balcons vides et des fenêtres désertées.

D'ailleurs, contraste comique, il n'y a, ce soir, autour d'Alberte, que de grands vieux ou de petits beaux, des forts en thème ou des forts en cravate ; et, au-dessus de ces crânes chauves, de ces calvities opulentes ou de ces chevelures à la mode, taillées, odorantes, pommadées, elle cherche la nature... la vraie... la sauvage !

Et, singulière complicité des âmes, tout le monde ce soir lui parle de Jacques, de la campagne qu'il mène ou doit mener contre les usines, de l'attitude embarrassée qu'il évitera bien diffi-

cilement, de la figure de vaincu ou de révolté qui apparaîtra tout à l'heure dans le cadre de la porte ; on sait que Jacques doit venir ; Etienne s'est, dans tous les groupes, vanté du succès de sa démarche ; ce matin même, il a envoyé un mot au jeune comte pour lui rappeler sa promesse.

Et, tantôt comme une ironie, tantôt comme une interrogation, comme une louange ou comme une critique, la pensée du tenant de la terre semble être là, au milieu des groupes, même avant sa personne...

Dans ces conditions, l'entrée de M. de la Ferlandière et de sa sœur au bal officiel des Harmmster de· it être l'événement de la soirée, le clou de la fête, la première rencontre sur le terrain mondain de ceux qui se rencontreraient un jour peut-être sur un autre plus dangereux et plus brutal. Aussi, quand le valet de chambre, ouvrant la porte du salon d'honneur, jeta d'une voix haute : " Mademoiselle et Monsieur de la Ferlandière...", il y eut aussitôt un grand silence, et Jacques entra, sa sœur au bras, étonné lui-même, dans sa force tranquille, de l'émotion qu'il produisait...

Cette émotion dura quelques secondes, pendant lesquelles il y eut de petits coups de coude dans les coins, des yeux tout pétillants de malin plaisir qui dévisageaient les arrivants, surtout lorsque M. Nathan et le gros Victor, cérémonieusement sanglés dans leur habit noir, s'avancèrent souriants vers le jeune gentilhomme, devenu pour une soirée leur hôte et leur officiel ami.

En réalité, le groupe était curieux : d'un côté, la personne pratique de Nathan flanqué de Victor, vieux soireux égoïste, qui avait roulé de fête en fête et d'affaires en affaires, et conservait sur son visage une sorte d'incrustation gouail-

leuse, de sourire sarcastique, qui atteignait par le contraste les limites du haut comique, quand l'industriel voulait se faire violence et paraître s'intéresser à une autre chose qu'à lui-même...

Et, devant eux, Jacques de la Ferlandière et sa sœur... Lui, portant son habit avec la belle et rude façon d'un officier de cavalerie... Elle, très simple, dans une robe de soie paille, l'air bienveillant et tranquille d'une femme du monde qui se sent de race dans un milieu de trop vite " parvenus."

Dans la circonstance, Alberte joua la comédie d'une façon parfaite.

C'était d'ailleurs une de ses coquetteries, à cette raffinée, de se faire, aux circonstances solennelles, exactement la tête qu'elle voulait. A ces moments-là, l'orgueil suppléait à tout, lui donnait du tact, de la distinction, presque de la timidité, une apparence de naturelle bonté qui, sur son visage autoritaire de brune, avait une saveur d'inattendu, à laquelle les profanes se laissaient toujours prendre...

Sans en avoir l'air, elle accapare Jeanne, et, pour voiler davantage sa tactique, laisse M. de la Ferlandière se perdre quelque temps dans les salons ; de cette façon, l'attention qu'excite le jeune homme s'atténuera peu à peu, et Alberte ne l'abordera que lorsqu'il sera devenu l'invité ordinaire dans cette foule anonyme.

D'ailleurs, Alberte ne conserve pas Jeanne longtemps avec elle, car le préfet, en homme assez pratique, vient de constater avec inquiétude que le vent, de nouveau, se met à la pluie, et exprime le désir de se retirer à cause de sa santé que débilitent les grands dîners.

Alberte ne demande que cela ; car la présence de ce personnage officiel paralyse, à chaque ins-

tant, ses moyens d'action : son père lui a recommandé par-dessus tout de " soigner les autorités ", précisément en raison des multiples accrocs qu'il compte bien donner aux lois régissant les conditions du travail, et des faveurs gouvernementales dont il aura certainement besoin :

— Surtout, que le préfet sorte content !... tel a été le mot d'ordre répété plusieurs fois hier et ce matin.

La jeune juive a rempli son rôle avec conscience.

Le vieux fonctionnaire s'en va évidemment satisfait d'Alberte. Elle l'a mis à sa droite pendant le dîner, lui a parlé politique avec une réserve charmante, un air ingénu de croire au sérieux de la chose, tout en lui indiquant, dans la timbale financière, les morceaux à choisir.

— Mais comme vous vous servez mal, Monsieur le préfet !... Tenez, permettez-moi...

Et elle lui avait choisi sa truffe. M. Nathan, qui surveillait le manège de sa place, en avait eu un signe d'approbation.

Elle fit même de la fantaisie, s'intéressa — ce qui était un comble — aux enfants du fonctionnaire, et demanda, comme une faveur, la permission d'être présentée bientôt à Mme la Préfète !

Mais, en réalité, la comédie pesait plus lourd que d'habitude, et la jeune fille avait hâte de finir son rôle ; aussi accueillit-elle avec un bonheur, parfaitement dissimulé d'ailleurs, l'annonce du départ des autorités.

— Déjà !... Monsieur le préfet... il n'est que dix heures !...

— Sans doute, Mademoiselle, mais... je demeure loin et je n'ai plus votre âge ! Sans cela, soyez sûre...

— Oh ! votre âge !... d'abord, on n'a jamais que l'âge que l'on paraît...

Alors, M. le préfet se fait aimable :

— Et quel âge me donnez-vous ?... Voyons, Mademoiselle... Surtout, pas de flatterie !...

Alberte, intérieurement, envoie le fonctionnaire et ses soixante-cinq printemps à tous les diables ... mais pourtant le regarde avec une filiale insistance :

— ... Monsieur le préfet, je vous donne quarante-huit ans... pas un de moins !...

— Mettez-en dix-sept de plus...

— Pas possible !...

— Tel que je vous le dis...

— Oh ! Monsieur le préfet, c'est de la coquetterie... Vous devez exagérer... vous avez peur que nous partions en guerre contre vous... voyons... avouez !...

MM. Nathan et Victor arrivent pour continuer ce jeu de grâces. Alberte aussitôt passe la main et, en une douceur rapide, leur remet le préfet avec tous les ménagements dus à son rang.

Puis, légère comme un oiseau, elle remonte elle repique quelques épingles, ajuste deux ou trois plis, donne rapidement un coup de fer par-ci !... un coup de peigne par-là !... un doigt de poudre !... un dernier coup d'œil au miroir !... et, bien sous les armes, descend dans les salons à la recherche de Jacques.

Elle le trouva dans la grande salle, debout et causant avec quelques gros propriétaires du Val d'Api sans paraître autrement s'intéresser de la soirée. Alberte en fut contrariée.

Dans ce groupe, il était directement inabordable, à moins de s'exposer au feu nourri des commentaires des bonnes petites amies... Alberte s'assied alors dans un coin, avec deux ou trois

dames très occupées à dire des riens, et, tout en causant, se met pour la première fois à examiner sérieusement Jacques.

Est-ce la surexcitation de la soirée... ou la hantise de son idée fixe ?... mais elle se sent positivement émue. Les yeux sur une glace où se reflète le profil du jeune homme, elle le détaille au travers des légers plumétis de son éventail... Décidément, non !... elle n'a pas à craindre de désillusions... L'énergique et belle figure de Jacques de la Ferlandière se détache en vigueur sur le fond banal des salons ; sa voix lui arrive, grave et bien timbrée, une véritable voix d'homme qui doit savoir commander...

D'ailleurs, les invités auxquels il cause l'écoutent avec une déférence évidente... La petite de l'Abbaye avait bon goût, et comme elle comprend son intervention au buffet de Creil !... Quand on a de pareils amis, on les défend envers et contre tous... Que Victor l'attaque, maintenant !...

A ce moment, arrive un groupe de jeunes gens qui réclament Alberte, pour ouvrir le bal. Mais Alberte se prétend fatiguée... Ce n'est pas étonnant... Elle a dû, dans cette journée, s'occuper de tant de choses !...

— Alors, si vous permettez, Mademoiselle... nous allons faire un peu de musique et nous danserons après ?...

— Comme vous le désirez, Messieurs.

Puis, quand ils se sont éloignés, Alberte se lève sous prétexte de veiller sur ses invités, décrit quelques parallèles savantes... et, comme au hasard, au bout de l'une d'elles, se trouve en présence de M. de la Ferlandière. Alors, la comédie commence d'une façon presque instantanée : Al-

berte a sur ses lèvres comme un sourire presque attristé :

— Monsieur de la Ferlandière... voulez-vous, ce soir, vous réconcilier un peu avec nous ?...

— Oh ! se réconcilier !... dit Jacques, en protestant courtoisement.

Alberte avance de quelques pas pour bien choisir son champ de bataille : elle est maintenant debout sous un faisceau de lampes électriques, splendidement éclairée dans sa jeune et forte beauté ; et, saisissant cette occasion peut-être unique, elle regarde Jacques bien en face, jouant le tout pour le tout, supprimant les ordinaires préfaces mondaines, lui parlant comme si déjà il y avait un langage de sympathie entre eux deux ... comme s'ils devaient se comprendre à demi-mot — les orgueilleux ont de ces illusions, — comme si Jacques eût vécu d'elle comme elle, déjà, vient de vivre de lui :

— ... Osez donc dire, Monsieur de la Ferlandière, que vous ne me détestez pas ?...

— Mais, Mademoiselle, pourquoi vous détesterais-je ?... fait Jacques, plutôt étonné.

— C'est vrai !...

Et Alberte baisse les yeux.

— Pourquoi me détesteriez-vous ?... Je ne suis pas responsable des usines...

— Et quand même, Mademoiselle ?...

Une seconde fois, les yeux d'Alberte s'attardent sur Jacques comme pour solliciter une explication...

— ... Certainement, Mademoiselle, vous avez le droit d'aimer l'usine, comme moi le devoir d'aimer la terre... Et même, c'est précisément pour vous prouver que nous pouvons vivre en bons amis, les uns à côté des autres, que je suis ici ce soir !

— Vrai ?...

Et le visage d'Alberte semble s'éclairer d'un bonheur inattendu...

— Nous pouvons vivre en bons amis ?...

— C'est mon plus grand désir... répond simplement Jacques.

Et Alberte, tout bas, comme si elle faisait déjà une confidence :

— Monsieur de la Ferlandière... j'emporte avec reconnaissance vos derniers mots en moi, pour les savourer ce soir, demain, loin de la fête. Ma crainte affreuse était d'habiter désormais dans un pays où nous serions haïs de tous... où nous n'aurions même pas l'espérance d'une sympathie. Vous m'assurez le contraire... Laissez-moi vous dire au nom de mon père à quel point je vous en remercie !...

Et Alberte était réellement belle en prononçant ces mots, belle d'une beauté touchante... de la beauté de la femme qui ne veut pas de haine autour des siens, qui mendie un peu d'amour, s'estimant pauvre de tout si elle doit vivre sans lui.

— ... Voyez-vous, Monsieur de la Ferlandière, continue Alberte d'une voix très contenue, à peine arrivée au Val, j'ai fait un beau rêve ; celui d'empêcher le pays d'être divisé à cause de nous; ce rêve, je le réaliserai certainement , car je suis sûre à cette heure que vous ne refuserez pas de nous y aider.

— Mais tous, Mademoiselle, nous ne désirons que cela...

— Non, tous ne le veulent pas ou ne le peuvent pas autant que vous... Donc, je vous regarde comme un allié... comme mon allié !

— Certainement... répond Jacques, un peu étourdi de tous ces coups en pleine poitrine.

Alors, je réponds de tout... Vous êtes la Terre... je suis l'Usine... Rien dans le pays ne peut se décider sans nous. D'ailleurs... nous en recauserons... Dansez-vous ?...

— Oui, mademoiselle...

— Invitez-moi donc pour la première valse !

Et elle part vers un groupe qui l'attend avec impatience autour du piano. Mais, en quittant M. de la Ferlandière, l'éventail d'Alberte s'attarde encore vers lui en un geste d'au revoir.

Jacques n'eut pas beaucoup de loisir de rester seul pour réfléchir à la conversation d'Alberte ; sa sœur, qui passait avec des amis, s'arrête en riant devant lui :

— Tu sais, mon petit frère, tu auras au moins cinq duels ce soir... et autant demain !...

— Ah ! et pourquoi ?...

— Mais Mlle Harmmster n'a des yeux que pour toi !...

— Nous causions usines...

— Elle te convertit ?...

— Non... mais elle me paraît avoir des intentions vraiment bonnes, cette petite...

Tout de suite, Jeanne se cabre :

— ... Bonnes intentions !... D'abord, l'enfer en est plein, mon cher !... Et puis, tu sais... gare ! ... elle a ce soir une beauté diabolique, cette juive-là.

— Oh ! sois tranquille...

— Pas tant que je voudrais... répond Jeanne, taquine...

A ce moment, quelques jeunes gens demandèrent du silence : on allait déclamer plusieurs morceaux avant le bal...

Il est difficile d'empêcher une poule de pondre son œuf, et un intellectuel d'extérioriser sa pensée, surtout devant une assemblée d'apparence

select, dont les applaudissements feront brûler devant sa vanité un encens plus délicat, plus grisant que d'habitude. Quelques poètes commencèrent donc à dire les morceaux du jour : vers étranges, poésies décadentes, symptômes d'une société plus décadente encore, où la sensation est la règle de tout, la sensation fouillée, torturée, pour en faire jaillir quelque chose d'inconnu et de mauvais, ou de simplement incompréhensible à tous ceux qui n'ont pas reçu un coup de marteau au bon endroit.

La soirée littéraire débuta par une ode de ce dernier genre que dit sérieusement un pauvre petit prétentieux qui montrait le fond de sa gorge à force d'articuler. Cette poésie, d'une compréhension plutôt difficile, s'intitulait :

LE ROI VIEUX (1)

(1) De M. Paul Fort.

— " Nuit
vaine
ombre pâlie
ailée de bleu...

J'ai froid ! du feu ! du feu ! du feu ! "
— " Bravo, bravo, bravo, mon maître ! "
— L'esclave, à toi ! chante " ma peine."
Opium ? Haschich ? Tabac, Bétel ?
Haschich, man maître

...... Parcheminé, ceints de bûchers,
Un poisson d'or ailé de bleu,
Un corps coché d'imperator,
Les pieds aux poings, les mains au nez,
Vingt yeux vitreux — un regard mort."
— " Hi, hi, poète ! poète !
O joie ! — quel beau devoir de pittoresque ! "

— " C'est tout, mon maître."

— C'est peu, c'est fort......
Foin des "brumes" enfin ! à bas leurs frustes fresques !

Quoi qu'on dit, la Couleur c'est bien joli tout de même !.
Et c'est joli toujours et c'est joli quand même !
Et puis foin des rêveurs, distillateurs d'ennui.
Vraiment !
Leurs chants,
Quit- jamais de p'tites vieilles gueuses de folies telles?
A nous la Fresque à forte haleine, à nous les cris ! "

" A toi, mon maître !
Ether ? Opium ? Haschich ? Bétel ? "
L'incendie a levé son panache en pleins cieux.
Sa flamme s'est gelée au creux froid du ciel sombre,
Et du Royaume on monte, on monte, on monte, on monte,
On s'écrase en pleurant vers mon bassin d'or bleu.

" On m'écrase ! " —

" Hé ! c'est moi ! Moi, le Roi !
- " Merci à nous ! " — " J'ai soif ! "
- Merci à nous ! " — " J'ai froid " !
" Tiens, bois et chauffe-toi......"
" Pourquoi forhuir du cor ?
" Qui appelle mes dogues ?
Je ne suis pas mort......
On marche sur mon corps......
Qui s'étend sur mon corps ?...... "
- " Ta gorge, Roi, ta gorge !
Lampe ce glougou d'or. . . . .
. . . .
— "Tonnerre: qui m'a fait boire un plein broc de fonte !
C'est toi ! traître ! — Ah ! Damneur !......

—L'enfer ! la grande forge !

O mon... palais... éteint... orné... de neige... et d'ombre...
. . . . nuit ! "
A nous la Fresque à forte haleine, à nous les cris ! "

Quand ce fut fini, il y eut des petits gloussements d'approbation comme en poussent les profanes à la fin de certains morceaux d'imitation ultra-wagnérienne.

Victor eut pourtant le courage de son opinion :

— C'est fou !... murmura-t-il à sa nièce.

Alberte répondit par un geste opportuniste qui semblait dire :

— Que voulez-vous que cela me fasse !...

Mais un jeune homme donne particulièrement sur les nerfs de Jeanne de la Fernandière, une batailleuse à ses heures... Accoudé au piano, il attend négligemment son tour ; avant même qu'il ouvre la bouche, Jeanne s'est penchée vers son frère :

— ... Je parie que ce pontife-là va nous réciter un morceau encore plus exaspérant !... Regarde-le, Jacques !... Promène-t-il des yeux assez blancs... sa mèche est-elle assez fatale !... Et ces mains flasques !... Mon cher, heureusement qu'il y en a d'autres pour lier le joug au front des bœufs de labour... Tiens, il va commencer !... il commence !... c'est commencé !...

Et, toujours debout au coin du piano, le bras replié sur le meuble, ses yeux navrants levés vers les moulures du plafond, bien en face d'Alberte, dont évidemment il recherche le suffrage, le pâle esthète commence :

Maintenant, j'ai revu les moissons oubliées,
Et, dans la paix des soirs pleins de saines senteurs,
Les rudes moissonneurs, près des gerbes liées,
Croisant leurs bras avec des gestes de lutteurs.

Maintenant, j'ai revu les forêts et les plaines,
Et j'ai marché dans les pâturages herbeux,
Ma gorge a respiré les puissantes haleines
Qui montent du sol roux blessé par les grands bœufs.

— C'est pour toi, mon cher, murmure Jeanne derrière son éventail... Alberte a dû lui commandér ce petit poulet-là !... Vrai... elle a toutes les attentions, cette jeune fille !...

Mais l'esthète continue d'un ton de plus en plus déliquescent, comme si ses lèvres complètr-

ment découragées eussent laissé couler un lamentable sirop de gomme.

Morne comme un empereur parmi les foules viles,
Je suis passé dans la campagne, indifférent ;
Car toujours, en mon cœur, l'amour impur des villes
Chantait plus haut que la forêt et le torrent.

Dans les routes des bois et dans les fraîches sentes,
Les augustes frissons des vieux arbres hautains
Ne me faisaient songer qu'à des robes absentes,
Et les ciels me faisaient regretter les satins !...

Quand un vent balsamique arrivait des vallées,
J'avais des souvenirs pervers de parfums lourds ;
Et les soleils épars dans les nuits constellées
N'étaient pour moi que des bijoux sur du velours.

Tiens, observe Jeanne, maintenant c'est pour “ vous ” deux...

“ Nous ” deux ?... Jeanne, je t'assure que ta plaisanterie me fait mal...

Il faut lui répondre à ce raté-là !... D'ailleurs, regarde, on te le demande... elle aussi vient insister... Tu ne vas pas la faire attendre, je suppose ?...

En effet, sans mot d'ordre, uniquement parce que la terre vient d'être méprisée, tout le monde se retourne vers Jacques...

— Tu vois, murmure Jeanne, tu incarnes bien la terre, on attend ta réponse...

Alberte interroge des yeux M. de la Ferlandière et ses yeux semblent déjà dire :

— Vous ne vous levez pas ?...

Alors, de sa place, Jacques demande le nom de l'auteur...

Ephraïm Mickaël, répond l'esthète d'une voix blanche ; il s'est éteint très jeune... à l'aube de sa vie, ainsi qu'un pâle cierge d'église...

— Voudriezvous me permettre de dire aussi quelque chose ?... demande Jacques.

— Oh ! comment donc !...

Et les chaises se rapprochent autour du jeune gentilhomme, qui vient prendre la place de l'intellectuel.

— Ce sont, dit-il, des vers de Paul Harel, d'un poète qui, non seulement n'est pas mort très jeune... mais qui probablement mourra très vieux... Je vous avoue également qu'entre lui et un pâle cierge d'église il y a une certaine différence...

Après cette légère ironie, dite d'une façon très courtoise, pour prévenir l'assemblée du changement de ton, Jacques commença de sa voix bien timbrée :

L'air ne retentit plus des chansons de la plèbe.
Les modernes ruraux, fils de ceux qui luttaient,
Ont refusé l'effort et déserté la glèbe.
Où sont les paysans, les vrais, ceux qui chantaient. ?

Aux anciens, il fallait la plaine et la charrue,
Le grand air dont le souffle ondoie au front des blés ;
Les nouveaux ont quitté le salon pour la rue
Et, jeunes, des désirs malsains les ont troublés.

Les pères étaient beaux, tout brunis par le hâle :
Leurs artères battaient, pleines d'un sang vermeil.
Les fils étiolés ont le visage pâle :
L'ombre a pris ces enfants, nés pour le grand soleil.

Leurs bras n'étaient pas faits pour les besognes viles,
Et le joug paternel pesait à leur fierté.
Les voyez-vous, épars sur le chemin des villes,
Tous ces riches d'espoir qu'attend la pauvreté !

Ils ont, ces émigrants, ambitieux ou lâches,
Dieu les avait créés pour de nobles tâches,
Gêné les citadins, gêné les artisans.
Les paysans devaient rester des paysans !...

A l'esprit tentateur il fallait dire : " Non ! "
Pauvres gens ! au démon qui vous soufflait l'envie,
D'abdiquer sa grandeur, de renier son nom !
L'homme n'a pas le droit de gaspiller sa vie,

Les cités vous ont pris dans tous leurs esclavages.
L'amère ambition vous a gâté le cœur.
Civilisés ! Pourquoi..? Quand vous étiez sauvages,
Le sol dur craquait-il sous votre pied vainqueur ?

Dans la terre, où le soc a fait ses déchirures,
Le bon grain du semeur n'a-t-il donc plus germé ?
Dans la plaine, où les blés étalaient leurs parures,
Les soleils dévorants ont-ils tout consumé ?

Rien n'est changé, pourtant ! Là-bas, le trèfle rouge
Le trèfle, où le soleil éclatant luit et bouge,
Brille entre l'orge épaisse et le sainfoin tremblant :
Tache la plaine en feu de son carré sanglant.

La campagne toujours a des gloires superbes,
Mais quels féconds labeurs, mais quels joyeux hymens
Si tous les bras oisifs allaient s'offrir aux gerbes,
Si le flot des absents remontait nos chemins !

Ah ! que le déserteur s'arrête et qu'il revienne
Vers la ferme, à l'endroit où ses pères sont morts !
Du métier désappris, que l'absent se souvienne !
C'est le travail des champs qui nous rendra les forts !

On entendit alors dans tous les groupes des applaudissements très mêlés, les uns enthousiastes, les autres discrets... Ces strophes de belle santé et de plein air jetées là, dans le cadre factice des salons, passant comme un frémissement de vent dans les chênes, au-dessus de ces crânes chauves et de ces épaules poudrées, firent sur tout le monde l'effet si diversement apprécié d'une fenêtre ouverte...

Jeanne serra la main de son frère, qu'Alberte avait remercié la " première."

— Bonne " seconde," lui dit-elle, mais le cœur y est tout de même !...

Dans un coin, le gros Victor, le dos au feu et les deux mains dans les poches, répétait de son ton sceptique de soireux :

— Très bien !... très bien !...

Et, en quelques instants, le bal s'organise.

Jeanne, dans un coin, parle d'une façon très sérieuse à Jacques :

— Maintenant, tu sais, nous avons assez paru ... Si nous partions ?... Ils m'énervent, tous ces boulevardiers-là...

— Je veux bien, mais j'ai promis la première valse à Mlle Harmmster.

— Vrai ?

Et Jeanne se recule avec un véritable effarement au fond des yeux.

— Qu'as-tu ?... demande Jacques un peu agacé.

— Rien !...

— Je n'ai pas pu faire autrement.

— Oh ! je sais bien... On ne fait pas toujours ce que l'on veut... et la preuve, c'est que...

— ... ?

— ... Je partirais tout de suite si je pouvais ! Le plancher de ces gens-là me brûle les pieds !

— Mais partons !...

— Non... va danser !...

— Et toi ?...

— Oh ! moi !...

Et Jeanne se rassied, puis, brusquement, ferme son éventail :

— ... Tiens... ta juive qui vient te relancer...

— ... Ma juive !... proteste Jacques...

— ... Oui, ta juive !... la " première " valse... tu la traites royalement.

Alberte passait, en effet, devant M. de la Ferlandière, toute droite dans sa robe d'émeraude sombre, avec l'intention évidente de rappeler la promesse faite tout à l'heure, si déjà elle était oubliée :

— Souvenez-vous, Monsieur de la Ferlandière, la " première " valse, c'est pour moi !...

Un instant, Jacques hésita devant une impoli-

tesse évidente, une sorte de rupture avec Alberte, dès le début des négociations pour la paix du pays. Mais Jeanne, placée derrière son frère, lui murmurait ironiquement, avec ce ton que savent trouver les femmes à certaines heures :

Va donc, Jacques !... Tu la fais attendre, ce n'est vraiment pas bien !... Allons, dépêche-toi !...

Alors Jacques, mécontent de lui, de sa sœur, de la soirée, de tout le monde, va s'incliner devant Alberte, et l'emmène çson bras pour la valse.

Jeanne, dans son coin, refuse toutes les invitations, sous l'éternel prétexte de fatigue ; et, les yeux presque tristes, suit les jeunes gens qui passent et repassent sous son regard dans les arabesques capricieuses de la danse : quel couple superbe ils forment !... Jacques, le visage sévère, la taille haute, danse d'une façon impeccable, mais réservée, froide. Alberte, au contraire, s'abandonne au plaisir de cette occasion complètement inespérée ; on devine qu'elle se sent heureuse au bras du jeune gentilhomme, qu'il sera son maître demain, s'il veut l'être !...

Et, dans ce cadre factice, fait pour elle, sous cette lumière éclatante, dans ce courant de musique et de parfums, dans cette folle griserie de la danse, Alberte triomphe, pendant que Jeanne pense tout bas :

— Pauvre Odile, comme elle a bien fait de ne pas venir !...

Puis, la valse finie, Jacques de la Ferlandière rejoignit sa sœur, et aussitôt lui offrit de partir.

— ... Si toutefois cela ne te coûte pas trop ?... demande Jeanne.

Jacques ne répondit pas.

Mais, à peine eurent-ils quitté le salon, qu'Alberte, en toilette de bal, passa dans une pièce voisine, et, le front brûlant à la vitre froide, regarda le coupé de M. de la Ferlandière qui, lentement, au pas de ses chevaux superbes, venait se ranger devant le perron...

Une dernière fois, elle entrevit le jeune homme qui avait jeté une pelisse sur son habit ; elle le regarda pendant qu'il s'effaçait pour laisser à sa sœur le temps de s'installer ; puis, des yeux, elle suivit longuement dans l'obscurité la voiture qui s'éloignait...

Quand tout fut fini, que le bruit même de l'attelage cessa de se faire entendre dans la campagne lointaine, Alberte releva la tête : au ciel, une poussière infinie d'étoiles brillaient doucement dans l'azur silencieux... Alberte leur sourit pour la première fois de sa vie :

— ... Qui sait ?... dit-elle tout bas, en laissant retomber le lourd rideau... oui... qui sait ?... j'ai peut-être la mienne !

Alors, légère comme un oiseau, elle revient dans les salons, et s'assied, toute rêveuse, dans un coin.

Son père, trouvant qu'elle néglige un peu trop tôt ses devoirs de maîtresse de maison, vient à elle :

— Tu ne danses pas ?...

— Je ne danse " plus."

— Tu es malade ?

— Non... je suis, au contraire, heureuse... oh ! si heureuse ! !

X

Le lendemain, dès 2 heures, Odile en était à entendre son cinquième compte rendu de la soirée des Harmmster... et quels comptes rendus !

D'abord, elle en avait ri ; mais quand, coup sur coup, on lui eut présenté les choses avec une frondaison inattendue de détails, et surtout avec cette suprême perfidie que possède la femme dans le maniement de certaines passions, Odile arriva, presque malgré elle, à se poser quelques timides interrogations qu'elle repoussa tout de suite comme indignée d'elle-même ; puis elle s'étonna de leur insistance, favorisée d'ailleurs par le tour perpétuel que prenaient les allusions de la conversation ; alors, ce qui était plus grave, et obéissant en cela à un penchant de sa nature, Odile fit la chose sienne, ne posa plus aucune question, et découragea l'entrain des bonnes petites amies par une indifférence extérieure absolue.

Jacques et sa sœur arrivèrent assez tard à l'Abbaye. Les visites battaient leur plein, car le lundi était le jour de réception d'Odile et de sa tante.

On prit le thé ; et, là encore, malgré l'attention anxieuse avec laquelle Odile essayait de faire dévier des récits et des plaisanteries qui l'angoissaient, elle dut boire le calice jusqu'au fond, jusqu'à la lie, car le coup de pied de l'âne lui fut donné par la vieille demoiselle Desbougit, une sorte de fausse dévote qui se chargeait de faire

largement payer au prochain le peu qu'elle se figurait accorder à Dieu.

Jacques semblait gêné, presque mécontent. Jeanne était encore moins en train ; et, en dépit de tous leurs efforts, pour la première fois peut-être, il y eut ce soir-là entre les jeunes gens une sorte de contrainte, tissue de tout petits malentendus, mais qui allait grandir encore en arrière-pensées par l'abstention silencieuse de chacun.

Quand tout le monde fut parti, Odile, très douce et très maîtresse d'elle-même pendant la réception, se jeta dans un coin du salon en un geste brusque de détente, et, les deux mains croisées sur ses genoux, les yeux fixés dans le vide en une douloureuse intensité d'interrogation, se murmura pour la vingtième fois la même question :

— Serait-ce donc vrai ?...

Serait-il vrai, comme tout le monde vient de l'insinuer, qu'Alberte a vaincu Jacques hier soir, par le rayonnement superbe de sa beauté ?... Serait-il vrai qu'ils ont causé longuement ensemble et à l'écart comme d'anciens amis ?... qu'Alberte a presque affiché M. de la Ferlandière par la manière dont elle lui a demandé de dire quelque chose répondant aux idées émises par les amis personnels de son père ?... par la façon heureuse dont elle a valsé avec lui le " premier " et le " seuls "... et surtout par sa disparition presque complète de la soirée dès que Jacques en fut parti ?...

Et surtout, pourquoi Jacques s'était-il prêté, en une soirée officielle, à une telle manœuvre, lui, l'homme de caractère, chez lequel tous les actes avaient une indiscutable signification ?...

Elle, Odile, n'est donc rien pour lui ?... rien qu'une petite fille qu'on protège ?... Et il n'a pas pensé, dans son âme, délicate pourtant,

qu'il lui ferait mal, à elle, sa petite amie ?...

... Va-t-elle une seconde fois se sentir toute seule sur la terre... presque à l'étroit dans un cœur où se dresse maintenant une rivale ?...

... Rivale ?... le vilain mot !... auquel jamais elle n'avait pensé...

... Après tout... c'est le droit de Jacques : il est son protecteur et son ami sans doute ; mais a-t-il jamais pensé à entrer davantage dans sa vie ?... à elle, l'orpheline de l'Abbaye ?...

Donc, même dans cette surprise indiciblement douloureuse, la personnalité de Jacques reste intacte ; et c'est la première conclusion qu'Odile en dégage : il est toujours l'ami que l'on aperçoit sous un sympathique rayonnement. Seulement, voilà !... si l'on s'habitue vite au bonheur, on s'accoutume mieux et plus encore à l'espérance, surtout quand elle pousse depuis très longtemps... loin des choses officielles... au milieu d'une nature sympathique... dans le cadre ordinaire des vies très simples.

Dans ce pays perdu, Jacques ne voyait guère qu'Odile... Il était donc logique que jusqu'à ce jour elle fût tout pour lui !

Car elle avait bien été tout, à certaines heures du moins, fugitifs instants qui ne sont peut-être que des épisodes dans la vie d'un homme, mais qui constituent le “ tout ” de la vie d'une femme...

Et elle se rappelle mille détails qui, rapprochés les uns des autres, esquissent d'une façon presque certaine la physionomie d'une affection.

Oui, quand elle avait été seule dans la vallée, Jacques avait dû l'aimer... lui, le fort, malgré la fragilité de sa nature à elle... Il l'avait certainement aimée et regardée comme la compagne future de sa vie !... Non... une femme ne se trompe

pas... ou plutôt il avait cru peut-être l'aimer...

Mais aujourd'hui le désert se peuplait, Jacques avait pu comparer : il allait falloir lutter.

A cette pensée, Odile eut un geste de désespérance résignée...

Lutter ?... à quoi bon ?... Il y a des sentiments qui s'acceptent, mais ne s'imposent pas, et dont la déception doit s'entourer de fier silence...

Et ce fut une consolation pour elle, dans ces instants désolés, de s'être montrée bonne et douce, ce soir, de n'avoir posé aucune question, et de n'avoir livré en pâture aux invités, ni la tristesse de son visage, ni l'angoisse sainte qui lui déchirait le cœur...

... Et puis, faut-il le dire... tout au fond de son âme, elle s'attendait presque à ce malheur. Le rêve était trop beau pour durer... trop grand, peut-être aussi, car elle se sentait bien faible, pour porter sur ses frêles épaules la responsabilité du bonheur de Jacques, et l'obligation de réaliser l'idéal de femme que cet homme supérieur avait dû se former...

De nouveau, la défiance de l'avenir, l'appréhension de la vie montent en Odile ; et là, dans un coin du grand salon, assise à sa petite table, le front trop lourd dans sa main, elle regarde au travers des carreaux, sa tante qui s'éternise sur la porte avec la dernière visite, et, au second plan, derrière elle, sur la route de la Ferlandière, son rêve qui semble flotter et s'évanouit dans l'ombre grandissante.

A ce moment, Djinn, l'épagneul d'Odile — encore un cadeau de Jacques — entra par la porte restée entr'ouverte, et vint mettre sa tête sur les genoux de sa maîtresse, avec ce bon regard des bêtes qui semblent comprendre notre tristesse et vouloir demander :

Je ne puis rien pour toi ?...

Odile le caressa doucement... et, comme le chien semblait prolonger son interrogation, elle se pencha sur lui, et, les yeux pleins de larmes, l'embrassant sur sa tête soyeuse :

... Djinn, murmura-t-elle tout bas, je l'aime.

Puis elle remonta dans sa chambre pour éviter le récit des gros riens de sa tante...

o o o

Le lendemain, afin de n'avoir pas l'air de bouder, Odile partit à la Ferlandière par la grande route, avec Djinn.

Tout à coup, elle s'arrête... Une voiture apparait là-haut, sur la route, entre les peupliers qui bordent la route du Val, et elle reconnaît l'attelage... C'est le coupé des Harmmster, avec ses deux grands carrossiers de cirque.

Toute droite, mi-côte, la jeune fille commande les deux routes : une première fois, au-dessus d'elle, puis une seconde, en-dessous ; elle distingue sans aucun doute possible Alberte, seule dans son coupé, la glace baissée, malgré le froid... La voiture passe au galop devant l'Abbaye, fait le crochet obligatoire et descend sur la route de la Ferlandière.

Odile la suit des yeux, tout en maintenant Djinn à côté d'elle, pour l'empêcher d'aboyer ; mais son cœur semble subitement cesser de battre dans sa poitrine, quand, au poteau blanc, limite de l'allée qui descend en droite ligne chez Jacques, Odile voit Alberte donner un ordre au cocher, qui met ses chevaux au pas, et fait lentement... très lentement... le tour de la ferme et du château, comme un ennemi qui examine effron-

tément une place, repère à son aise les positions à prendre.

Et même, quelques instants, Alberte met pied à terre ; puis, au travers du rideau d'arbres, par delà l'étang, regarde le château avec l'attitude d'une personne qui veut en graver dans sa mémoire les moindres détails. Ce manège dura un bon quart d'heure, après lequel, sans continuer plus loin vers Tergnier, avec une brutale franchise pour tous ceux qui auraient observé sa démarche, comme il arrive si fréquemment dans les petits pays où tout se hausse à la proportion d'un événement, Alberte remonte en voiture, revient par la même route, passe une troisième fois devant Odile, puis une quatrième, toujours sans la voir, et définitivement repart au grand galop vers Frilleux et le Val d'Api.

Odile s'aperçoit seulement qu'elle grelotte sous sa pelisse ; alors, sans réfléchir davantage, sans même chercher à mettre les choses à leur véritable point, la jeune fille redescend sur la route, et, tout anéantie, revient à l'Abbaye.

Elle lui parut grande, immense, avec ses pièces sonores et désertes, désolées comme son pauvre cœur ; ainsi c'était vrai : il y avait maintenant quelque chose, un lien, un mystère entre Jacques et Alberte ; et Jacques ne lui avait rien dit : elle avait tout pressenti par les étrangers... pourquoi le jeune homme ne parlait-il pas s'il n'y avait rien à cacher ?... Et, le restant du jour, Odile s'enferma dans sa chambre pour avoir la liberté de son immense douleur.

Le soir même, la nature sembla vouloir se mettre à l'unisson de la jeune fille : le grésil tomba : puis la neige, une grosse neige floconneuse qui, en douze heures, intercepta toute communication entre les villages.

Et cela dura deux jours...

Odile, qui a pris froid, ne sort pas, et, dans ces longs loisirs que donne l'hiver à la campagne, savoure seule, devant la mystérieuse sympathie de la cheminée flambante, tous les détails vrais ou supposés de son malheur.

Comme il s'évanouissait vite, le rêve qu'inconsciemment elle avait fait !... le si beau rêve !

— Si jamais il y a réellement de beaux rêves ?...

Tout cela perdu, éteint, anéanti, comme tout à l'heure mourrait le feu clair qui brûlait devant elle, ne laissant au milieu des chenêts qu'une misérable poignée de cendres...

Et Odile se lève, va, vient dans la grande pièce, s'arrête à la haute baie qui domine toute la vallée, et regarde la neige qui tombe, toujours, mélancolique, en flocons de plus en plus pressés. Les bois, les champs, la Jouine, les deux routes et les sentiers de culture, le Tuquet, tout disparaît sous un linceuil immaculé, et la campagne entière s'enveloppe de ce silence étrange des temps de neige, qui évoque l'idée du grand sommeil... de la grande paix froide dans le néant de tout.

Seule, la ligne des arbres indique encore la direction de la Ferlandière, qui semble dormir, là-bas, à quatre kilomètres, dans le fond de la Jouine, comme un immense mausolée.

Malgré sa peine — peut-être à cause d'elle, — Odile pense :

— Que fait Jacques ?...

Et des dialogues sans fin s'établissent dans son âme lassée.

— Que fait Jacques ?...

Une voix intérieure lui murmure :

— Il pense à Alberte !... Et toi, ne pense donc

plus à lui... Regarde ! la nature elle-même semble t'indiquer la séparation...

En effet, la neige tombe plus dense, plus lourde que jamais ; les flocons s'écrasent aux vitres, le pays entier disparaît derrière de perpétuels rideaux mouvants, on dirait de plus en plus des suaires gigantesques qu'agitent furieusement les rafales, et au milieu desquels, toute perdue, passe parfois la silhouette lamentable d'un pauvre petit oiseau apeuré, dont les cris d'effroi s'évanouissent sans écho dans le bruit de la grande tourmente.

o o o

Toute la nuit, et le lendemain, la neige continua de descendre ; mais vers une heure, le ciel se déchira lentement, et, entre les arbres noirs du Bois-Roux, un soleil tout rouge laissa filtrer sa lumière froide sur la nappe éclatante.

Odile, qui étouffait de toutes les manières, eut, ce soir, l'idée de sortir. Déjà les paysans avaient ouvert quelques tranchées avec des voitures basses.

La jeune fille en profita, et, chaudement enveloppée dans une pelisse, son col de fourrure bien relevé, elle eut, pendant quelques instants, une sorte de diversion dans les aspects nouveaux que revêtait la " grande amie " par ces temps de neige.

D'ailleurs, c'est une gâterie qu'elle se donnait à la fin des journées très dures, d'aller s'agenouiller sur le petit banc de bois où, pendant des générations, avait prié toute sa famille.

Très souvent, dans la semaine, surtout avant son voyage d'Italie, Odile se mettait là, toute seule, à ce banc, ses deux mains soutenant sa

tête trop lourde de souvenirs et d'ennui ; et, volontairement, s'abîmait dans l'anxiété de l'avenir, la lassitude du présent, le souvenir mélancolique du passé...

Généralement, elle était seule à cette heure du soir dans l'église qui s'emplissait d'ombre ; et ainsi, libre de toute contrainte, elle ne se refusait même pas la douceur mauvaise des larmes...

Pourtant, à la fin, elle se les reprochait presque toujours... Cette mélancolie était malsaine! Pourquoi ne deviendrait-elle pas une femme terre-à terre, pratique, comme tant d'autres ?... Elle en était arrivée à ces désillusions, à force de solitude et d'examen... Elle analysait trop pour jouir jamais de rien... Jean-Jacques devait avoir raison : " La créature humaine qui pense est un être dépravé !..."

.. Et cependant ?...

Alors les raisons contraires arrivaient en foule pour défendre sa foi. Et, au milieu de ce débat sans cesse renouvelé entre l'idéal et la réalité, entre les aspirations idéales et la vulgarité ironique de la vie, Odile restait là, sans idée, sans la moindre force pour choisir... anéantie de la lutte... se demandant si elle faisait bien de venir remuer ici le monde des impossibilités actuelles, et s'il n'était pas préférable, comme le conseille Byron, d'attendre, au pied du poteau où se rive la vie, l'heure de la délivrance... le moment où, ce corps de mort ayant fini son temps, l'âme étendrait ses ailes et prendrait son essor dans l'azur... si toutefois elle avait une âme !...

Car c'était encore un des côtés de son intelligence — le plus inquiétant — à certaines heures ; elle avait la foi comme Jacques, avec une évidence si grande, une facilité si complète, qu'elle pre-

nait en pitié ceux qui, autour d'elle, ne pratiquaient pas...

A ces moments-là, elle croyait plus... elle semblait toucher du doigt... voir Dieu, comme il est ... face à face !...

A d'autres heures, c'était le contraire... Dieu semblait lui dire ce que le Christ murmurait à Marie-Magdeleine : " ... Ne me touchez pas !.. " Et il s'évanouissait devant elle complètement.

C'était alors la nuit noire... le scepticisme atteignant tout, non seulement les ramifications lointaines, les données discutables de la foi, mais les éléments mêmes de nos croyances : ... Avons-nous une âme ?... Existe-t-il réellement un Dieu ? ... Le bien... le mal, ne sont-ils pas des mots... rien que des mots ?... des formules pour mystifier les naïves comme elle ?... pour empêcher les révoltes des faibles ?...

Et dans cette montée sourde de scepticisme, toutes les rancunes des vieilles objections, écartées jadis sans discussion, d'un coup d'autorité, semblaient prendre un corps, et lui demander compte de sa foi.

Odile se levait alors de son banc, et plus près du Christ, à la Table Sainte, dans une génuflexion prolongée, affermissait son acte de foi, elle empruntait la contradiction sublime de l'Evangile : " Je crois, Seigneur !... Oui, je crois ! ... mais aidez mon incrédulité !..."

Elle attendait là, quelques instants, sa tête penchée sur la dalle de pierre, comme la fleur, flétrie par le vent et la chaleur, attend la goutte d'eau qui la redressera.

Et, à ces moments, elle avait presque toujours la sensation de quelque chose de très doux qui descendait sur son âme... on eût dit le Christ quittant le tabernacle, et mettant sa main fraî-

che sur le front brûlant : “ Mon enfant, allez en paix !...”

Cet après-midi, Odile avait quitté l'autel, déjà toute au ciel ; elle avait même levé la tête vers le firmament, dont on voyait le gris s'évanouir au travers des vitraux, dans un rayonnement triomphal de lumière : “ Souvenez-vous de moi, n'est-ce pas, mon Dieu, souvenez-vous de “ lui ” aussi ! Souvenez-vous que je vous ai cherché, à cette heure triste, comme l'ami toujours fidèle... que j'ai entendu votre parole : “ Venez à moi, vous tous qui souffrez ! ”... Souvenez-vous du désert de mon cœur !... du néant de ma vie !... de ma désespérance !...”

Elle sortit du porche avec sa résolution déjà presque prise : comme ces terres peu profondes ou très douces, sur lesquelles une tempête arrache jusqu'aux racines, son âme se sent toujours prête à être creusée, retournée, labourée par la douleur, et ensemencée par Dieu pour d'autres moissons toutes différentes...

Et Odile allait prendre l'étroit sentier qui mène à l'Abbaye, quand, tout à coup, elle aperçut Jacques devant elle... Il l'attendait là, le bras passé dans la bride de son cheval, qui avait de la neige jusqu'au poitrail.

Et, mystérieux pouvoir de la douleur, Odile, d'un coup d'aile, avait été déjà portée si haut, qu'elle ressentit en voyant Jacques un sentiment complexe, fait d'un profond bonheur sans doute, mais de lassitude aussi : “ A quoi bon ?... pourquoi essayer de faire vivre ce qui doit mourir ?... encore la lutte !... c'était devenu presque désirable, le calme... le néant du cœur devant le néant des choses... De la terre où l'on aime, délivrez-moi, Seigneur !...”

Jacques eut le sentiment de l'impression produite, et vint à la jeune fille, la figure douloureuse :

— Odile... j'arrive de l'Abbaye... vous étiez absente... Et votre tante ignorait la route que vous deviez suivre ; je suis venu tout droit à l'église, certain de vous y trouver ...

— Et pourquoi ?...

— Parce que vous souffrez !...

Odile eut alors une esquisse de révolte, le geste de la femme qui défend le sanctuaire de son cœur et interdit à ceux qui ne sont plus des intimes d'y lire.

—... Oh ! je ne suis pas jaloux de Dieu... continue Jacques. Pourtant, j'aurais aimé à ce qu'Il ne fût pas seul à vous entendre, car, moi aussi, je suis un ami.

— J'en suis sûre, Jacques...

— Comme autrefois ?...

— . . . .

— Regardez-moi bien...

Et Odile leva sur le jeune homme des yeux qui avaient pleuré.

— Oui, Jacques, je suis sûre de vous... " autant " qu'autrefois.

— Mais en êtes-vous sûre " comme " autrefois ?...

Odile ne répondit pas...

Alors Jacques lui prit le bras :

— Odile, il faut redescendre à l'Abbaye : je crains que vous n'ayez froid, et puis, j'ai besoin de vous parler... et à votre tante !

Le jeune homme, tout en causant, pousse son cheval dans la grange de l'abbé Hans, et redescend à pied avec Odile.

Ils étaient seuls dans le sentier, entre deux murailles de neige qui étincelaient dans les froids

rayons du soleil couchant ; et, devant eux, au-dessous d'eux, partout, la vallée entière dormait sous un immense voile blanc.

Odile, trop finement chaussée pour la neige, glissa plusieurs fois. Alors, bien doucement, comme on soutient une enfant, Jacques la prit contre lui :

— Appuyez-vous sur moi, " comme " autrefois...

— Merci, Jacques.

— Odile, pourquoi tout à l'heure n'avez-vous pas répondu ?...

— . . . .

— Pourpuoi ?

— . . . .

— Je veux le savoir !...

— . . . .

Et comme Odile, très rose, baissait la tête sur sa fourrure, afin que l'expression de sa figure ne livrât pas sa pensée, Jacques s'arrêta au milieu du sentier, et, d'une voix altérée :

— Odile, voici une semaine que je ne vis plus...

Et lui, l'homme énergique, croisa les bras en un geste de découragement.

— Il n'y a donc pas sur la terre un moyen de vous montrer mon âme !... de vous faire comprendre l'inanité des choses que vous avez pu entendre ?...

— ... Et aussi de celles que j'ai pu " voir ? " demande Odile en relevant la tête.

Mais alors elle aperçoit Jacques si pâle, avec une telle douleur folle au fond des yeux... c'était si bien le reflet de toute son âme loyale éclairant sa figure, qu'immédiatement, sans explication, comme une âme qui prend contact avec une âme, l'évidence jaillit... le malentendu cesse... la

jeune fille tend les deux mains en un geste de réconciliation.

Jacques les prend, ces deux petites mains gantées qui s'offrent à lui :

— Odile... lui dit-il très doucement, je ne sais pas ce qu'est l'amour, vous avez ici un homme qui n'est pas de son temps... qui ne sait pas dire les choses... qui a devant vous des timidités d'enfant... je n'ai jamais osé — je n'ose pas encore, — et pourtant il faut bien que je vous avoue... car après, vous ne pourrez plus douter de ma parole, et je ne veux pas recommencer une semaine comme celle-ci... Odile, si vous n'étiez pas là, vivante à mes côtés dans la vallée, il me semble que l'âme des choses s'en irait... que la terre serait pour moi comme une amie morte... comme une fleur sans parfum... que je n'aurais plus rien à demander à la nature que son silence et sa solitude pour penser à vous !... encore à vous !... toujours à vous !... Odile, vous êtes tout pour moi !... Vous êtes ma raison d'être ici-bas !... Je sais tout de vous... les fleurs que vous aimez... les jours où vous allez à l'église... Et comme tout me parle de vous, chaque arbre de la route, chaque chemin de la forêt, chaque chaumière de pauvre, vous êtes la première dans ma pensée... la première aussi dans ma prière... Ah ! Odile... quelle semaine affreuse je viens de passer !...

— Ooubliez-la !...

— Oublions-la ! répète Jacques, c'est mieux !... Ne pensons plus au monde et qu'il ne pense plus à nous !... Oh ! rester seuls ici... chez nous !... dans cette nature aimante, où tout nous parle l'un de l'autre, quel rêve, Odile !

Et, toute blottie contre lui, Odile écoute dans la clarté rose ; et la campagne immense semble,

elle aussi, écouter toute heureuse, toute recueillie dans sa toilette claire de neige... Des guirlandes éclatantes de givre courent d'arbre en arbre, allumant des milliers de diamants et de pierreries jusqu'au sommet des peupliers. Le soleil, très bas, tout près de disparaître derrière la Ferlandière, paraît attendre là, avec toute ses clartés, pour mettre une suprême caresse sur la petite amie de Jacques... pour parer son front de lumière... pour la faire plus belle, plus gracieuse, plus étincelante encore que le cadre féérique qui l'entoure.

Et, comme si elle avait conscience que cette harmonie est faite pour elle, pour jeter sur un acte d'âme toute la poésie d'une nature amie, Odile s'arrête dans le sentier dominant la campagne, et, frémissante d'une émotion inconnue, reste quelques instants immobile et silencieuse. On dirait qu'elle savoure la joie intime de se laisser pénétrer tout entière de la sensation douce, mais irrésistiblement impérieuse des choses... de ce clair soleil d'hiver, qui allume d'or et de flammes sa chevelure blonde... de ce silence d'église, de cette prière muette des champs et des bois, des collines et des villages montant vers le ciel sur la fumée bleue des chaumes... de ce calme infini dans lequel l'âme elle-même semble étendre et rafraîchir ses facultés pour bénir le Dieu infiniment bon, qui, dès ici-bas, permet de telles jouissances à sa créature...

Puis, Odile lève quelques secondes les yeux sur ceux du jeune homme :

— C'est beau, cela, murmure-t-elle tout bas...

— Et c'est pour nous !... Rien ici-bas n'arrive sans l'ordre ou la permission de Dieu... Les cheveux de notre tête sont comptés... Pas un oiseau ne tombe sur le sol s'il ne l'ordonne... Oui, Dieu

…ulu la nature toute blanche pour ce jour-là, …acieuse comme elle ne l'est presque jamais… Odile ! il me semble que, dans cette vallée, tout a pris vos couleurs… que tout y est présage… espérance… invitation !… que tout y prie pour nous !…

— L'office se dit bien en silence, répond Odile avec un sourire.

— En silence !…

Et le jeune homme regarde la jeune fille avec une indéfinissable expression de respect et d'affaction :

— Il me semble, au contraire, que nous avons beaucoup causé !…

Pourtant, Jacques n'avait pas encore tout dit, et il faut croire qu'il voulait, et tout de suite, exprimer sa pensée bien entière, car, après avoir reconduit Odile à l'Abbaye, il insista pour voir tante Berthe, qui faisait une patience acharnée avec M. le curé.

A sa vue, l'abbé Hans se leva pour se retirer ; mais Jacques s'y opposa :

— Monsieur le curé, vous n'êtes pas de trop… au contraire !… Je vous désire à toutes les heures graves de ma vie… Je suis à la plus grave… et je vais peut-être avoir besoin d'un très sérieux appui.

L'abbé Hans lui tendit les deux mains, et avec sa bonne expression de vieux prêtre :

— Mon ami, comptez sur moi !

La conversation dura une demi-heure. Ce que Jacques raconta dut leur paraître extrêmement gai, car, de sa chambre, Odile entendait le gros rire de M. le curé, sur lequel perlait la note plus cristalline de la tante… Décidément, le but n'était pas aussi difficile à atteindre que Jacques se l'était figuré.

Puis, la femme de chambre, très rouge, monta trouver Odile dans sa chambre : " On demandait Mademoiselle tout de suite, en bas."

— Eh bien ! ma bonne grande, s'écrie la tante en voyant entrer sa nièce, figure-toi que M. le curé et moi nous avons confessé Jacques... une confession générale !...

— Et... vous lui avez donné l'absolution ?... demande Odile, déjà troublée.

— Précisément... on t'attend pour décider...

— Il avait beaucoup de péchés ?... continua la jeune fille.

— Un gros !... un très gros !...

Ici, Odile garde le silence pendant un certain temps.

— Et l'on peut savoir ?... demande-t-elle enfin, avec une certaine résolution.

— C'est même nécessaire... figure-toi qu'il t'aime !...

— . . . .

— Et tu ne le grondes pas ?... demande la tante en se croisant les bras...

— . . . .

— Dans ces conditions, s'écrie tante Berthe, riante et émue tout à la fois, il ne me reste plus qu'une chose à faire !...

Et, amenant Jacques et Odile devant l'abbé :

— Monsieur le curé, bénissez ces deux enfants-là !...

— Oh !... du meilleur de mon cœur de prêtre et d'ami !...

La main du bon curé traça alors un lent et affectueux signe de croix sur le front incliné des deux fiancés ; et, quand ils se relevèrent, la tante poussa doucement Odile vers Jacques :

— Allons... mes enfants... embrassez-vous !... je vous le permets, aujourd'hui...

XII

Le lendemain fut à la Ferlandière un jour de vie extraordinaire.

Comme le soleil, débordant d'un nuage passager, fait de nouveau tout resplendir autour de lui, la nouvelle des fiançailles de Jacques et d'Odile avait, à la ferme, illuminé tous les cœurs.

Jacques, ce matin-là, eut besoin de mouvement, d'agitation physique ; dès 6 deures, il fit venir le fermier...

— Bien ! maître Potain !... ton cher ami abîme-t-il toujours tes pommes de terre ?...

— Mon cher ami ?... répète Potain qui ne comprend pas tout de suite.

— Oui, ton sanglier ?

— Oh ! Monsieur de la Ferlandière, je n'osais plus vous en parler, parce que... je voyais bien que vous aviez d'autres préoccupations, seulement mes caves sont dévastées, il vous coûte plus de vingt francs par semaine ; je vous assure qu'il doit être gras à lard, ce gaillard-là !...

— C'est bon, je le tue... après demain.

— Tuez-les tous !...

— Ils sont donc plusieurs ?...

— Je crois bien... toute une nichée ! Chaque soir, depuis la neige, je relève des traces nouvelles... Pas possible... ils doivent se donner le mot !...

— Je les tuerai tous !...

Mais Potain prend alors un air respectueusement sceptique, et, tournant sa casquette entre ses doigts :

— Que Monsieur de la Ferlandière me pardonne ... mais j'ai bien peur que Mlle Odile n'ajoute encore beaucoup de pommes de terre à toutes celles...

... ? ?

— Oui... qu'elle a déjà sur la conscience... et des meilleures !.. de la Hollande première qualité !...

Jacques se met à rire :

— Je t'assure que le sanglier payera la note ! .. et largement.

Mais le fermier hocha la tête.

— Allons, Potain, je vois que tu n'as plus confiance en moi... Il faut des actes... alors nous agirons !...

Puis, Jacques remonte chez lui, et, pendant une heure, écrit aux familles amies pour les inviter au plaisir toujours très apprécié d'une chasse à courre en hiver, et surtout menée par le "vautrait" (1) renommé de la Ferlandière.

Car, malgré la modicité de sa fortune, Jacques possède une meute superbe, œuvre d'années de patience et de soins, commencée par son père, et perfectionnée par lui à un tel point, qu'il refusait à M. he Chailuy, son voisin de Frières, mille francs de chacune de ses chiennes.

L'abbaye fut naturellement la première informée : puis les Jacquemin, les de Chailuy, les Jacquemar, les Etienne, les Burgonde, les Delquettes, les Aubinoux, les Nyncter et les de Valmer, tous vieux amis des deux familles et constituant un véritable cercle de bonne intimité.

Rendez-vous à 2 heures au Pré Acre : les jeu-

---

(1) Meute spécialement dressée pour la chasse au sanglier.

nes à cheval, les vénérables en voiture ; le soir, grande réunion à l'Abbaye, où tante Berthe ne refuserait certainement pas d'offrir le dîner des fiançailles.

Dès le surlendemain, Jacques avait des réponses enthousiastes : tout le monde acceptait, c'était bien ce que le jeune homme avait prévu, car dans la vie, non pas monotone, mais uniforme et tranquille de province, une distraction est d'autant plus goûtée qu'on l'aborde, en général, plus reposé, et qu'on la savoure bien entre soi, loin des indifférents, des curieux ou des jaloux.

L'avant-veille de la battue, il y eut un moment d'anxiété à la Ferlandière ; le baromètre baissa tout à coup, un mauvais vent d'Ouest se mit à souffler, et on craignit le dégel.

Il arriva, en effet, mais juste assez pour faire baisser la neige ; et, dès le matin du jeudi, le mouchoir du père Leblond se profila dans le ciel, superbe, sans aucun carreau, un vrai mouchoir de fine batiste aérienne.

Ce mouchoir est le baromètre infaillible du pays : il est constitué d'une façon très précise par un grand carré de ciel qui se découpe tout en haut du village entre les sapins qui bornent l'enclos du père Leblond et le coin de l'église.

Quand le ciel est noir dans ce carré, il pleuvra infailliblement quelques heures durant la journée ; si, au contraire, le vent se dégage et le fait resplendir, très clair, sur la verdure sombre des sapins, alors on peut hardiment se mettre en route, quand bien même les nuages menaceraient partout ailleurs.

Le matin de la chasse, le père Leblond avait un mouchoir parfait, presque trop parfait, car il ventait Nord-Nord-Est, et la neige craquait un

peu, presque comme du verglas, sous les sabots des chevaux qu'on menait ferrer à glace.

A la première heure, le vieux " piqueux " arrivait au rapport avec Potain : une troupe entière de sangliers : bêtes de compagnie, bêtes rousses, marcassins, beaugeaient effrontément au fond de la Jouine ; mais, surtout, le vieux piqueux en savait un colossal, très " matériel, " comme il disait, une sorte de solitaire, qui gîtait de l'autre côté dans le fond de Mennesis, au milieu des fourrés de la Neigerie.

Potain opinait avec feu pour l'extermination complète de la famille, toujours à cause de ses pommes de terre.

Jacques, en fin chasseur, préférait le solitaire : on le ferait monter d'abord aux Guérémeaux et on lui mènerait bonne chasse vers le Plessier, le Calvaire d'Ugny, et dans tous les bois qui entourent la vieille route de Ham.

— Evidemment, opinait le piqueux, de cette façon la chasse serait " une."

Mais le maître de culture tient à son idée et résiste quelques instants.

— ...Puisque je te dis que je les tuerai tous ! ... lui répète Jacques.

— Oh ! si Monsieur de la Ferlandière devait toujours rester en si bonnes dispositions !... mais, après cette chasse — c'est bien hardi d'oser questionner ainsi, — combien Monsieur en fera-t-il encore ?...

— Mais beaucoup, j'espère !...

— Peu probable...

— Pourquoi ?...

— ... Je ne sais pas.

— Mon pauvre Potain, tes pommes de terre gênent tes conclusions !... Décidément nous prenons le solitaire.

Le vieux piqueux partit alors. La veille, il avait déjà fait un sérieux " reconnaître," et, pour parer à toutes les éventualités, il alla rembucher définitivement sa bête.

A midi, le vent tombe, et Jacques déjeune très rapidement avec sa sœur, déjà prête pour le départ.

— Odile doit-elle prendre un cheval de l'Abbaye ?

— Pas du tout, répond Jacques, je lui en ai choisi un ce matin...

— Lequel ?...

— Myrtille.

— La petite jument alezane ?...

— Oui.

— Elle n'est pas trop... sur l'œil ?... demande Jeanne, toujours prête à s'inquiéter quand il s'agit d'Odile.

— Sans doute, mais elle a des actions très douces. D'ailleurs, Odile est mon élève, elle monte fort bien !

— Et nous lui conduisons Myrtille nous-mêmes ?

— Certainement.

Quelques heures après, le Pré Acre commence à s'animer. Etienne arrive, mal assis dans un tonneau verni qu'il a empranté tout exprès pour la circonstance.

— Mauvaise idée !... disent ses amis en l'apercevant. Pourquoi n'a-t-il pas gardé le bon cabriolet dans lequel, depuis si longtemps, on a l'habitude de le voir ?...

Quelques instants, la conversation roule sur le maire, et il a plutôt " une mauvaise presse ". C'est un excellent homme, Etienne, mais il ne possède pas une volonté aussi grande que son cœur : si Jacques savait toutes les complaisan-

ce, — pis que cela, — toutes les faiblesses que le maire a déjà pour les usiniers,peut-être pourrait-il profiter de cette chasse pour parler très sérieusement à son officiel ami.

Pauvre Etienne ! les Harmmster le prennent par l'ambition ; et, en les ménageant, il pense sauvegarder son fauteuil de la mairie, ce qui est d'ailleurs une illusion de simple !

Puis, après le maire, viennent deux ménages du Val d'Api, qui causent entre eux de la possibilité de la venue des Harmmster ; Alberte aurait, paraît-il, entendu causer de la chasse, et ne cachait pas hier à son entourage l'envie folle qu'elle avait d'y venir, ne fût-ce qu'à bicyclette !

Maintenant, les groupes se font plus nombreux ; les carrefours s'éclairent de la gaieté élégante des costumes de chasse. Jacques arrive, beau cavalier, ayant Odile à sa gauche.

Jamais la jeune fille n'a paru plus gracieuse : le bonheur semble vraiment la caresser de son aile lumineuse ; toute droite dans son amazone aux couleurs de la Ferlandière, bleu de roi et abricot, le petit tricorne piqué en garde-française sur sa lourde natte blonde, elle pèse à peine sur sa jument.

Jacques,d'ailleurs, ne la quitte pas ; c'est maintenant son droit, son cher devoir, car cette jeune fille sera sa femme demain, s'il plaît à Dieu, et nul autre que Lui ne peut élever une barrière que Jacques ne briserait pas. Mais quelle ne fut pas leur stupéfaction, en apercevant là-bas, sur le talus gazonné. Alberte et Victor en charrette anglaise.

Du coup, Jeanne arrêta son cheval.

— La juive !... murmure-t-elle presque à haute voix.

— Oh ! maintenant, dit Odile en regardant

Jacques avec une tranquillité parfaite, cela m'est indifférent.

— Mais je ne les ai pas invités !... observe Jacques.

— Tu sais... ces gens-là, riposte Jeanne, quand on ne les invite pas... ils s'invitent eux-mêmes ! voilà tout...

Cependant, il faut parler bas, car Alberte s'approche d'eux, et s'excuse de venir ainsi sans en avoir été priée ; mais elle a su hier matin, au Val, que M. de la Ferlandière chassait le sanglier, elle n'a jamais assisté à une chasse à courre, et elle voudrait voir... oh !... voir seulement; et puis aussi donner une marque de sympathie, car les sangliers sont de bien mauvaises bêtes... n'est-ce pas Monsieur de la Ferlandière ?...

— Pas plus que d'autres !... interrompt Jeanne.

— Mais si... pour les pommes de terre... intervient Victor, dont la figure de viveur a, dans cette lumière crue, comme une teinte marécageuse.

Mais Alberte veut avoir le dernier mot, et, dans la circonstance, ne voit pas qu'elle se mêle de choses qui la regardent maintenant moins que jamais.

— Surtout, Monsieur de la Ferlandière, ne faites pas d'imprudences !...

Du coup, Jeanne n'y tient plus, et, pour passer sa colère, cravache autour d'elle les branches basses toutes chargées de neige.

Alors, Jacques, d'un coup d'œil, embrasse l'ensemble de la chasse : ses chiens qui tirent déjà sur leur corde, sentant le gibier... tous ses invités bien à cheval... les voitures prêtes à partir.

— Nous y sommes ?... demande-t-il à Odile et à Jeanne..

Et, sur leur réponse affirmative :

— Eh bien ! va ! dit-il au piqueur, nous te suivons...

Celui-ci découple aussitôt quelques chiens d'attaque, et part dans le layon, énergiquement remorqué par toutes ses bêtes.

Un qaart d'heure après, le solitaire était sur pied, et débuchait de mauvaise grâce, sans se presser autrement dans la direction de la ferme de Voyot.

Du Pré Acre, on le vit couper le premier layon, et s'enfoncer, tête basse, dans les fourrés ; alors, Jacques fait découpler les chiens de meute, et la vraie chasse commence.

Tout de suite, et malgré la façon lente dont le sanglier trottait, le jeune gentilhomme vit bien que la journée serait rude ; mais la course allait sembler bonne sur la neige dure, avec un petit froid qui mettait le sang bien rouge aux pommettes.

Tout le monde galope avec entrain derrière Jacques et Odile ; ensemble qui ne dure pas longtemps, car, dix minutes après, la chasse entière s'éparpillait comme par enchantement ; les naïfs filaient sur Mennesis, persuadés que l'animal allait simplement se terrer là, tout droit, devant lui, dans les bas fonds où coule le canal de Saint-Quentin ; ceux qui étaient plus au courant du sanglier obliquèrent vers Flavy ; ce fut même le gros noyau de la chasse.

Jacques ne le suivit pas.

— Laissons-nous dépasser, dit-il à sa fiancée, je suis bien sûr que ce gaillard connaît très bien son métier, et se dispose à s'égayer aux environs de Faillouel.

En effet, depuis quelques instants, on n'entend plus les chiens qui tiennent la chasse ; ceux des

relais semblent tout à fait déconcertés, et cette irrésolution dure un bon quart d'heure ; puis, brusquement, leurs oreilles se pointent dans la direction de Bois-l'Abbé.

Evidemment, l'animal est revenu dans les coupes de Frières, et recouvre ses traces ; pour confirmer cette présomption, les aboiements furieux éclatent, très lointains d'abord, dans le fond des coupes, puis se rapprochent rapidement, tournent et décrivent une sorte de cercle autour d'une position dont les hauteurs d'Athiémont seraient la clé.

— Si Odile veut courir, demande Jacques désormais fixé sur la direction définitive, c'est le moment... la chasse s'annonce parfaite.

— Alors, courons !... répond la jeune fille en rassemblant bien son cheval.

Et ils partirent au petit galop de chasse.

Jacques connaissait sa forêt par cœur et dans tous les sens du mot. Quand on passait dans des coupes dévastées, on pouvait dire d'avance : " Ces bois n'appartiennent ni à la Ferlandière, ni à l'Abbaye ! " Car l'exploitation méthodique de Jacques n'avait rien à voir avec ces fureurs d'abatage, qui mettent une si grande différence entre l'exploiteur d'un jour faisant suer à la terre tout ce qu'elle peut rendre, et le propriétaire tranquille, auquel " hier " donne confiance pour " demain."

Odile suit Jacques dans tous ses sentiers favoris, intéressée sans doute par la chasse qui gronde toujours à sa droite, mais sensible surtout au bonheur de se voir ainsi entourée d'une atmosphère d'affection et d'amour. De temps en temps, Jacques se retourne vers elle, et sourit de plaisir en regardant sa petite amie qui galope, toute sérieuse à côté de lui, ayant Myrtille bien

en main, ne s'étonnant pas des surprises de terrain que ménage toujours une chevauchée au travers de la neige, fût-elle bien dure et craquante comme ce jour-là.

— Vous ne savez pas, Odile ?...

— Non... ?

— Vous êtes une petite Diane chasseresse à croquer !

— Vrai... ?

Elle eut bien envie de répondre simplement :

— Alors... croquez-moi !... un tout petit peu ! ... et de tendre le bout de ses doigts ; mais elle n'osa pas.

Et pourtant, ce beau cavalier, c'est son fiancé devant Dieu et devant le prêtre !... Elle a sa bague, là, sous son gant, un diamant et un rubis... Et si le diamant aime déjà de telle façon, que doit cacher l'affection dans son cœur d'homme celui qui se symbolise par la pierre de feu !...

Mais si les lèvres se turent, les yeux très purs parlèrent l'éternel et mystérieux langage que Dieu versa au fond de leurs prunelles ; langage qui avoue ce que l'on ne veut pas encore dire, langage où la pauvreté, la misère des mots n'existent pas, et qui laisse la pensée prendre contact avec la pensée, une âme étreindre une autre âme en ces régions supérieures de la personnalité humaine, que les sens ignorent et qu'ils ne peuvent pas inquiéter...

D'ailleurs, la chasse s'anime de plus en plus : par-ci, par-là, des groupes à cheval coupent les routes cavalières, apparaissent un instant avec des allures de visions, et entrent sous bois dans la direction de Faillouel.

Au carrefour de la Couronne, les jeunes gens, d'un seul coup d'œil, reconnurent, très au loin,

la charrette anglaise sur laquelle le gros Victor se détachait en masse sombre.

— Tenez... les voilà encore !... dit Odile en désignant le groupe de sa cravache.

Et, comme le visage de Jacques réflète aussitôt une préoccupation.

— Maintenant !... lui murmure Odile, je vous le répète, les intrigues de cette femme ne me font absolument rien... Vous entendez, Jacques ?... J'ai tout compris...

— Et pourtant, je n'ai encore rien pu vous expliquer...

— Ami, lui dit-elle avec un bon sourire, c'est devenu complètement inutile. Et, en un geste de confiance, elle lui tendit la main.

— Si vous saviez, Jacques, comme je suis sûre de vous !...

— Odile ! . . . . . .

Ils arrivaient alors sur la vieille route de Ham où ils trouvèrent une partie de la chasse déjà fourbue. Les chevaux de Jacques et d'Odile avaient, au contraire, le poil absolument sec...

— Mais vous ne suivez donc pas la chasse ? demande Jeanne en riant...

Son frère la regarde :

— Nous ne suivons pas la chasse ?... Mais la meilleure preuve, c'est que nous y sommes !... et au même point que vous !... Seulement, le solitaire m'a confié son horreur des villes, son dégoût des voies ferrées, si bien qu'il n'a jamais voulu traverser le passage à niveau pour ne se faire prendre ni à Tergnier, ni même à Quessy...

— Tu sais, répond Jeanne, plaisanterie à part, ton piqueur n'est pas sûr du tout de l'avoir aujourd'hui... et il change de cheval pour la troisième fois.

— On l'aura, répond Jacques d'un ton tran-

quille. Je puis même t'indiquer presque l'endroit : ce sera à la Neuville... ou à la Tombe-Régnier.

— ... A moins que ce ne soit nulle part !

— Pas du tout !... ma petite sœur...

— Eh bien... tu verras !... Et le plus triste, ajoute Jeanne, toujours taquine, c'est que ta fiancée portera une partie de la responsabilité du buisson creux !...

— Mais... je ne vois pas bien ?... iintervient Odile...

A ce moment, les chasseurs entourent Jacques et accentuent encore les appréhensions de Mlle de la Ferlandière : il faut jouer serré, car la nuit arrive vite et le sanglier file ferme, au travers des fourrés très épais qui bordent les bois, depuis le Caisnel jusqu'à la Neuville, et ce serait une honte de faire buisson creux... surtout aujourd'hui ! Songez donc ! revenir bredouille d'une chasse donnée en l'honneur des " fiançailles !"...

— Buisson creux !... bredouilles !... répète Jacques avec une indignation qui fait rire tout le monde.

Et le jeune homme, à grande allure, part dans la route cavalière qui aboutit à la ferme des Huit-Sentiers.

Odile, Jeanne, très bonnes écuyères, le suivent presque immédiatement ; et, derrière elles, les solides cavaliers de la chasse.

Ce mot de " buisson creux " avait au fond réellement inquiété Jacques, et on le vit tout de suite.

Jusqu'à ce moment, le jeune homme a suivi la chasse avec une sorte d'indifférence, comme quelqu'un dont l'esprit est tout à fait autre part. Le sanglier a pu, sans être trop gêné, éparpiller aux

quatre points cardinaux la plupart des invités ; Jacques, tout entier à Odile, savait presque gré à l'animal de permettre ainsi quelques bonnes chevauchées bien seuls, loin du monde, au travers des bois.

Mais maintenant tout va changer, Jacques prend contact avec le piqueur du dernier relais de chiens, les fait dételer, et les emmène grand train avec lui.

La nuit, en effet, descend vite dans les bois : Jacques n'avait pas beaucoup pensé à cela ; l'heureux jeune homme !... il possédait tant de soleil dans l'âme, qu'il n'avait pas vú baisser celui de la nature...

Ainsi, pour réparer le temps perdu, cette dernière partie he la chasse fut menée d'une façon très énergique ; et un quart d'heure après, toute la meute, entraînée par le dernier relais, battait les bois de Caumont avec une si belle ardeur que, pour la première fois, le sanglier s'arrêta et fit face aux chiens.

Il s'était caché là, dans un fourré impénétrable, où il venait de s'enfoncer comme un boulet de canon. Maintenant, toute une végétation d'épines, de lianes de toutes sortes, un fouillis sans nom, s'était refermé sur lui, le recouvrait, une vingtaine de mètres tout autour.

Jacques le fit attaquer par un chien qui ne revint pas, mais dont les hurlements indiquèrent clairement qu'il était " décousu."

Deux autres entrèrent... puis dix... puis toute la meute, hurlant avec furie et peur, tout à la fois.

Le solitaire énorme, le poil hérissé, ses deux boutoirs longs et jaunes, prêts à la riposte, attendait debout sur la neige.

Deux chiens lui sautèrent sur le dos et le coiffè-

rent. D'un double coup de tête, le sanglier dégagea ses oreilles et rejeta les chiens en l'air, éventrès.

Alors, comme toute la meute s'écarte, Jacques descends de cheval, son couteau de chasse à la main ; mais il n'a pas mis pied à terre que le sanglier repart, la tête basse, au petit galop, tous les chiens hurlant furieusement à ses côtés...

— A la Tombe-Régnier !... s'écrie M. de la Ferlandière, en se tournant vers les chasseurs... le solitaire file certainement là...

Le jeune gentilhomme veut absolument terminer le plus vite possible ; il laisse ses invités enfiler le layon, et, avec le vieux piqueur et les chiens, coupe net au travers des bois. Car si l'animal n'est pas arrêté définitivement avant le sommet de la Tombe-Régnier, alors la prédiction de Jeanne pourrait bien se réaliser ; en effet, de l'autre versant de la montagne, le terrain dévale presque à pic sur des bas fonds neigeux et en des fourrés impraticables, surtout à cette heure tardive, pour des chevaux fatigués.

A ce moment, la poursuite devient absolument passionnante, c'est la chasse à courre dans toute l'acception du mot. Le sanglier, serré de près, monte presque à découvert les raidillons qui convergent vers l'ancienne tombe romaine, improprement appelée dans le pays la " Tombe-Régnier ", et qu'on distingue, à dix lieues à la ronde, par la hauteur de ses deux arbres qui dépassent toute la forêt.

Sous les pattes courtes de la bête, les pierres roulent, dévalent le long de la côte ; Jacques, lancé à belle allure, est sur le point de l'atteindre, lorsque, tout à coup, le solitaire, définitivement fatigué, s'arrête brusquement une seconde

fois, et si vite, que le cheval de Jacques arrive sur lui, presque avec les chiens.

Alors, d'un coup de boutoir, qui claque sec et net ainsi que du bois qu'on casse, le sanglier brise la jambe gauche du cheval. Et, comme dans une charge où un cavalier du premier rang vient subitement à butter, il se produit aussitôt une mêlée dangereuse, un désordre de chiens, de chevaux, de chasseurs, au-dessus duquel ronflent, furieux, les grognements du solitaire.

Mais, pas une seconde, Jacques ne perd son sang-froid. Son cheval, une magnifique bête et très solide, a hésité quelques instants avant de s'abattre, et cela a suffi au jeune homme pour le jeter entre Odile qui arrivait et le sanglier, qui reprend maintenant l'offensive... Soies hérissées... l'œil rouge... défenses découvertes... frangées d'écume sanglante... la bête fonce sur Jacques déjà debout, jarret tendu, le couteau de chasse au poing. Deux chiens lui sautent aux oreilles, l'arrêtent une seconde, et, dans le mouvement de colère que fait l'animal pour s'arracher aux crocs qui le déchirent, le sanglier tourne la tête. Alors, prompt comme la pensée, risquant tout, Jacques se jette sur lui, et, d'une main qui ne tremble pas, il lui plonge jusqu'à la garde le couteau de chasse au défaut de l'épaule.

Cette scène a duré quelques secondes seulement, mais elle a suffi pour transformer ce coin paisible en un véritable champ de bataille : un cheval, trois chiens, se débattent à terre ; M. de la Ferlandière, qui s'est blessé au bras en sautant de cheval, saigne comme s'il était grièvement blessé.

Odile, très émue, a pu réussir à maintenir sa jument hors de portée du cheval de Jacques, qui se débat sur le gazon ; mais, dans ses efforts

pour maîtriser Myrtille affolée, la jeune fille a heurté violemment de côté une branche courte et dure, taillée en biseau, et qui dépasse dans le chemin.

A ce moment, tous les chasseurs en retard arrivent, la figure anxieuse... De loin et du bas de la côte, ils ont vu la scène, et il n'y a qu'une interrogation sur leurs lèvres :

— M. de la Ferlandière serait-il blessé ?...

— Mais non, répondait Jacques... une égratignure seulement... mais aussi, de ma vie, je n'ai vu un sanglier s'arrêter si brusquement et en pleine côte.

Et pendant qu'Odile, infirmière pour la seconde fois, arrête le sang et lave avec de la neige la plaie assez profonde, les invités regardent le solitaire, autour duquel hurlent les chiens.

C'est une bête superbe et musclée d'une terrible façon ; à terre, elle fait presque peur encore, et faut trois hommes pour la hisser sur un des chevaux que le piqueur amène et qui vont la conduire, tête pendante, tout près de là, à la maison du garde, au bas de la Tombe-Régnier, et devant laquelle aura lieu la curée.

Et on félicite Jacques : Il s'était montré rude chasseur en se tirant avec sang-froid d'une aussi chaude alerte. Mais Jacques écoute distraitement ces paroles inspirées cependant par une sympathie sincère. Odile surtout l'intéresse, l'inquiète.

— Comme vous êtes pâle !... lui dit-il en la regardant piquer sur son bras blessé les dernières épingles.

— Mais, Jacques, avouez qu'on le serait à moins !...

— Vous m'avez cru mort, n'est-ce pas ?

— Du moins, bien près... et, à ce moment, j'ai offert ma vie pour vous !

Comme Odile disait ces mots, elle sentit au côté, qui tout à l'heure avait heurté la branche, une légère douleur, qui la fit pourtant tousser ; elle porta le mouchoir à ses lèvres en se détournant, et le retira... rouge de sang...

Au même moment, à deux kilomètres de là, se passait une scène toute différente : un cavalier, dès le début de l'accident, avait couru au relais pour faire signe au piqueur qui gardait les chevaux de rechange. En route, il croisait Alberte Victor, qui, dans leur charrette anglaise, secoués à toutes les ornières de la route, s'égaraient à qui mieux mieux.

Sans s'arrêter, il s'était penché de cheval et, en pleine course, leur avait jeté ces mots :

— M. de la Ferlandière est blessé !...

— Blessé !... s'écrie Alberte en arrêtant net sa jument, pas gravement, j'espère ?...

— Peut-être !...

— Où est-il ?...

— Là-bas... le troisième layon à droite, ensuite à côté de la Tombe-Régnier.

Et Alberte partit.

Mais l'émotion, jointe, dans cette nature violente, à l'inexpérience absolue de la forêt, lui fait prendre, sous prétexte de raccourci, la route opposée ; et, pendant un bon quart d'heure, elle tourne complètement le dos, sans s'en apercevoir, à la Tombe-Régnier. Ce ne fut qu'à l'entrée du petit village de Comenchon qu'elle reconnut son erreur.

Victor juge alors à propos d'intervenir : à la place d'Alberte, il laisserait la Tombe-Régnier où elle est, et, sans davantage se mettre martel en tête à cause de " ce Monsieur de la Ferlandiè-

dière ", il reviendrait tranquillement au Val d'Api pour l'heure du dîner ; si Vercingétorix est tué, ce sera tant mieux pour les usines !... Après tout, personne ne le force à courir par des chemins impossibles et à chasser des bêtes qui ne lui demandent rien !...

Mais Alberte ne l'écoute même pas. Elle avance au galop dans le village, hèle les habitants d'une maison qui ne répondent pas ; alors la jeune fille, s'énervant, saute de voiture, frappe à une porte et revient avec une femme ; puis là, bien au milieu de la route, cherche à démêler quelque chose de clair dans le fouillis des indications de la paysanne.

— ... Alors je n'ai qu'à remonter en face ?...

— Oui... tout " dret."

— Mais la Tombe-Régnier ?...

— ... Le premier pavé à gauche.

— Par ici ?

— Non, par là...

— Est-ce loin ?...

— A un petit quart d'heure.

Et Alberte se fait répéter les indications, se maîtrise pour prendre le temps de bien écouter ; puis, à une allure très rapide, presque imprudente, elle revient sur ses pas.

A cette fin de jour, le vent se lève, et, avec lui, le froid recommence à cingler ; la route brille de verglas ; dans la descente, la jument d'Alberte, énervée, fatiguée, mal en main, bute plusieurs fois.

La jeune fille, qui ne raisonne plus, très neuve d'ailleurs, dans l'art de conduire, la met au fouet, ce qu'elle ne faisait jamais.

Aussi, dans les routes encaissées qui tournent entre les bois de Caumont et la Tombe-Régnier, l'animal descend les côtes avec une vitesse in-

quiétante ; cette vitesse grise Alberte, et naturellement fait encore intervenir Victor, qui, le col rabattu, gèle et peste contre la voiture inconfortable.

— Mais, tu emballes ta bête ! !...

D'instinct, il veut saisir les guides. Alberte se dégage, presque avec violence, et, jetant sur Victor un regard où elle fait passer tout son mépris...

— Alors... tu as peur ?... lui dit-elle d'un ton de cinglante ironie.

— Peur !... évidemment... mais oui, j'ai peur ! j'ai peur de me casser la figure ! je ne suis pas amoureux, moi ! !...

— Eh bien ! moi... je le suis ! !... voilà tout.

Et, au risque de tout briser sur la route étincelante de givre, elle fouette... fouette toujours... Ils ne se rapprocheront donc pas, ces deux grands arbres d'une bête immobilité, et qu'on lui indiquait tout à l'heure comme point de repère, allons, tant pis !... marche !... tu es mouillée ?... cela m'est égal... crève demain, pourvu que j'arrive ce soir !...

— . . . .

Et, quand elle parvint comme une trombe sur le lieu de la chasse, tout était redevenu parfaitement calme. Deux valets gardaient les chevaux, autour d'un bouquet d'arbres ; plus loin, au grand complet, le groupe des chasseurs s'intéressait à la curée ; les chiens, maintenus à grands coups de fouet par le piqueur, hurlaient comme des furieux autour du sanglier, dont un piqueur agitait la peau par-dessus la carcasse déjà dépouillée.

Deux fois la meute fut lâchée, puis renvoyée à dix mètres de là, pour fortifier son entraînement d'obéissance ; puis, la troisième fois, le vieux pi-

queur abaissa son fouet sans le relever ; alors, d'un seul bond, tous les chiens furent sur le sanglier, et la curée commença, pendant que Jacques offrait, devant tous les invités, le pied du solitaire à Odile, reine de la chasse.

De sa place obscure et lointaine, se cachant comme une ennemie, Alberte regarde Odile... l'heureuse Odile !... la bien-aimée !... Odile, qui, au côté de Jacques, semble, dans ce crépuscule du soir, être une sorte de créature lointaine, venue d'un monde dont Alberte ignore tout.

Et une poussée terrible de jalousie monte dans l'âme d'Alberte. Elle, la fière jeune fille, se sent ici complètement étrangère, dédaignée, gênante dans cette grande famille rurale. Décidément... oui !... tout la sépare de Jacques : la race, l'éducation, la religion... et, contre cela, l'or et la beauté, vainqueurs partout ailleurs, ici ne peuvent rien !...

Pourtant, à Paris, elle n'a qu'à jeter le mouchoir !... on le lui a dit, répété... et c'est la vérité.

Mais Paris maintenant la laisse indifférente ! Ce qu'elle veut, c'est ce grand jeune homme là-bas, ce beau terrien, sanglé dans son habit de chasse, et au côté duquel, comme si elle ëtait déjà l'épousée, se tient toute droite une frêle amazone trop pâle pour lui !...

... Oh ! si encore une fois elle essayait de se faire bien connaître... Jacques n'a peut-être pas vu qu'elle l'aime... il ne sait peut-être pas combien elle est riche et comme elle est belle... il ne l'a pas assez regardée !...

Et une envie folle lui prend de traverser le champ, là, devant tout le monde, et d'aller saluer Jacques, s'informer de sa santé, de trouver

un motif quelconque qu'il fasse, même ce soir, un peu attention à elle.

Mais d'avance elle se voit battue dans l'opinion : elle sent sur elle des regards mauvais... Oui, ici, elle n'est plus sur son terrain ! elle ne peut plus accaparer, compromettre Jacques comme dans l'atmosphère grisante des salons, où les moindres détails se grossissent à la proportion d'un événement... Dans cette nature glacée ... au milieu de ces forêts froides et rudes, toute coquetterie semblerait hurler ; et ses frou-frous de robes, ses frisettes, ses jupons de dentelles seraient une ironie insupportable sur cette neige piétinée, sanglante, à côté de l'étoffe raide des amazones et du velours sombre des uniformes.

D'ailleurs, il est trop tard.

Là-bas, la chasse est finie.

Alberte voit Jacques serrer la main à quelques invités qui ne peuvent assister au banquet offert à l'Abbaye : puis, tout le monde se met en selle et repart, sans même s'apercevoir de la présence d'Alberte.

Et, dans ce pays éclairé d'une façon presque étrange par les reflets neigeux du sol, la jeune juive put voir devant elle défiler la chasse entière, comme pour bien lui faire savourer, et jusqu'à la fin, l'amertume de toutes les comparaisons.

... Les piqueurs partirent les premiers au pas de leurs chevaux fatigués, gravissant lentement la côte, suivis par toute la meute aux pattes molles. La tête passe, la queue entre les jambes, les rudes bêtes n'ont plus l'allure gaillarde du matin : l'excitation de la chasse est tombée, et ils rêvent maintenant de la paille fraîche, étalée dans le chenil bien chaud.

... Puis, le vieux " piqueux " qui sonne la re-

traite bien grave, bien profonde, à laquelle, là-bas, dans les fonds boisés, répond le hurlement de quelque chien perdu ou blessé...

... Et viennent ensuite les voitures, les cavaliers, les amazones, et enfin Jacques et Odile, qui parlent tout bas, et, bercés à l'allure tranquille de leurs montures, semblent laisser descendre en leurs âmes quelque chose de la grande paix du soir, un peu de ce calme dans lequel la nature fatiguée va s'endormir jusqu'au matin.

De son taillis, Alberte, les yeux ardents, ne perd aucun détail : Jacques est évidemment blessé au bras, mais ne paraît pas s'en soucier le moins du monde... Odile monte bien, elle a vraiment grand air dans la douceur de sa distinction... dans le je ne sais quoi d'indéfinissable, d'énigmatique, d'inconscient, de détaché, qui exaspère Alberte.

Quand ce fut fini, quand toute la chasse eut disparu dans l'ombre du soir vers le Plessier, alors la jeune fille sortit du fourré où Victor, lamentablement assis sur la banquette, sacrait comme un templier : mais la jeune fille s'en inquiète peu. Des larmes de colère aux yeux, elle fait à pied le tour de l'enceinte où la curée vient d'avoir lieu ; elle interroge tout ce qui peut éveiller, souligner un souvenir en elle : c'était là qu'était Jacques !... c'est là qu'elle se tenait, " elle " !...

Et Alberte s'arrête auprès de l'arbre ou, tout à l'heure, s'appuyait encore Odile.

— Oh !... si un jour je pouvais la remplacer réellement comme je la remplace ici !...

Et, de son mouchoir brodé, elle se tapote les yeux qui pleurent de jalousie presque malgré elle.

Enfin elle revient, parce qu'il faut revenir,

s'arrachant à cet endroit où tout parlait de " lui "... de " lui " qui la dédaignait !... de " lui " qui voulait l'ignorer !... l'écarter de sa vie :

— ... Ah ! Monsieur de la Ferlandière !... Ah ! Jacques, tu me repousses... tu ne veux pas de moi !... tu ne veux pas que j'entre dans ton existence par l'amour ! Prends bien garde... Il me semble que je vais y entrer par la haine !...

SECONDE PARTIE

I

Les morts vont vite, dit-on quelquefois.

Et les vivants !...

Les usines de MM. Harmmster fonctionnent dans la vallée depuis dix-huit mois à peine, et déjà tout est changé, le pays et les cœurs.

Dans ce trou noir, suant l'ennui, le dégoût et la haine, sillonné de routes fangeuses, coupé de longs murs tristes, sur lesquels s'étale toute une nouvelle littérature démagogique, qui reconnaîtrait le coquet Val d'Api, dont les toits rouges et les chaumes ressemblaient jadis à des fleurs de pourpre et d'or gaiement perdues au milieu des prés verts ?...

Et ces hommes hâves, souillés de poussière de houille, ces hommes qui balancent à bout de bras la gamelle contenant “ la pâtée ” du soir, sont-ils les mêmes que les paysans d'autrefois ?

En tous cas, ils ne regardent plus de la même façon.

Même chez les meilleurs, quelque chose a changé ; il y a de tout dans l'expression tirée de ces figures : de l'envie, de l'orgueil, de la défiance devant l'avenir, le vague regret d'un ancien bonheur qui ne pourrait plus aujourd'hui rendre heureux... Quand Adam et Eve eurent goûté au fruit de l'arbre de la scienee, ils durent avoir, à la porte du Paradis, quelque chose de cette expression-là.

Mais, chez l'immense majorité des ouvriers du Val d'Api, ce sentiment n'est plus seulement une nuance qu'on étudie, qu'on cherche à définir : il devient une réalité très accusée, très triste aussi.

Le soir, quand, à sept heures précises, l'usine des Harmmster ouvre ses portes, et que les équipes de nuit viennent remplacer les équipes de jour, alors, sous l'œil du contrôleur, sortent des flots humains : ouvriers fatigués, silencieux, qui semblent garder là, derrière leur front plissé, une pensée vague de révolte ; ouvrières en cheveux, qui n'ont plus rien de la femme, ni la réserve, ni la pudeur, ni la grâce ; fillesjaunes et hardies qui parlent haut, plaisantent avec les apprentis, et, le visage effrayé, se précipitent pour toucher du fer quand, par hasard, le vieil abbé Hans passe dans leurs rangs.

Car la grande lutte bat son plein. Alberte réalise sa menace.

Jacques l'a refusée pour alliée ; maintenant elle est devant lui comme une adversaire terrible, passionnée, dont on ne peut pas prévoir encore le dernier mot, et qui ne reculera devant rien pour atteindre son but. Avec elle, l'usine ne sera pas seulement cette agglomération, dangereuse sans doute, mais de grands chrétiens ont su préserver à force de dévouement contre les ferments mauvais, toujours prêts à se développer en son sein.

... Une usine chrétienne... familiale ?... Allons donc !...

Entre les mains d'Alberte, l'usine ne peut être qu'un instrument de rapport et de combat, une arme pour se grandir, pour éclabousser la région entière de sa personnalité... un moyen pour atteindre Jacques jusqu'au fond de sa Ferlandière et le forcer à sortir de son silencieux dédain !...

Quand, de sa fenêtre, il verra, crénelant les côteaux, le toit aigu et les cheminées des usines... quand, par les vents d'Ouest, les lourdes fumées iront battre là-bas, par-dessus le Bois-Roux, jusque dans les baies de ses serres ; quand, sur les routes, il croisera ses anciens journaliers, les yeux dilatés de rancune et d'alcool... alors, il se rappellera peut-être la jeune fille qui lui offrit la paix, un soir, au bal officiel... une jeune fille qu'il dédaigna, parce qu'il se croyait hors de ses atteintes, mais qui allait maintenant ravager autour de lui ce qu'il aimait le plus... la religion de sa famille et la nature !...

Et, en effet, depuis le fameux soir de la chasse, où Alberte a senti qu'il n'y avait pour elle aucun espoir possible, son attitude a complètement changé. La jeune fille ne savait rien de l'usine ; jamais elle n'avait pensé mettre le pied, non seulement dans un atelier, mais même au bureau de son père ; aujourd'hui, elle s'intéresse au grand-livre, aux commandes, aux perfectionnements de l'outillage, aux entrées et aux sorties.

Jadis, elle dédaignait le paysan, l'ignorait ; aujourd'huie, elle l'étudie, le cherche, le flatte répond à ses saluts ; et, quand, dans ses courses perpétuelles et fiévreuses au travers du Val, elle a passé le Bois-Roux, alors il semble que le voisinage de la Ferlandière exalte sa nature ardente, que le besoin de vengeance l'excite au point de lui faire oublier les règles élémentaires de la correction du voisinage ; et, dans Fumeçon ou dans la Neigerie, les deux hameaux qui fournissent les journaliers à l'Abbaye et à la Ferlandière, on ne compte plus les jours où Alberte a trouvé le moyen d'arrêter sa voiture, et de cau-

ser là, au bord du chemin, avec les hommes de Jacques.

— Eh bien ! Mathieu, la récolte est-elle bonne ?...

— Peuh ! Et, avec son geste séculaire, le paysan avance la lèvre inférieure en un signe de misère : Pour être bonne... sûrement qu'elle ne sera pas bonne !...

— D'ailleurs, reprend Alberte, n'est-ce pas, Mathieu, elle n'est jamais bonne ?...

— Certainement... il y a toujours quelque chose contre nous... il gèle ou il grèle, il tombe trop ou pas assez d'eau... les vignes coulent ou le soleil rôtit tout... une terre de malheur, quoi !...

— Eh bien ! fait Alberte d'un air étonné, pourquoi ne les quittez-vous pas vos terres ?...

— Les quitter ! c'est facile à dire pour vous, Mademoiselle, qui avez des écus, mais pour nous autres, il faut bien vivre ! il faut bien manger du pain !...

Mais, Mathieu, à l'usine vous gagneriez non seulement votre pain, mais encore quelque chose avec !

Alors le paysan regarde d'un air méfiant en sujettissant sa casquette :

— C'est-il si sûr que cela ?...

— Absolument sûr !

— Et combien qu'on y gagne à votre usine ?...

— Trois... quatre... et jusqu'à cinq francs par jour...

— Cinq francs par jour ! !

Le paysan crache dans ses mains, reprend sa bêche, et se met à travailler quelques minutes sans rien dire, comme s'il ne voulait même pas regarder la tentation.

Alberte attend, sans insister pour ne pas com-

promettre l'effet de ses paroles, et parle d'autre chose.

Mais, de lui-même, le paysan reprend la conversation :

— Comme cela... c'est sûr... on y gagne cinq francs par jour, chez vous ?...

— Demandez à tous vos amis du Val ; d'ailleurs, si le cœur vous en dit... essayez !...

Elle s'en va généralement sur ces mots.

Comme Soupot arrive à la rescousse, et que tous les journaux du pays sont achetés, c'est la même perpétuelle obsession qui, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, frappe sans cesse à la porte de ces intelligences de simples et jette le cultivateur dans le pays mauvais des indécisions et des rêves.

Cette bonne terre, légère et chaude, cette terre qui fleure un parfum puissant et mystérieux... cette terre qui semble conserver sous sa rude enveloppe l'âme invisible des choses matérielles, cette terre, c'est la sienne... c'est celle de son père... de tous ses aïeux !... Ils dorment là dans son sein leur tranquille sommeil, comme un ami se repose dans les bras d'un ami...

Cette terre ?... mais elle est faite de leur poussière !... elle est rendue sainte par leur souvenir !...

Quitter les champs pour aller à l'usine ?... Que diraient les anciens s'ils voyaient cette apostasie !... eux qui ont tant travaillé pour, à un lopin de terre, ajouter un autre lopin !...

Quitter les champs ? C'est-à-dire, au lieu du grand air pur qui vous arrive du bout de l'horizon, respirer l'atmosphère des ateliers en commun, l'odeur fade des peausseries, des tanneries, des mégisseries...

... Au lieu de la grande voûte bleue qui res-

plendit, là-haut, à des milliers de mètres au-dessus de soi, sentir sur sa tête des voûtes de caves où grince la menace mauvaise de poulies, des arbres de couche et des transmissions...

Au lieu de la liberté absolue de sa vie, subir l'esclavage des patrons juifs, des contremaîtres, des camarades, les jalousies, les haines d'atelier! Se trouver peut-être dans l'impossibilité de mettre le pied dans une église, sans entendre éclater un ricanement ou voir se hausser de pitié les épaules des frères et amis.

Non !... à l'usine ?... jamais ! !

Et pourtant ? ...

Si vraiment on recule quand on ne change pas ?...

Si vraiment la ville... c'est le progrès... la terre, au contraire, l'abrutissement dans l'ignorance de tout ?...

... Si vraiement l'argent est la seule puissance au monde ?... S'il faut se défier de l'avenir ?... Si le seul moyen de le sauvegarder, cet avenir, est d'avoir de l'argent... beaucoup d'argent autour de soi ?...

Alors peut-être cette grande jeune fille a-t-elle raison ?

Et puis, l'usine est-elle bien réellement ce que les partisans de M. de la Ferlandière racontent ? Sans doute, certains s'en plaignent, mais combien d'autres en exultent :... Cela engage-t-il beaucoup d'essayer, pendant l'hiver, par exemple, après les moissons faites, les récoltes rentrées ?...

Et le paysan hasardait une question plus concrète, plus grave :

— Et comme cela, moi on m'y prendrait, à l'usine... en octobre ?...

— Quand vous voudrez.

— Et à moi, combien que vous me donneriez ? ... je ne suis plus une jeunesse !

— C'est possible... mais on vous mettrait aux magasins d'expédition, et vous trouveriez bien moyen de gagner 3 fr. 50 par jour... pour commencer...

Et la tentation se faisait plus immédiate, presque déjà victorieuse : 3 fr. 50 par jour !... alors qu'après avoir travaillé toute l'année aux champs, il n'avait que l'espoir d'une moisson qui peut-être ne mûrirait pas !...

Et le paysan se remettait à biner son champ, soucieux, ébranlé, travaillant avec des bras déjà mous.

L'oiseau avait du plomb dans l'aile.

Parfois les chaumières, les hameaux les plus reculés voyaient arriver les journaux inconnus, créés tout exprès pour soutenir la lutte menée par les usines : la “ Sentinelle du Val ” ou l' “ Eclaireur de Frilleux.” Les paysans hésitaient d'abord à déchirer la bande, à cause du prix de l'abonnement ; mais on les dévorait ensuite, le soir, à la veillée, quand on savait par d'autres que tous ces journaux étaient donnés pour rien.

Les cabarets, les réunions publiques complétaient l'œuvre ; et, lentement d'abord, l'un attirant l'autre, le cœur gros, les yeux baissés, presque en se cachant comme s'ils faisaient une lâcheté, les jeunes hommes sont partis, puis les vieux les ont suivis par fournées. . presque par hameaux... Maintenant, on s'inscrit d'avance, on sollicite ouvertement des recommandations, on mendie une place à l'usine.

Nathan Harmmster est même presque effrayé de cette foule qui vient à lui.

Mais sa fille est toujours là, derrière lui ; elle le

pousse, le fait aller de l'avant, embaucher toujours et sans cesse. Elle a son idée bien chevillée, là, dans sa tête :

— Pourquoi ne pas utiliser les bras qui t'arrivent, puisque tu as largement des commandes en quantité suffisante ?

— Elle ne continueront pas !... je serai obligé de renvoyer des ouvriers, je ferai des mécontents, et, à la fin, j'aurai tout le pays contre moi au moment des élections.

Alberte, calme, énergique, répond toujours, avec une tenacité que rien n'ébranle :

— Les commandes continueront, tu ne renverras personne... et tout le monde sera content... excepté " lui " !

— Lui... qui... ? demande Nathan.

— C'est mon affaire.

Et la jeune fille a un mauvais sourire.

Alberte part alors à Paris, fait de véritables tournées commerciales, jette avec une ardeur fiévreuses dans la balance des affaires toute son intelligence, toute sa volonté, toute sa séduction de femme du monde.

— Mais on t'a changé ta fille !... répète avec admiration le gros Victor.

— C'est vrai... depuis des mois, je ne la reconnais plus.

Et Nathan, dans son bureau, frotte l'une contre l'autre ses mains molles. Songez donc !... une enfant de vingt ans... oublier les chiffons et les dentelles, les théâtres et les bals, pour s'occuper de peaux, de clous et de souliers ! Avoir sa fille pour fanatique associée !... Décidément, Alberte était de race... et ces chances-là n'arrivaient qu'à lui !

Alberte reçoit toutes ces louanges d'un air distrait ; mais, à certains jours, elle monte dans sa

chambre, et, comme elle l'avait fait une première fois, au début de son séjour dans le pays, elle ouvre sa fenêtre, et, les deux bras sur le balcon de pierre, regarde là-bas, dans la direction de la Vergerie, les toits rouges de la Ferlandière.

— ... Il ne donnera donc pas signe de vie... le fameux terrien qui l'habite ?... Et que se passe-t-il en réalité au delà de cette façade silencieuse et indifférente, derrière laquelle il semble vouloir s'abriter ?... Mes attaques, pourtant, doivent porter en plein cœur !...

Et la haine d'Alberte s'augmente encore par l'ignorance même de l'effet qu'elle produit.

o o o

Indifférent ?... Jacques ne l'est pas...

Comme l'habitant des côtes, chaque jour, voit la mer mordre son rivage et jeter de plus en plus près l'écume de ses vagues devant sa demeure, Jacques observe Alberte avec une inquiétude qu'il dissimule à tous ; et, plus d'une fois, à cette heure où la campagne mélancolique s'attriste d'ombre, Jacques s'est arrêté à la limite de ses derniers champs, et longuement a regardé vers le Val d'Api, dont les fumées s'étendent sous le ciel comme un voile de deuil...

Que veulent-ils, les usiniers de là-bas ?...

Que signifient les incartades et les zèle indiscret d'Alberte ?...

D'abord, il n'avait pas bien compris... avec certaines femmes, d'ailleurs, on ne sait jamais. Mais Alberte est une violente, et, après avoir rusé quelque temps, elle démasque tout à coup son jeu d'une façon presque brutale.

Un matin, Jacques, soucieux de la santé d'Odile, allait se rendre à l'Abbaye, quand, au po-

teau blanc, il s'arrêta tout à coup, stupéfait collée comme un défi sur tous les peupliers de la route, dont le demi-cercle se dessine devant les étangs de la Ferlandière, une affiche blanche attire son attention.

Jacques s'approche et lit :

VILLE DU VAL D'API

Enquête "de incommodo"

Le maire porte à la connaissance des habitants de la ville et des communes de Val d'Api, qu'il a été déposé sur les bureaux dela mairie un projet de MM. Harmmster frères, tendant à l'établissement d'une clouterie et d'un immense bâtiment pour le séchage des peaux sur la hauteur du Bois-Roux.

Les réclamations pouvant surgir de la part des intéressés seront reçues au bureau de la mairie, ouvert tous les jours, de 2 à 4 heures, jusqu'au 13 juillet, 6 heures du soir.

Le Maire,

ETIENNE.

Jacques relut l'affiche deux fois, ne pouvant en croire ses yeux.

Tout, en effet, dans cette note officielle, semblait une impossibilité.

D'abord, le Bois-Roux était loué, à lui, Jacques de la Fernandière, jusqu'à la fin de la chasse.

Ensuite, établir une clouterie sur une hauteur, à trois kilomètres des usines de cordonnerie, pa-

raissait un non-sens, une idée éclose dans un cerveau de fou.

Enfin, le Bois-Roux appartenait en toute propriété à Etienne, son ami, qui ne pouvait pas se prêter à une combinaison rendant désormais impossible la vie d'Odile à l'Abbaye. Et comme Jacques réfléchissait là, au pied des grands peupliers, tout d'un coup il se frappa le front : il avait deviné !...

La pensée d'Alberte lui apparaissait maintenant nette... indiscutable. A partir de la lisière du Bois-Roux, tout le pays appartient à l'Abbaye et à la Ferlandière ; mais ce bois, peu considérable en lui-même, constitue par sa topographie une véritable position stratégique ; à cheval sur les deux routes, et très accidenté, il isole complètement un pays de l'autre, et c'est à peine si, les jours de fête, les ouvriersdépassent l'octroi de Brésolettes, pour venir se promener dans une campagne dont les lignes austères et la solitude ne disent plus rien à leur âme.

Mais si une usine s'établit en haut de ce bois, la situation change complètement : c'est une sorte de défi perpétuel jeté aux deux maisons... c'est l'Abbaye empoisonnée sous les yeux impuissants de Jacques ; c'est le contact forcé entre la maison d'Odile et les vulgarités de l'usine socialiste... c'est Alberte plongeant dans leurs deux vies, fouillant dans leur intérieur, espionnant leurs allées et venues, surveillent de son œil hardi les délicatesses timides de leur amour...

Oui, la main d'Alberte est là... un tel raffinement dans la perfidie, une pensée si traîtresse ne peut avoir germé que dans le cœur d'une femme qui aime...

Alors Jacques rentre chez lui, prend un cheval, et, sans s'arrêter à l'Abbaye, où, devant Odile,

il n'est pas sûr de pouvoir se contenir, file droit jusqu'à la mairie du Val d'Api, où il pense trouver Etienne.

Par malheur, le maire venait d'en sortir pour rentrer chez lui.

Le jeune homme, qui veut absolument le joindre, se rend aussitôt à sa maison. La bonne, une nouvelle, que Jacques ne connaît pas, répond en hésitant :

— M. Etienne est absent pour toute la journée...

— Eh bien ! allez lui dire que M. de la Ferlandière, son ami, est ici, et qu'il a besoin absolument de lui parler le plus tôt possible.

— Mais... puisque je dis à Monsieur que Monsieur est sorti...

— C'est bon .. faites ce que je vous dis.

Alors, dans le milieu de la petite cour carrée tout encadrée de vigne vierge, Jacques se promène quelques instants ; puis, brusquement, doutant de la loyauté du maire, trouvant le temps long, n'y tenant plus, appelle de sa voix impérieuse sous les fenêtres du maire :

Timidement, un coin de rideau se lève pans la chambre à coucher ; ce ne fut presque rien, un mouvement imperceptible, mais Jacques l'a vu.

Alors il passe devant la bonne interdite, monte l'escalier, frappe, ouvre, et se trouve devant Etienne, très rouge, debout devant une table chargée de coupes et de devis.

Les deux hommes se regardèrent, Jacques les yeux bien droits, Etienne embarrassé.

— Eh bien ! on a donc des raisons pour ne plus y être pour ses amis ?...

— Mais...

— Et pourtant, je viens vous rendre un grand service... c'est d'ailleurs la monnaie de votre piè-

.. car vous-même, il y a deux ans, vous êtes venu me trouver en ami pour me faire aller au .. des Harmnster... C'était un service alors que ..us aussi prétendiez me rendre...

Etienne promène son regard un peu partout, .. sachant pas au juste quelle attitude prendre...

— ... Oui, continue Jacques, figurez-vous qu'on .. collé cette nuit partout devant la Ferlandière .. affiche de haine, et on a poussé l'audace ..qu'à signer de votre nom. Je viens vous demander si vous la connaissez ?...

— Laquelle ? balbutie Etienne.

— Oh ! c'est très simple : les juifs — vous savez bien, ceux des cuirs et des souliers...—émettent sur ce papier la prétention d'installer deux ..ccursales de leur usine à cinq cents mètres de .. Abbaye... c'est vrai, cela ?...

— Mais je n'y puis rien !...

Alors M. de la Ferlandière, croisant les bras ..r sa poitrine, regarde avec commisération cet ..omme dont la chevelure est déjà blanche, et ..ue ses rêves ambitieux amènent à de pareilles ..mpromissions.

— Vous n'y pouvez rien ?... répète Jacques. .. C'est tout ce que vous trouvez à répondre ?... Ainsi... Etienne, mon vieil Etienne, vous que je ..onnais et que j'aime depuis vingt ans ; vous, un ..ieux de la terre, on vous a changé aussi !... et, ..u soir de votre vie, vous allez devenir apostat .. renier tout votre passé ! Arrêtez-vous !... ces ..ens-là vous prennent même l'honneur, car vous ..enez de mentir, Etienne ! vous avez répondu ..que vous ne pouviez rien ; or, vous êtes maire... ..e Bois-Roux vous appartient à vous, et à vous ..seul !... Vous êtes donc pour deux motifs le maître absolu de la situation, et l'infamie ne se

fera que si vous voulez qu'elle se consomme. Oh !... Etienne ! vous que je m'étais habitué à regarder comme un ami !...

— J'en suis un !...

— Alors pourquoi me tirez-vous dans le dos ?. Pourquoi donnez-vous à mes ennemis des armes contre moi... contre ma petite Odile surtout ?... Vous ne comprenez pas que tout ce qu'on fait contre l'Abbaye me touche au plus profond du cœur ?

— Mais je ne sais pas ce que vous voulez dire... répond Etienne.

—Si !... vous le savez !... Et c'est dur à moi, jeune homme, de vous dire, à vous, vieillard à cheveux blancs : " Vous vous trompez peut-être, mais vous me trompez, moi, certainement " ; et j'ajoute : ce n'est pas vous le premier, qui avez pensé à vendre votre Bois-Roux...

— Non...

— Alors... c'est Alberte Harmmster !

— Elle vous l'a dit ?... demande Etienne très étonné et incapable de soutenir longtemps un rôle.

— Non, mais j'en suis sûr !

— C'est curieux !... murmure Etienne, comme se parlant à lui-même.

— ... Pour de l'argent... peut-être ? demande Jacques, continuant sa pensée.

Alors Etienne s'anime :

— Oui !... précisément !... Alberte est venue, elle-même, lui proposer l'affaire à la mairie. Une affaire inattendue, superbe ! tout le monde en aurait profité...

— Une affaire superbe, reprend Jacques d'un ton amer... Vous en êtes là, Etienne !... Le voisinage des Harmmster vous a gâté à ce point qu'une " affaire " soit le mot magique devant

lequel tout s'évanouisse... tout disparaisse ! Souvenirs d'une terre que vous avez aimée... relations de voisinage... vieilles afections d'amis... pitié des choses.. taisez-vous ! On va régler une affaire ! !...

— Vous exagérez !...

— Nullement : une usine devant l'Abbaye, c'est la violation du petit coin dans lequel nous avions rêvé de vivre ?... c'est border de noir le cadre où demain se déroulera notre cher amour ... Et voilà le cadeau de noces que vous, le vieil ami, mettrez dans notre corbeille de mariage ?... Je vous remercie...

— Monsieur de la Ferlandière !...

... Et... combien de deniers vous donnera-t-on?

— 30,000 francs...

— C'est beaucoup pour le Boix-Roux, mais bien peu pour l'estime de tout un pays...

— Le pays est avec moi !...

— Le nouveau, peut-être... Mais l'ancien, celui dont vous êtes issu, et qui confia ses intérêts à votre loyauté, celui-là, Etienne, gardera un long, un amer souvenir de votre trahison !

— Mais songez donc, Monsieur de la Ferlandière, 30,000 francs !

— 30,000 francs, répète Jacques... Les Judas sont chers !

Le maire bondit sous l'outrage, mais Jacques étend la main :

— Etienne... un mot seulement, je ne vous demande qu'une chose...

— D'avance, je la refuse...

— Peut-être...

— Certainement !

— C'est bien " une affaire " que vous faites ?

— Oui.

— Rien qu'une affaire ?...

— Oui... répond Etienne, avec un cynisme voulu, qu'il accentue encore.

— Je vous en propose une meilleure !

Etienne regarde M. de la Ferlandière avec ces yeux particuliers du paysan qui ne comprend pas encore et se méfie.

— Je vous en propose une meilleure, répète Jacques une seconde fois.

— Ce n'est pas possible...

— Nous allons voir : On vous donne trente mille francs ?...

— Oui, j'ai la parole d'Alberte Harmmster.

— Mettez votre bois aux enchères, je vous promets d'en faire monter le prix.

Un instant, Etienne se tait.

C'est vrai, il n'a pas pensé à cette combinaison, quand la jeune fille de M. Harmmster est venue, l'autre soir, lui offrir 30.000 francs pour l'achat du Bois-Roux. Cette somme, d'abord, l'a ébloui, car le bois est nul comme rapport dans le pays ; mais, dans une enchère, Alberte certainement maintiendra le prix qu'elle a offert ; donc, il ne peut que gagner à la proposition de Jacques... Et quand, sou par sou, on a réussi comme lui à économiser une petite fortune, la perspective de plusieurs milliers de francs, gagnés en une heure, est de nature à influencer la résolution la mieux prise.

Aussi, moitié par bravade, moitié par amour du lucre, le maire se décide ; il regarde Jacques bien en face, dans les yeux :

— Eh bien ! c'est une idée, j'accepte.

Tout cela se dit sur un ton raide de défi. Etienne, faible seulement à l'origine, cherche maintenant à se donner un certain aplomb par l'acceptation complète des conséquences de sa conduite ; il lit clairement dans les yeux du jeu-

homme la compassion qu'il lui inspire ; et ce
ntiment le jette d'une façon définitive dans la
use des usines, qui sont à la porte de chez lui,
avec lesquelles il doit vivre ; tandis que Jac-
ues est là-bas, très loin... perdu au fond de sa
erlandière, et Etienne n'a presque aucune ques-
on d'intérêt avec lui.

Alors, demande Jacques sur le pas de sa
orte, je puis emporter au moins l'espérance de
ne défendre ?

... Oui !... à coups de billets de banque... ré-
ond Etienne d'un ton ironique, vous êtes battu
'avance !...

Jacques quitte la pièce, sans serrer la main
'Etienne, et sort au milieu des ouvriers qui
ont déjeuner.

Est-ce une impression subjective ou une réa-
ité, mais il lui semble qu'on le regarde d'une
façon narquoise... hostile... comme si, mainte-
nant, il était devenu l'ennemi, dans ce pays qui
était le sien.

Des lambeaux de phrases perçus çà et là, l'at-
titude de quelques ouvriers qui affectent de ne
pas le saluer et même de ne pas déranger à son
passage leur ligne de marche en plein milieu de
la rue, affermissent encore la conviction dans
l'esprit de Jacques.

S'il reste tranquille, là bas, à la Ferlandière,
tout entier à Odile et au travail de ses champs,
l'usine a pris l'offensive ; et une campagne ca-
chée, mais très directe, se mène évidemment con-
tre lui. D'ailleurs, un homme avancé dans la
vie comme l'est Etienne ne se retourne pas du
jour au lendemain : il faut des approches, des
raisons sérieuses, tout un siège en règle, pour
venir à bout d'habitudes ancestrales : Alberte
continue, et d'une façon bien autrement dange-

reuse, l'œuvre commencée par Soupot ; quelques instants après, Jacques en eut la confirmation chez ses amis du Val d'Api, et il rentra chez lui très préoccupé.

o o o

Alberte, dès le lendemain matin, reçut, sans trop s'émouvoir, un mot d'Etienne l'avertissant qu'une petite modification était apportée au programme primitivement convenu entre elle et lui ; pour des raisons particulières, la vente du Bois-Roux se ferait aux enchères, le jeudi 13 juillet, à la mairie de Brésolettes, de laquelle le territoire dépendait : ce changement tout extérieur n'avait rien en lui-même qui dût inquiéter la jeune fille, car la somme de trente mille francs qu'elle offrait la générosité d'offrir découragerait certainement tous les concurrents, si toutefois il s'en présentait, ce qui était fort peu probable.

Ceci, pense Alberte, constitue une petite reculade du maire, lequel veut se couvrir devant la population et ménager toutes les chèvres et tous le choux au milieu desquels il doit évoluer.

— ... Ah ! maître Etienne, vous voulez jouer au plus fin ?... à nous deux !

Toute la journée, pourtant, cette question hanta le cerveau de la jeune fille : qui donc, dans le pays, pouvait se mettre entre elle et son désir ?...

Jacques ?... il n'avait pas le sou !

Les fermiers ?... ils étaient ruinés tous ou à peu près.

... Alors qui ?...

... Oui, décidément, c'est une grosse ruse du maire. Et, en réalité, elle pourra bien tourner

contre lui, car Alberte partira d'une mise à prix très inférieure au prix convenu. Tant pis pour Jeanne ! L manque à sa parole, elle peut bien voler la sienne. D'ailleurs, ces finasseries dispensent l'usine de tout ménagement vis-à-vis du maire, et n'empêcheront pas les choses de suivre leur cours.

Aussi, le 13 juillet, à 9 1-2 du matin, Alberte, entre son père et l'oncle Victor, se rendit très gaiement à la mairie de Brésolettes où doit se faire la vente.

o o o

Dix heures sonnaient à la mairie de Brésolettes quand l'automobile des Harmmster arriva, pétaftant dans un nuage de poussière et un relent de pétrole.

Jacques,tout seul avec Djinn, le chien de l'Abbaye, se promène devant la porte, dans la bande étroite d'ombre que le soleil, déjà haut, trace devant la maison.

Il salua le premier, à cause de la jeune fille ; un salut correct, mais très froid, qui maintenait à distance, et enlevait toute velléité d'engager la conversation.

Nathan et Victor lui rendirent son salut, et se regardèrent aussitôt après, étonnés de trouver là M. de la Ferlandière. Alberte passa, indifférente, hautaine en apparence, stupéfaite en réalité.

Car, pas une seconde, elle n'a pensé que Jacques, surtout en personne, viendrait là pour assister à son propre écrasement, et même, en raison de son abstention probable et afin d'être bien sûre de l'atteindre, elle a fait multiplier comme un défi les affiches de l'enquête au rond-

point de la Ferlandière, alors même que les enchères ne devaient pas avoir lieu.

Jacques, en effet, n'est pas riche ; il possède des terres, beaucoup de terres, mais sa fortune pécuniaire est d'autant plus minime que, depuis un an, il achète avec tenacité, sur ses revenus et peut-être sur son capital, champ par champ, toutes les terres de culture abandonnées par les ouvriers qui entrent à l'usine.

Dans son coin, Alberte examine Jacques, qui va et vient maintenant de long en large dans la salle, s'arrêtant parfois à la fenêtre qui donne sur ce Bois-Roux, pour lequel, tout à l'heure, on va se battre.

Alberte fixe le jeune homme, comme si elle voulait savoir les pensées qui s'agitent derrière ce visage sévère, sur lequel, aujourd'hui, est descendue comme une expression de souffrance contenuee...

Et pourtant, pense Alberte, M. de la Ferlandière ne fait que commencer son calvaire... il verra, dans quelques instants, ce qu'une femme peut avoir de haine pour qui lui refusa l'amour !... D'avance, elle choisit bien sa place, le dos à la fenêtre, afin de ne pas perdre un tressaillement de cette figure odieusement chère !... pour voir si Jacques ne faiblira pas !... si elle a touché droit, profond et juste... en plein cœur...

Le notaire est maintenant là : son clerc lit la proposition de vente du Bois-Roux devant une vingtaine de personnes, venues, pour la plupart en curieux, car on sait que les Harmmster sont acheteurs,et personne, au Val, ne peut déjà plus lutter contre eux.

La lecture de la mise aux enchères se termine au milieu d'une attention absolue. Il descend sur

la salle quelque chose comme le silence ému qui précède un duel sérieux, devant être court et mortel.

... La mise à praix minima du Boix-Roux appartenant à M. Etienne, maire du Val d'Api, clame la voix blanche de l'appariteur, est de 20,000 francs. Y a-t-il preneur dans la salle ?...

Oui, dit M. Nathan... 20,000 francs.

Personne ne met au-dessus de 20,000 francs? demande le notaire avec un sourire inquiet, car Etienne, qui n'a pas voulu assister à la vente de son bois, a toujours parlé de 30,000 francs.

20,100 francs, répond une voix résolue dans la salle.

Alberte ne se retourne pas... Oh ! cette voix de Jacques !... cette voix profonde et grave, qui la fait sortir d'elle-même et lui [illegible] sang-froid qu'elle veut pourtant avoir.

Elle sent que sa nature violente va prendre le dessus, et, pour se contenir, Alberte met les deux mains sur sa poitrine qui étouffe ; mais l'effort ne dure qu'un instant, et avant même que son père puisse intervenir, elle jette un chiffre : " 30,000 francs !..." avec un véritable accent de défi, et comme pour étourdir Jacques d'un seul coup.

Mais, aussitôt, Nathan se fâche tout rouge... C'est fou ce qu'elle fait là, sa fille !... On n'achète pas aussi bêtement... Comment !... sur une misérable enchère de 100 francs... une enchère de pauvre... un effort de miséreux, elle répond par un écart de 10,000 francs !...

C'est idiot, lui dit-il presque tout haut.

— ... Que veux-tu, cet homme m'ôte mes moyens... tu ne sais pas, toi, le langage affolant que crie la haine dans un cœur de femme !... cet homme, qui est ton ennemi, je le hais !...

— Plus bas, il pourrait t'entendre !..

— Cela m'est égal... Je le vois aujourd'hui, là, aplati, suppliant devant moi !...

Mais M. de la Ferlandière, pour le moment, n'a rien de cette attitude. Debout devant le notaire, prêt à tout, il attend ce qui doit venir. Et, quand le silence est rétabli, une seconde fois sa voix s'élève pour répondre à la surenchère d'Alberte :

— 30,100 francs...

Ce " cent francs " est chez Jacques l'expression d'un homme qui apporte, pour se défendre, juste la somme d'énergie nécessaire, réservant son luxe pour d'autres causes. Mais cette somme minime amène sur les lèvres d'Alberte un sourire d'ironie dédaigneuse, que Jacques ne voit pas.

Nathan écarte maintenant sa fille.

— Laisse-moi conduire l'affaire, lui dit-il à mi-voix ; déjà tu n'es plus de force.

Alberte le comprend et, debout le long du mur, écrasant le bout de sa bottine de la pointe de son ombrelle, regarde le duel, qui devient de plus en plus serré et passionnant.

— 30,500 francs ! nasille Nathan de sa petite voix criarde d'homme calme et qui s'entend aux affaires.

— 30,600 francs ! répond Jacques.

— 35,000 francs !...

— 35,100 francs...

— 38,000 francs !...

— 38,100 francs...

— Dis 40,000 francs !... crie Alberte au comble de l'énervement... dis 50,000...

— Mais laisse-moi donc !... 39,000 francs...

— 39,100 francs...

— 40,000 francs ! !...

— 40,100 francs...

— 50,000 francs !... jette Alberte en brandissant son ombrelle.

Mais Victor entre alors brusquement en ligne ; de sa voix grasse et pratique, il proteste avec la dernière énergie.

Il est pourtant l'associé, lui, et on a l'air de s'en soucier comme d'une guigne, et de jongler avec les billets de mille comme s'ils poussaient partout dans la cour des usines !... On ne l'a pas amené là, je suppose, pour assister, ainsi qu'une bûche, aux ressentiments coûteux de Mademoiselle !... Or, le Bois-Roux le laisse indifférent, et, financièrement, il met son " veto," son absolu " veto," à une enchère plus élevée... Tonnerre !... il n'a pas envie de se tuer pour payer de pareilles fantaisies de femme !... une toilette passe !... mais 50,000 francs... qui serviraient de prétexte à 100,000 autres pour bâtir une usine dans des conditions stupides... non, c'est fou !... fou à lier.

— Je l'achète de mon argent, insiste Alberte.

— Pas possible, riposte Victor, vous n'avez pas la disposition immédiate de votre fortune.

— Je veux le Bois-Roux ! s'écrie Alberte, je n'ai jamais rien voulu jusqu'à présent, j'aurai le Bois-Roux, il me le faut !... Ma dot à qui me prête tout de suite 50,000 francs ! !...

— 40,100... francs, répète Jacques très pâle.

— ... 50,000... crie Alberte, de sa voix aiguë ; je maintiens 50,000...

Nathan, exaspéré, veut mettre la main devant la bouche de la jeune fille, qui détourne la tête. Et comme Alberte continue de jeter son chiffre, affolée, le père s'adresse directement au notaire.

— Je vous fais observer, Monsieur, que ma fille ne peut pas majorer ; et que ni moi, ni mon associé, n'endossons la responsabilité des suren-

chères de Mademoiselle dans cette circonstance...

Ainsi tout la trahit, l'abandonne, au milieu de cette bataille décisive qu'elle a pourtant si longuement préparée, qu'elle considérait comme gagnée d'avance, pour laquelle elle a fait aujourd'hui une toilette de victoire... Oh ! c'est trop dur !...

Alors Alberte tombe sur le banc ; et, pendant qu'elle pleure de rage et de haine, la frêle bougie qui, dans les ventes de province,marque le délai de l'attente légale, se consume lentement, puis plus vite... Chacun regarde la flamme qui danse et remonte, qui baisse et rebondit, comme si elle avait quelque chose de l'acharnement d'Alberte, comme si, elle aussi, ne voulait pas céder...

— 40,100 francs... demande le notaire en jetant un dernier regard sur la salle... Décidez-vous !... la dernière bougie va s'éteindre... c'est un beau petit bois !... emplacement superbe ! !... allons, Messieurs... décidons-nous !... Personne ne monte plus... ? 40,100 francs... le Bois-Roux est adjugé à M. de la Ferlandière.

Il y eut alors un soupir de soulagement dans la plupart des poitrines ; un vieux paysan, garde du Bois-Roux, tout courbé vers cette terre qu'il avait aimée, vint serrer la main de Jacques sans rien dire.

Venu seul, le jeune gentilhomme s'en va, escorté d'une partie des habitants de Brésolettes... Il y a donc encore dans le pays un homme capable de tenir tête aux étrangers !... Ils regardent M. de la Ferlandière, plus ému qu'il ne veut le paraître, et vérifiant devant l'auberge les sangles de son cheval.

Pendant ce temps, Alberte repart vers le Val au milieu de l'ironie silencieuse de tous. Dans l'automobile enguirlandée, personne ne cause

peu : mais chacun pense. C'est seulement à l'entrée de Frilleux que Victor se décide enfin à rompre le silence, et, d'une voix maussade :

— Je croyais qu'il n'avait pas un rouge liard, ce Vercingétorix-là ? dit-il à Nathan.

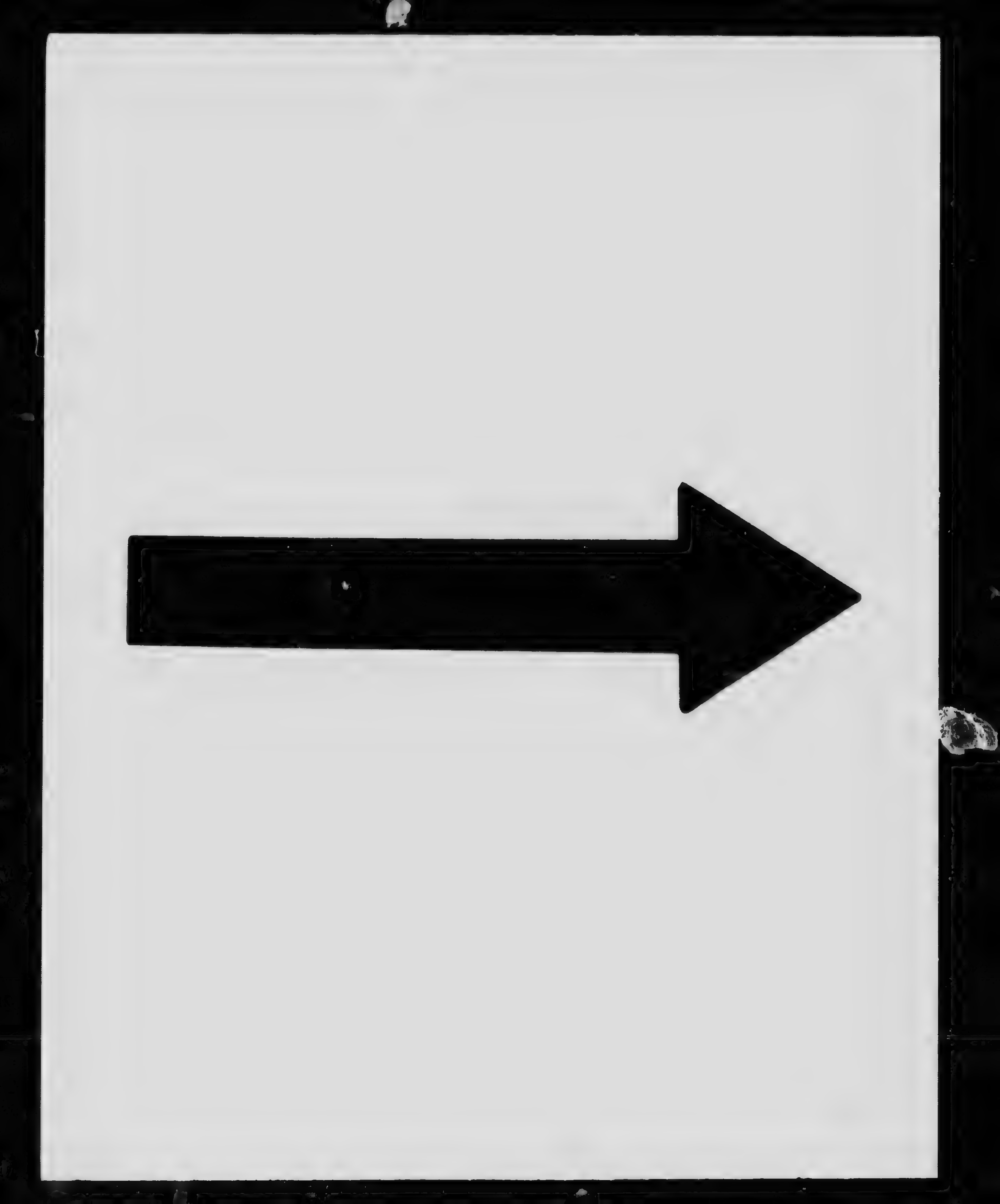
Alors Alberte relève la tête, et, s'adressant à Victor, les lèvres serrées, les yeux ardents comme au soir de la chasse :

— Pas le sou ?... c'est possible... mais il a du cœur ! tandis que toi... tu es un lâche !... tu as une caisse à la place du cœur ! tu ne sais que quitter une femme en pleine bataille...lâche !... lâche ! !...

— Allons, sois calme, dit le père, qui déteste les scènes faites par d'autres.

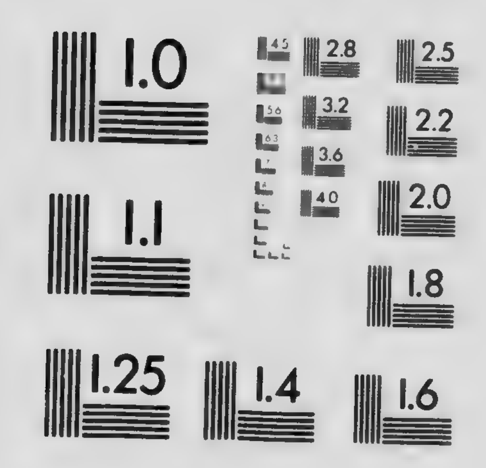
— Sois tranquille... oui... je vais redevenir calme... trop calme... désormais vous vous occuperez seuls de vos affaires... tout seuls, vous entendez bien ?... et périssent vos usines... et s'en aille votre misérable argent, puisqu'on me le refuse juste au moment de ma vie où j'en avais le plus besoin !...

———



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







II

Il est 11 heures du matin.

Jacques, qui revient de la vente du Bois-Roux, galope, soucieux, sur le chemin de la Ferlandière : il se savait détesté par l'usine : mais, pacifique comme tous les forts, il n'avait pas soupçonné jusqu'à ce moment la profondeur de haine cachée dans l'âme d'Alberte.

Cette femme, il la sent désormais prête à tout: battue sur un point, et à quel prix !... Jacques se demande déjà où va se produire la nouvelle attaque. Contrairement à toutes ses habitudes, M. de la Ferlandière évite aujourd'hui le crochet que fait la route en passant devant l'Abbaye, et met pied à terre pour prendre le petit sentier du Tuquet et couper court au travers des blés.

Et la figure caressée par les épis mûrs, se frayant une route au milieu des moissons d'or, Jacques arrive en bas, sur la route de la Ferlandière, remonte à cheval, et, bercé, par l'allure tranquille de sa jument, réfléchit sur son cas, à l'ombre courte des peupliers de la route.

... Le Bois-Roux lui appartient ; il est sorti vainqueur de la rude alerte du matin — en apparence du moins, — car les 40,000francs, prix de la vente, il ne les possède pas ; et même, il ne voit pas bien comment, sur son budget déjà très grevé, il pourra, du jour au lendemain, trouver une somme devant laquelle les usiniers eux-mêmes, tout riches qu'ils sont, viennent de reculer.

Ce matin, avant de partir pour Brésolettes, Jacques a tout compté avec le plus grand soin ;

et c'est à peine s'il peut disposer d'une vingtaine de mille francs, sans découvrir sa faiblesse réelle, et perdre devant le pays, en vendant précipitamment des terres, le prestige dont il a besoin pour continuer la lutte, et donner à ses adversaires le sentiment qu'il serait prêt encore pour un nouvel assaut.

Alors, résolument, le jeune gentilhomme fait tourner son cheval à gauche, l'amène dans un sentier de culture qui coupe droit derrière la ferme, et part au grand galop, vers le château de M. de Chailuy.

M. de Chailuy est un vieil ami de Jacques, les deux familles se connaissent depuis plus de cent ans ; elles ont grandi comme deux chênes, l'une à côté de l'autre, sans que jamais il n'y ait eu entre elles autre chose qu'une inaltérable amitié.

Comme Jacques, M. de Chailuy est un terrien, plein de santé et de gaillarde humeur. La mort de sa femme l'a rendu un peu original ; c'est le cas de tous ceux qui vivent seuls; mais quand on le voit au travers de ses pâtures, avec son immense feutre beige sur la tête, sa canne à pomme d'or, les basques de son vêtement toujours flottantes, il a grand air de race, et instinctivement on cherche à son côté la rapière des gentilshommes de Louis XIV.

Jacques le voit souvent, car l'un et l'autre sont grands chasseurs devant l'Eternel. Mais la meute de Jacques constirue un des désespoirs de M. de Chailuy, car elle est à cent pieds au-dessus de la sienne.

Bien des fois, il y a eu des tentatives de corruption ; mais Jacques s'est toujours vaillamment défendu, et le vautrait de la Ferlandière continue d'éclipser, sans comparaison possible, la meute de son voisin.

Reçu depuis son enfance avec la plus cordiale affection, Jacques a son couvert toujours prêt chez M. de Chailuy, et ce dernier en use avec la même simplicité.

Le château des de Chailuy est superbe, et rappelle en très petit le château de Fontainebleau : grands arbres deux ou trois fois séculaires, pièces d'eau où s'ébattent des carpes pelées de vieillesse, parc aux larges massifs ombreux, rien ne manque dans la propriété et tout y est plein de souvenirs. Contrairement à la disposition de la Ferlandière, les bâtiments s'élèvent sur un plateau, à deux kilomètres du Pré Acre, où se fit la dernière chasse, mais sont tellement, en été, ensevelis dans la verdure, qu'il faut être sur la pelouse de la propriété pour les distinguer. Quand Jacques arriva, avec son cheval mouillé, le quart de midi sonnait à l'horloge de la cour. Déjà, dans la salle à manger du rez-de-chaussée, M. de Chailuy était à table, seul avec sa nièce, la petite Marie, " Mimie " comme il disait toujours.

Au bruit du sabot du cheval sur les dalles, le valet de chambre glissa, tout en servant, un regard par la fenêtre entre-bâillée.

— Qui est-ce ?... demande M. de Chailuy.

— M. le comte de la Ferlandière.

— Pas possible !...

M. de Chailuy se lève aussitôt, ouvre la fenêtre toute grande, et, de sa bonne grosse voix, avant même que Jacques l'eût aperçu :

— Eh bien, cher ami... quelle agréable surprise !... Par quel heureux hasard ?...

— Mais, répond Jacques, qui lui serre les mains par la croisée, ce n'est pas le hasard... je viens vous demander à déjeuner. — Vous êtes seul ?...

— Oui... ou plutôt non : j'ai Mimie... mais vous êtes déjà d'anciens amis...

— Certainement !... s'écrie la fillette, qui, elle aussi, s'est dérangée, et encadre dans la fenêtre sa jolie petite tête de blonde, qu'un rayon de soleil semblait guetter.

— Bonjour, Mimie !...

— Bonjour, Monsieur Jacques.

— Dites, cher ami, vous me donnez quelques minutes pour monter à votre toilette me brosser un peu ; je suis parti depuis ce matin, et il y a une belle poussière sur la route ?...

— Parfaitement ; on apporte votre assiette pendant ce temps-là.

Et comme il montait, la petite Mimie courut après lui pour demander s'il ne voulait pas de sa bonne eau de Cologne à elle, bien meilleure que celle de son oncle ?... M. de la Ferlandière avait besoin de cet accueil sympathique des personnes et des choses qui aiment, car ce qu'il venait dire et faire ici lui coûtait douloureusement.

Par prudencee, à cause aussi des domestiques, il s'efforça d'être gai pendant tout le repas, mais Jacques avait si peu l'habitude de jouer un rôle, que M. de Chailuy s'aperçut très vite que, derrière cette apparence joyeuse, devait se cacher une préoccupation grave ; et, en bon ami, il fit des frais pour maintenir la conversation sur un terrain parfaitement inoffensif : on parla beaucoup des récoltes qui souffraient de la chaleur ; Jacques raconta ses futurs travaux d'automne : il agrandirait son étang, et cesserait de mettre des betteraves dans ses terres de la Jouine, déjà beaucoup trop défoncées.

M. de Chailuy répondait, et, tout en parlant, pressait le service, chose d'ailleurs assez facile,

car Jacques ne prenait jamais ni café, ni liqueurs, et même ne fumait pas.

Aussi, une demi-heure après la venue du jeune homme, M. de Chailuy se levait, et proposait à Jacques d'aller voir son nouveau rucher. Mimie, qui avait une peur affreuse des abeilles, profiterait du soleil pour tirer des photographies.

— — ... Surtout, lui dit Jacques, ne les laissez pas brûler !...

Ce fut son dernier effort, et dès qu'il eut vu l'enfant s'éloigner, il s'avança de quelques pas dans la grande allée très ombreuse.

— Si vous voulez, dit-il à son hôte, je verrai vos ruches une autre fois ?...

— Comme vous voudrez !

M. de Chailuy sortit un étui à cigares.

— Vous ne fumez toujours pas ?...

— Non, répond Jacques en s'excusant.

— Pas un défaut !...

— Si...

— Ah ! je serais curieux de savoir lequel ?... demande le châtelain d'un air sceptique, mais intrigué.

— De trop aimer la terre !

— Mon cher, c'est un défaut superbe !

— ... Mais ruineux.

— Pour un temps... c'est possible ; mais après ! En effet, on m'a dit que vous rachetiez là-bas, dans le Val, toutes les terres à vendre...

— Et ce serait une folie de ne pas le faire ! Songez donc : nous arrivons en pleine crise, en complète débâcle de la terre : tous les paysans deviennent ouvriers, et vendent leur bien pour aller aux usines : c'est à peine si les plus prévoyants gardent un jardinet pour cultiver les quelques légumes indispensables dans tout ménage ; la plupart vont habiter en ville ; les pe-

tits fermiers vendent à leur tour, car ils ne trouvent plus de journaliers. Aujourd'hui, les terres ne valent rien au point de vue financier, et pourtant, je viens d'acheter le Bois-Roux 40,000 frans.

— 40,000 francs !... répète M. de Chailuy avec un haut-le-corps, mais il n'en vaut pas 10,000 !

— C'est bien possible...

— C'est même certain !

— Seulement, il " fallait " l'acheter... et, pour la première fois de ma vie, j'achète, et je me trouve sans le moyen de payer. Il faut que vous soyez un bien réel ami, pour que je vienne vous avouer ma détresse, car c'est pour cela que je suis venu...

— Je me doutais de quelque chose, répond simplement M. de Chailuy ; mais vous avez bien choisi la maison, car un ami, j'en suis un... et surtout dans ces moments-là... Voyons, réglons l'affaire tout de suite ; vous voulez que je vous prête de l'argent ?... combien ?... 20,000 ? 30,-000 ?... j'ai justement le loyer de mes fermages à placer la semaine prochaine, et je dois aller à Saint-Quentin pour cela ; vous m'épargnerez le voyage. Avouez-le, vous tombez comme Mars en Carême, mon cher !

— Je vous remercie du meilleur de mon cœur, pourtant... ce n'est pas tout à fait mon intention de vous emprunter de l'argent, répond Jacques.

— En tout cas, c'est la mienne de vous en offrir, et même, continue M. de Chailuy, qui poursuit sa pensée, voulez-vous me permettre une question... mais là, une vraie question d'ami ?...

— Toutes celles que vous voudrez.

— Pourquoi, au lieu de racheter ainsi toutes les terres, ne pas vous borner au Baois-Roux, et

à celles qui entourent immédiatement l'Abbaye ou la Ferlandière ?...

— Voici : j'étudie les agissements des usines depuis deux ans, et je les suis de très près sans en avoir l'air ; j'ai laissé de côté les petits potins de la demoiselle Harmmster, j'ai peut-être eu tort et je le paye maintenant. Par contre, je lis très attentivement le " Journal de la Gare," et je me suis procuré par la mairie le graphique des opérations, ou plutôt des spéculations des usines... C'est un conte fantastique d'Hoffmann, c'est fou, vertigineux... Je les suppose aussi forts que vous voudrez, ils ne peuvent pourtant pas encadrer une région entière comme ils ont la prétention de le faire. Rotschild lui-même regarderait à bâtir quatre pareilles usines en deux ans; on dirait qu'un mauvais génie pousse les Harmmster dans une voie de vertige. J'ai plus qu'un pressentiment, ma certitude est faite et motivée : la prospérité des usines n'est qu'apparente, elle est un leurre, elle semble servir de prétexte à une démoralisation générale du pays qui coûtera cher à tout le monde et dont je voudrais tâcher, dans l'avenir, d'enrayer les effets.

— ... Qu'y pouvez-vous ?

— On peut toujours quand on veut ! Je veux me préparer pour le jour de la déroute, je veux que la débâcle qui emportera les usines emporte aussi tous les étrangers venus par elles et pour elles !... Je voudrais que pas un d'eux ne trouve ici un coin de terre pour s'y fixer et y pousser racines...

— Ce sera difficile !

— Au Val d'Api peut-être : mais pour toute la région qui entoure l'Abbaye et la Ferlandière, Fumeçon et la Neigerie, c'est autre chose, car j'en suis possesseur et je ne vendrai qu'à bon es-

ient, et à ceux qui m'offriront des garanties. Il me semble que c'est une mission à moi d'être le gardien de la terre, d'empêcher qu'on la profane et de ne la livrer qu'à ceux qui sont dignes d'elle !

— C'est beau, mais, comme vous l'avez dit,
— Précisément... je suis à bout.

— Enfin, comment voulez-vous que je vous aide ?... demande M. de Chailuy avec cordialité. Voyons ? vous êtes bien venu pour m'emprunter quelque chose ?...

— Oui et non...

— Je ne comprends plus...

— Je m'explique.

A ce moment, Jacques regarde M. de Chailuy bien en face, et, lentement, comme si chaque mot lui arrachait le cœur :

— Je voudrais vous vendre... ma meute !...

Le châtelain s'arrête tout surpris :

— Me vendre votre meute ?... Mais, il y a quelques mois, vous m'avez refusé mille francs de chacune de vos chiennes !...

— C'est vrai ; cependant, aujourd'hui, non seulement je les accepte, mais je vous les demande.

Alors M. de Chailuy se fait bon ami, presque papa.

— Non, mon cher ami... vous ne pouvez pas vous séparer ainsi de votre meute. Laissez-moi tout simplement, et en voisin, vous prêter l'argent ; c'est beaucoup plus simple, personne n'en saura rien, et vous me ferez plaisir !

— ... Je n'ai jamais tendu la main ; je vous l'avoue, cela me coûterait beaucoup ; et puis, en vous empruntant, il me semble que je ferais une spéculation, une " affaire "... et qu'au contraire, il est bon que je " souffre " pour ma cause ! Quand les habitants me verront, moi qu'ils sa-

vent chasseur passionné, me priver de mes chiens et en faire de l'argent pour défendre la terre, ils soupçonneront peut-être que cette terre est quelque chose de sacré, et qu'on doit, dans certains cas, faire des sacrifices pour elle !

Puis, brusquement, comme s'il ne voulait pas engager à fond la discussion :

— Enfin, ma meute vous plaît toujours ?...

— Peste ! il faudrait être difficile, elle est une des plus belles de France.

— Vous m'avez offert mille francs de chacune de mes chiennes, vous ne retirez pas l'offre ?...

— Au contraire.

— Et des chiens ?...

— Ce que vous voudrez !

— Non, fixez vous-même...

Il se produit un noble débat entre les deux hommes, chacun cherchant à savoir la pensée de l'autre, jusqu'au moment où M. de Chailuy conclut :

— Je vous achète votre meute trente-cinq mille francs, pas un sou de moins !

— J'accepte, répond Jacques simplement ; car à votre place, je ferais la même chose.

— Et en plus, je vous la laisse tant que vous voudrez...

Mais Jacques refuse avec une vivacité qui indiquerait en lui presque la peur de faiblir :

— Non, dit-il, une fois le sacrifice décidé, j'aime mieux qu'il se consomme vite.

— Enfin, mon cher ami, je suis à votre entière disposition.

— Avez-vous de quoi les loger dès ce coir ?...

— C'est incroyable !...

— Avez-vous de la place ?...

— Vous y tenez ? Eh bien ! oui... j'en ai !

— Entendu. Merci, je pars.

On appela Mimie, car Jacques voulut lui dire au revoir ; il regarda quelques-unes des photographies de la fillette ; puis, serrant la main de M. de Chailuy, remonta à cheval.

III

C'est pourtant le premier pas de Jacques sur la route de l'épreuve : " Wer will thranen ernten, muss liebe saen ! "... Celui qui veut récolter des larmes doit semer l'amour..." Ce proverbe, né dans le paysage mélancolique des bords du Rhin, va se réaliser pour le jeune gentilhomme.

Déjà, quand Odile est là, bien à côté de lui, qu'ils causent tous les deux, et devisent d'avenir, Jacques a vaguement l'impression que la jeune fille, si franche pourtant, cherche à distraire son attention et l'empêcher de trop regarder en elle...

Sait-on jamais ce que pensent les jeunes filles ?...

Sans doute !... Mais Odile est sa fiancée, pourquoi ne lui laisse-t-elle plus voir son âme, puisque Jacques ne refuse pas la sienne ?... Pourquoi ne s'abandonne-t-elle pas d'une façon totale à la protection de son affection ?... Pourquoi un certain air grave de le regarder, comme si, tout en l'écoutant, elle suivait une sorte de conversation intérieure, d'où il serait exclu ?...

En réalité, si Odile cache quelque chose, si elle se tait, c'est qu'en parlant elle craint d'atteindre Jacques en plein cœur ; et la pauvre petite se dit : " Le malheur se connaît toujours trop vite, et l'espérance est encore un bonheur ! "

Pourtant, cette silencieuse inertie doit fatalement finir ; et maintenant, Odile fait appel à tout son courage pour prendre une décision qui devient de jour en jour plus nécessaire.

Jusqu'alors, le mariage a été retardé pour quelques-unes des mille raisons légitimes qui surgissent aux époques graves où la vie s'aiguille dans un sens ou dans un autre, absolument déterminé. Mais, à l'heure actuelle, Jacques a tout réglé, et, en apparence, rien ne s'oppose plus à ce que la jeune fille quitte l'Abbaye, et vienne, à la Ferlandière, vivre à l'ombre tutélaire d'une affection qui se fortifie de tous les obstacles qu'elle rencontre.

Et, bien que ce jour soit le désiré des jours, Odile voit arriver l'heure de son mariage avec terreur... Oh ! ce n'est ni manque d'affection, ni cette hésitation particulière à tant de jeunes filles, qui reculent devant une chose dès qu'elle est décidée. Odile a des raisons dont elle seule peut apprécier la gravité. Toutes pourraient se résumer dans ce mot bien prosaïque : sa santé.

Un jour, après avoir bien réfléchi, tourné et retourné la question sous toutes ses faces, Odile s'arrête à une idée qui devient définitive ; et, sous prétexte d'achats, prend le train pour Paris, seule avec une vieille femme de chambre.

Jamais elle n'y est venue dans ces conditions.

Ce fut par une journée d'août, lourdement chaude ; le soleil, ardent sur l'horizon, rebondissait en notes brutales à la façade de toutes les maisons, transformait chaque rue en une sorte d'étouffoir, où le bitume s'écrasait comme une pâte molle sous les pieds ; la foule indifférente encombrait les trottoirs, produisant dans l'âme de l'affectueuse petite Odile quelque chose comme une impression de désert, de solitude sans fin, dans le bruit et l'énervement de tout.

La pauvre enfant, lasse et triste, parce qu'elle se sent malade et seule, marche sans rien dire, mais non sans beaucoup penser.

Est-il possible de vivre dans cette poussière et cette buée chaude, les uns sur les autres, au milieu de cette fièvre qui semble agiter tous les gens qu'elle rencontre ? ..

Et elle jette un regard de compassion aux jeunes filles de son âge dont elle entrevoit le teint jaune et le profil tiré au travers des vitres des magasins, obligées d'être toujours aimables avec tous les clients, et de porter, le sourire aux lèvres, le poids du jour et de la chaleur.

... Où est-il, le petit coin ensoleillé et tranquille qu'arrose la Jouine, au bord du jardin de l'Abbaye ?... Que fait Jacques ?... Cherche-t-il la vraie raison de cette fugue à Paris ?... Comme un oiseau qui n'a jamais quitté son nid et se trouve tout à coup au milieu d'horizons inconnus, Odile est à Paris depuis une heure, et déjà elle sent monter en elle la nostalgie du pays, une envie déraisonnée d'y revenir, là, tout de suite, sans même aller au bout de ce qu'elle a décidé de faire.

Mais ce n'est qu'une impression vite réprimée ; Odile se raisonne : ce serait fou d'agir ainsi ; et elle continue sa route au milieu des camelots qui hurlent d'une voix éraillée les journaux du jour, des femmes en toilette, des employés, des gamins hardis, des petits commis des magasins de nouveautés, qui la regardent passer, l'œil gai et narquois, les deux mains derrière le dos, appuyés sur les coupons de leur calicot.

Heureusement pour elle, la maison du fameux docteur Holtaut est là, tout près ; Odile monte l'escalier très frais, très obscur, lentement, étouffant ses pas sur la moquette épaisse ; et, déjà impressionnée, sonne au troisième.

Une bonne quelconque ouvre, et fait entrer les deux femmes dans un salon riche, mais d'une dé-

sespérante banalité. A cette heure d'angoisse, Odile voudrait que ce salon eût quelque chose de grave et de consolateur comme le salon d'un prêtre. Ce n'est pas le cas chez le docteur Holtaut, amateur sans foi de bibelots sans goût.

Six personnes étaient assises là, ennuyées, silencieuses, avec ce visage particulier, cette attitude navrante de plus ou moins condamnés à mort qui attendent leur sentence.

Odile, gênée, prend place dans ce salon avec sa femme de chambre ; mais pour peu que sa robe chante, ou qu'elle fasse un mouvement, des yeux se lèvent, la regardent, l'examinent, la détaillent... On se pose évidemment des questions sur la jeune fille ; un gros monsieur, installé devant elle, et qui souffle dans son fauteuil, la dévisage d'une façon gênante.

Odile a rarement eu un visage aussi inquiétant, plus belle que jamais, mais d'une beauté étrange, d'une pâleur d'au-delà, avec cette expression particulière que Schwab sait donner à ses évocations wagnériennes ; un corps que l'âme émacierait. La jeune fille sent monter en elle, avec une intensité nouvelle, deux sentiments qui la torturent : l'inquiétude exaspérée de son bonheur et de sa santé, et la peur de sortir de son indécision, en apprenant ce qu'elle redoute.

Pour se distraire un peu, et surtout pour s'empêcher de penser, elle veut essayer de lire ; mais, hélas ! sur les guéridons du salon, il n'y a que les banalités criantes que savent mettre les médecins qui reçoivent tout le monde et ne veulent froisser personne, amusettes quelconques, journaux de modes, bons mots, destinés à de pauvres gens qui vont peut-être mourir...

Chaque fois que s'ouvre la porte du cabinet de consultation, Odile a de plus en plus l'impression

qu'on fait un appel de condamnés. D'ailleurs, pense-t-elle, nous le sommes tous ici-bas ; seulement, au lieu d'avaler la coupe d'un trait, avec un beau geste, comme un soldat frappé au cœur en plein champ de bataille, les malades comme elle doivent contempler la mort, en savourer lentement toute l'ignominieuse amertume, assister heure par heure à la destruction partielle, détaillée, de tout leur être, de ce corps si harmonieux, qu'il lui eût paru si naturel de conserver toujours ainsi ! En son cas particulier à elle, comme la science orgueilleuse semble impuissante !... et si elle va à ce médecin, c'est uniquement pour avoir une raison à donner, là-bas, au Val, et ne pas se jeter en dehors des routes battues !

Ce fut dans cette disposition d'esprit que, laissant sa femme de chambre au salon, elle pénétra dans le cabinet du médecin.

Le docteur Holtaut est petit, gros, court, la moustache dure, plantée en brosse, les mains velues et courtes, les ongles droits.

Dans le monde médical, le docteur passe pour un savant, très savant, mais bourru. Odile connaît sa réputation ; et la franchise brutale qui le caractérise a constitué pour elle la seule raison de venir le trouver, car elle garde toute confiance au médecin de sa famille ; mais il lui aurait tellement enveloppé la vérité, qu'avec l'invincible espérance chevillée au fond de tout cœur humain la jeune fille serait sortie de chez lui sans l'indication précise dont elle ne peut plus se passer.

— Docteur, dit Odile d'une voix qu'elle veut rendre ferme, je viens vous trouver, car on m'a assuré que vous parlez toujours franchement...

Le médecin rogua quelque chose qui devait signifier " oui."

— Voulez-vous, continue Odile, me donner votre parole de me dire la vérité ?...

— Oh ! pas tant de manières !...

— Eh bien ! une question : Que pensez-vous d'une jeune fille poitrinaire qui se marie ?...

— Une jeune fille qui, se sachant tuberculeuse, contracte mariage, est une égoïste féroce et une criminelle !...

— Auscultez-moi !...

Tout de suite, le docteur l'ausculte presque brutalement, sa grosse tête de loup la heurtant sans délicatesse... ses doigts courts et carrés lui frappant durement la poitrine d'un geste pressé qui va droit au fait... sa voix rude jetant à chaque instant des exclamations de scientifique mécontentement, des " pas fameux !... mat !... submat !..." qui font frissonner Odile, jusqu'au moment où, arrivant au pauvre côté droit, le médecin se met tout simplement à jurer comme s'il avait été à la terrasse de son café.

L'examen est terminé, le docteur Holtaut regarde la jeune fille en face, durement.

— Et... c'est vous... qui avez la prétention de vous marier ?...

Odile soutient son regard.

— Oui, docteur.

— Eh bien ! ! !

— Eh bien ?... répète la jeune fille, avec une expression intense d'interrogation.

Tout brutal qu'il est, le médecin hésite : Odile est là, en face de lui ; sa vie entière semble être passée dans son regard, une vie suppliante une âme qui implore au fond de deux yeux d'un bleu d'infini.

Et devant cette jeunesse et cette beauté, le

docteur recule, se dérobe... cherchant une raison de se fâcher pour ne pas s'attendrir.

C'était assommant, ces tra[illegible]enards !... Après tout, le moral était aussi pour quelque chose dans les guérisons, et si les malades eux-mêmes tendent des pièges et acculent le médecin à des réponses définitives... alors, tant pis pour eux!... ils s'enlèvent de gaieté de cœur la foi et l'espérance, deux leviers qui font les miracles !...

Mais Odile ne l'entend plus... le docteur peut dire tout ce qu'il veut, la jeune fille s'est jetée sans un mot, sans un cri, sur le divan de cuir, comme une morte.

Et, en effet, c'est bien une morte qu'il a devant lui... morte à l'espérance, pauvre petite, car elle est morte à l'amour ! Les yeux dilatés d'épouvante, elle regarde dans le vide comme si, là, devant elle, se profilait toujours la route affreuse où se traîne la maladie, avec ses tristesses, sa solitude et ses vulgarités, la maladie entraînant sa jeunesse toute palpitante, vers le rivage glacé... vers l'inconnu !... vers la mort !...

Mais elle ne peut pas s'attarder là... les clients attendent tout près, dans le salon ; le docteur va... vient... les deux mains derrière le dos, en homme impatienté de la scène... A Paris, il faut savoir souffrir vite, et discrètement.

Alors, la jeune fille se lève, tremblante encore, étourdie du coup ; elle va sortir... mais elle pense qu'elle voit ce médecin pour la première et la dernière fois : " Revenir ici ?... jamais ! Donner son adresse à l'Abbaye pour la note ?... encore moins ! "

Elle met trois louis sur le bureau, et, comme le médecin, étonné de l'honoraire, remercie :

— Mais... non, docteur, je vous en prie, répond-elle d'une voix très douce, presque brisée...

vous m'avez rendu service... un dur service... mais duquel je vous suis pourtant reconnaissante... Figurez-vous... j'hésitais !...

Le docteur, en frottant sa barbe, balbutie quelque chose qui voulait être une consolation.

— Il ne faut pas se désoler trop vite ; tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir... il a vu des choses extraordinaires à l'hôpital, quand il était interne... Ainsi, lui-même avait disséqué des vieillards de quatre-vingts ans, qui étaient tuberculeux depuis trente ans au moins ! Après tout, la jeunesse ne dit jamais son dernier mot ; et puis, il fallait prendre des précautions ! !... beaucoup de précautions ! !... Vous devriez habiter la campagne, Mademoiselle !... excellente ... la campagne ! !...

— Je l'habite toujours.

— Ah !... C'est très bien... continuez !...

Odile écoute un instant, par politesse ; puis, jugeant qu'elle a suffisamment sacrifié au monde, elle s'incline devant le médecin :

— Adieu, docteur !...

Elle part, s'observant devant sa femme de chambre, s'efforçant de paraître s'intéresser aux mille riens de la rue. C'est l'heure de la sortie de Condorcet, les enfants s'échappent du lycée et courent avec de grands cris sur les trottoirs : un tout petit, habillé en marin et qui fait le fou, vient se jeter dans la robe d'Odile et, tout rouge de plaisir, s'excuse gentiment. Odile le relève, le garde quelques instants dans ses bras ; c'est un blond comme elle, mais avec des yeux noirs où s'allument des éclairs de vie...

— Comment vous appelez-vous, mon petit ami ?... demande-t-elle...

L'enfant se dresse tout droit dans son complet bleu de ciel, et, fier comme Artaban :

— Mademoiselle, je m'appelle Jacques !...

Et Odile pense, en suivant du regard le petit qui s'éloigne au bras de sa bonne :

— Le mien aussi se serait appelé Jacques !...

Cet incident, qui aurait dû exaspérer sa douleur, semble l'apaiser, la fondre en une sorte de désespérance résignée. Odile regarde la foule qui circule autour d'elle, comme si déjà elle n'était plus de ce monde ; car elle entre maintenant dans la grande famille des souffrants, de ceux qui n'ont plus que leurs corps sur la terre, et dont l'âme attend douloureusement, dans la privation de tout, l'heure de la délivrance...

Et elle s'en va, sans un mot de consolation, sans une parole de pitié, sans une goutte d'eau tombant sur la fièvre de son cœur ; pauvre chose humaine, épave perdue dans l'océan parisien, créature de souffrance durement marquée, sur son front trop blanc, du signe prochain des vaincus de la vie : " Mon Dieu !... mon Dieu ! "

Odile se jette dans une voiture, et, sans plus songer aux différentes affaires qu'elle avait voulu régler, revient à la gare du Nord, et prend le premier express pour le Val d'Api.

o o o

La demie de 6 heures sonnait au cadran, quand Odile descendit sur le quai de la nouvelle gare du Val.

Comme elle n'avait prévenu personne, ni de son départ, ni de son retour, elle dut louer dans la ville une victoria pour revenir à l'Abbaye. Dans sa disposition d'esprit, cette nécessité de s'occuper de choses matérielles lui fait un peu de bien, en la forçant à distraire sa pensée. Mais elle se sent si faible, si lasse de tout, qu'elle fait

arrêter sa voiture au presbytère, et demande à sa femme de chambre de continuer jusqu'à l'Abbaye, afin qu'on n'y soit pas inquiet.

L'abbé Hans se promène de long en large dans le jardin, en disant son breviaire.

Odile, qui est entrée sans même sonner, ne s'excuse pas, ne dit rien, mais tout parle en elle un langage effrayant : il y a sur son visage un tel abattement, une telle désolation, que l'abbé Hans aussitôt la fait asseoir sur un banc qui domine toute la campagne, dont la solitude s'illumine maintenant des clartés radieuses du soleil couchant.

Et là, tout près du vieux prêtre, Odile pleure d'abord en silence ; puis elle raconte les désespérances de la journée ; alors, sa voix s'anime en des éclats de douleur au milieu de cette nature qui semble mettre son silence et son mystère au service de la libre expression des révoltes de la jeune fille...

L'abbé Hans peut dire ce qu'il veut !... Non, Dieu n'est pas bon !... et c'est fini maintenant entre elle et lui. Le peu de foi qu'elle a conservé dans son cœur s'en va maintenant comme une feuille desséchée devant la tempête !... De Saint-Roch, elle est sortie en païenne, sans même un signe de croix !... comme elle ne priera plus, les choses iront très vite... et elle attendra son sort, en fataliste, rivée à ce poteau de l'existence, et bénissant le jour où le destin la délivrera... Oh ! le malheureux jour où elle a reçu une vie qu'elle ne demandait pas !... Et quelle vie !... Une existence sans affection possible, où elle se heurte partout, dans la nuit du doute, au chaos des événements !... Une vie qui se déroule comme une énigme douloureuse dans le silence absolu, dans l'anéantissement d'un Dieu qui se cache,

qui se dérobe aux mains tendues... qui reste sourd aux prières les plus affolées... et qui prétend exister !... être bon ! !... infiniment bon! !... La vie, dans cette ironie suprême des choses... mille fois valait-il mieux n'en pas jouir ! !...

— Ne dites pas cela, Odile ! interrompt l'abbé Hans.

— C'est pourtant sa pensée, et l'expression de la vérité... Oh ! le beau rêve qu'elle avait fait pour aboutir sur une telle déception !... Oui, il y avait de la part de Dieu une sorte de férocité à mettre devant ses lèvres la coupe délicieuse, pour l'éloigner ensuite en la repoussant, elle, d'un grand coup dans la poitrine !... de lui faire entrevoir l'envolée à deux dans l'azur ; et, quand elle s'était bien habituée à l'espérance, de lui rabaisser brutalement la tête vers une tombe entr'ouverte !...

... Car c'est son horizon désormais : une tombe qu'elle contemplerait un an, deux ans... trois ans, jusqu'au jour où définitivement on la coucherait dans la froide terre... pour toujours !... avec de la terre dans les yeux !... dans la bouche !... elle si jeune !... qui avait soif de vivre ! ... qui voudrait boire la vie comme elle buvait là le soleil qui inondait la plaine dans un éblouissement de chaleur et de lumière... S'il était possible de parler de mort... de prononcer le mot affreux devant un tel épanouissement de vie !... Encore un raffinement de plus !... Et puisque Dieu se complaît dans la torture des âmes, oh ! comme il doit être content ce soir, car je souffre !... Oh... que je souffre ! !

Et le vieux curé considère la jeune fille, abattue comme son Maître au jardin des Oliviers ; et il la laisse maintenant parler... Qu'elle dise bien tout ce qu'elle a sur le cœur... qu'elle jette là

toutes ses objections, toutes ses révoltes à ses pieds !... A de tels moments, et pour certaines natures, l'attitude effrayante, c'est le silence : le Christ lui-même, tout Dieu qu'il est, parla à son heure douloureuse ; et devant l'angoissant problème, ne put retenir l'interrogation de la nature affolée par la douleur : " Mon Père... Mon Père !... " pourquoi " m'avez-vous abandonné ?..."

Et comme le prêtre ne répond rien, attendant quelques secondes encore, troublé peut-être lui-même dans sa sensibilité de père, s'il ne l'était pas en son intelligence de prêtre :

— ... Je souffre!!... répète Odile en une intense interrogation.

— Chère enfant !...

— Mais pourquoi le bon Dieu... pourquoi " Dieu " — reprend-elle tout court — me fait-il souffrir ainsi ?... Vous êtes son ministre... vous me " devez " la réponse !

— Etes-vous assez forte pour l'entendre ?

— Oui !

— Ma bonne petite Odile, quand vous me posez cette question, vous ressemblez à un jeune soldat qui, tout affolé sur son premier champ de bataille, s'écrierait : Qu'ai-je donc fait à mon général pour qu'il m'expose ainsi aux choses horribles de la guerre ?..." On lui dirait : " Vous êtes soldat, c'est précisément pour cela ! " Dans le combat de la vie, tout le monde est atteint : la plaine aujourd'hui a souffert du soleil qui dorera ses épis demain ; et nous, pauvres créatures d'un jour, qui nous agitons une heure, nous souffrons de choses qui nous préparent aux splendeurs radieuses des éternités... Comme le feu purifie l'or, la souffrance brûle en nous les

alliages mauvais, et ne laisse au fond de son creuset que le meilleur de nos âmes...

Que dis-je, Odile, dès ici-bas la souffrance nous auréole... Je vous ai toujours beaucoup aimée, et vous me prouvez à cette heure que vous l'avez compris ; pourtant, dès aujourd'hui, certainement je vous aime mieux et davantage que jamais, car, sur votre cher front, si délicat pourtant, je vois se poser, s'incruster, le cercle rouge de la douleur !... car vos yeux ont pleuré !... car, en vous voyant, j'ai senti que la souffrance passait et vous sacrait " belle " de la beauté sainte des malheureux, " res sacra miser ! "... C'est un effrayant mystère ?... sans doute !... et pourtant c'est de douleurs que toutes les beautés sont faites... la mère ne serait pas mère si elle ne souffrait pas ; et sans les horreurs des guerres on ne connaîtrait pas l'héroïsme du soldat ! Allons, Odile... dites-moi que vous ne vous révolterez pas, qu'après avoir accusé Dieu vous vous mettrez à genoux devant lui : " ... Oui, ô mon Christ, vous n'avez pas menti quand vous avez dit : Bienheureux ceux qui pleurent ! Oui, je sais que vous êtes là !... vous me regardez de vos grands yeux divins, vous souffrez de ma douleur !... En étendant les mains, je pourrai vous saisir au travers du voile des choses visibles... vous vous reculez, mais jusqu'à demain seulement, où vous m'étreindrez alors comme on serre dans ses bras le frère d'armes qui a bien lutté..."

— Et si " demain " n'était qu'un rêve ?...

— Non ! c'est " aujourd'hui " qui est un rêve ... un mauvais rêve !... un cauchemar d'où l'on s'éveillera, les yeux pleins de splendeurs d'au-delà !... " Demain " ne peut pas ne pas être !... c'est lui qui met cette inquiétude en nous !... c'est lui qui fait surgir tous ces points d'interro-

gation affolants, afin de provoquer en nous des actes de foi : " ... Oui, Seigneur, vous êtes bon! vous êtes doux !... vous êtes suave ! !... Je le crois malgré la révolte de mon être ; de mon cœur déchiré par la souffrance monte et s'épanouit vers vous la fleur d'espérance... et, au milieu des ténèbres d'ici-bas, je vois déjà poindre la première lueur des aurores de l'immortalité!"

Odile, assise à la table du jardin, écoute le prêtre ; et, sans réagir, les yeux perdus vers la ligne lumineuse qui ourle d'or tout l'horizon, laisse entrer en elle les paroles de l'abbé Hans.

— Ah ! Monsieur le curé, priez pour que j'aie la foi !

— ... Oui, je prierai pour cela, et pour que vous soyez heureuse !

— Heureuse !... s'écrie Odile avec une nouvelle révolte...

— ... Oui, heureuse, répète l'abbé, en accentuant encore l'expression de sa foi... heureuse même au milieu de vos larmes !...

— ... Non... Monsieur le curé, il n'y a plus de bonheur pour moi ici-bas... c'est un mot qu'il faut rayer de ma langue... Etre heureuse !... fait-elle avec un sourire amer, si vous saviez comme vous demandez là une impossibilité criante !

— A vous, ma petite Odile... je puis tout demander !... Ah ! j'aurais devant moi une nature vulgaire, écrasée comme vous l'êtes par la douleur, je lui dirais : " Mariez-vous !..." Malgré la parole du docteur, c'est votre droit absolu, fussiez-vous agonisante !... Mais vous, Odile, je vous encourage dans votre voie, je pense avec votre grand cœur, que ce serait mal, que ce serait égoïste, pour un éclair d'amour, de jeter sur la terre des êtres infériorisés, malades, qui, plus encore que vous, payeraient le lourd tribut

à notre vallée de larmes... Une poitrinaire, quand elle s'appelle Odile, ne se marie pas sur terre ; et elle n'en aime que plus, et n'en est que " mieux " aimée !... O bienheureuse Odile, vous mourrez jeune et vous vous plaignez ! alors que vous devriez chanter votre bonheur, et vous dire heureuse entre toutes les heureuses ! Les anciens eux-mêmes ont écrit : " Celui que les dieux aiment meurt jeune !..."

— Mais Jacques !... s'écrie Odile en se levant... il reste, lui !

— Vous l'aimez !...

— Oh... si je l'aime !...

— Eh bien ! chère petite Odile, à tout jamais, remerciez Dieu qui vous juge digne de l'étroit sentier... qui épargne à votre délicatesse toutes les vulgarités nécessaires ici-bas, à vos ailes déjà ouvertes toutes les éclaboussures de nos humiliations... Si vous aviez vécu, vous auriez descendu le mélancolique versant de notre existence humaine... Après avoir été la radieuse fée du Val d'Api, vous seriez devenue une vieille... Votre corps fatigué se serait appesanti sur votre âme, et sur elle, peut-être, aurait laissé quelque chose de sa moindre beauté, car on ne marche pas impunément de longues années sur la terre. C'est pour cela que le Christ aimait tant les petits enfants, parce que, dans leur âme, l'œuvre de Dieu est encore toute fraîche, et que leurs cœurs doivent avoir quelque chose de la pureté de leurs yeux... Si vous partez bientôt, Odile, vous partirez sans avoir descendu !... vous partirez à votre apogée !... Vous ne laisserez dans l'âme de Jacques que le souvenir d'un amour exquis... Vous serez la fleur qu'on a vue le matin toute fraîche de rosée, toute caressée de soleil levant, toute parfumée de jeunesse, et qu'on n'a pas trouvée le

soir flétrie par le poids du jour et de la chaleur, foulée aux pieds par la brutalité des passants et les duretés de la vie !... Oh ! bienheureuse Odile, qui allez partir, laissant un tel charme sur la seule chose qui nous reste ici-bas dans la déroute de tout... le souvenir ! . . . .

o o o

Le vieux prêtre avait dit cela très simplement, comme un père qui console sa petite fille, comme un ami qui parle à un ami, comme un pasteur qui, tendrement, panse la blessure de l'agneau ensanglanté aux épines de la route.

Quand il eut fini, Odile pleurait en silence, les yeux perdus vers l'immensité lumineuse, comme si elle était hypnotisée déjà par l'aurore du jour qui ne doit pas finir...

Quelques instants, le bon curé la laissa seule ainsi avec elle-même, dans l'atmosphère apaisante du jour finissant : on eût dit la statue vivante de la désespérance humaine, sur laquelle, par pitié, seraient descendus quelques rayons d'en haut.

Puis, comme pour la rappeler ici-bas : " Odile !..." murmura-t-il de sa voix doucement forte de père.

La jeune fille tressaillit, se leva, et avec un geste d'inexprimable reconnaissance :

— Vous êtes bon !...

— Dieu est meilleur... infiniment !

— Vous répéterez, n'est-ce pas, à Jacques ce que vous venez de me dire...

-- Je le lui répéterai...

— Et quand je partirai... vous serez là... Et " après "... vous l'aimerez, lui, n'est-ce pas, vous ne l'abandonnerez jamais ?...

— Jamais !

— Adieu, Monsieur le curé ; j'emporte vos paroles comme une douceur et une consolation... Priez pour moi, beaucoup pour moi !...

Le jardin du presbytère avait une charmille qui conduisait à l'église. Odile la prit, entra dans la chapelle de la Sainte-Vierge, et alla se jeter à genoux sur le petit banc de bois des orphelines. Encore une fois, elle essaya pendant quelques instants de prier : par délicatesse, l'abbé Hans la laissa toute seule pour ce dernier effort de la journée, s'associant de son jardin à la supplication éplorée qui, du cœur de la pauvre enfant, devait monter vers Dieu.

Puis elle se leva : et, lentement, comme si ses épaules portaient le poids d'un monde, elle sortit sur le cimetière et prit le petit sentier que, deux ans auparavant, elle avait descendu au bras de Jacques, le jour de ses fiançailles... Comme jadis, le soleil lui fit fête, mais un soleil plus chaud et qui disait la moisson toute proche. Dans le lointain, la Ferlandière semblait attendre, dans la splendeur du soir. Les yeux fixés sur les fenêtres du château qui étincelaient d'or et de pourpre, Odile s'arrêta ; et là, dans le silence des champs, dans la grande solitude amie, la jeune fille étendit les bras, et, avec un accent déchirant, une dernière révolte d'un cœur qui, ce matin, espérait encore :

— Jacques ! cria-t-elle... Jacques !... adieu ! !

IV

Le lendemain, dans l'après-midi, Odile, assise à sa fenêtre, brode, pour se distraire un peu, la croix d'une chasuble destinée à la très pauvre église de Fumeçon, quand, sur la route, elle aperçoit Jacques qui vient lentement à pied, causant avec l'abbé Hans.

A leur vue, le cœur de la pauvre enfant se serre. Ainsi le moment redouté entre tous arrive : elle est sur le point de voir Jacques... Jacques qui connaît la vérité maintenant... et, d'avance, elle est épouvantée du contre coup que sa décision doit produire dans l'âme si entière de son fiancé. Les roseaux plient dans la tourmente, mais les grands chênes des bois cassent net sous l'orage...

A mesure qu'ils s'approchent, que la silhouette de Jacques s'encadre plus précise entre les peupliers de la route, Odile l'observe avec une anxiété grandissante : le vieux curé parle lentement, sans s'animer... Le jeune homme écoute, les yeux à terre, les traits tirés, l'air calme pourtant. Oh !... si elle pouvait disparaître tout à l'heure... éviter la rencontre, ne pas avoir à recommencer, plus douloureusement encore, une seconde entrevue semblable à celle d'hier ! Il y a des moments dans la vie où l'on voudrait pouvoir entrer sous terre et n'avoir pas à intervenir dans des questions où les issues sont effrayantes. C'est aujourd'hui le cas d'Odile.

Et les questions se posent affolantes à son es-

prit : Jacques va-t-il accepter sa décision ?... la discuter ?... ou la rejeter ?...

Pendant que les pensées de la jeune fille se précipitent ainsi et de telle façon que toute conclusion devient impossible, les deux hommes approchent, et Odile en est toujours à chercher une ligne de conduite que la petite barrière blanche du cottage voisin s'ouvre... encore quelques pas ... et Jacques entre dans l'Abbaye avec l'abbé Hans.

Odile le regarde, hésitante...

Aller à sa rencontre, comme jadis au temps du bonheur ?... Il lui semble que c'est devenu impossible !... Elle se sent comme clouée au plancher et n'a que le courage d'attendre. Mais Jacques tout d'un coup lève la tête, aperçoit sa fiancée, toujours assise à la fenêtre, et, d'une voix qui ne veut pas trembler :

— Odile, nous permettez-vous de monter ?

Elle fait de la tête un signe troublé qui doit vouloir dire " oui ", et, quelques instants après, l'abbé Hans d'abord, Jacques ensuite, pénètrent dans la chambre d'Odile.

Elle est là toute seule, la pauvre petite, blottie contre la fenêtre, tel un oiseau blessé au coin de son nid ; Jacques s'avance vers elle, lui relève la tête, prend ses pauvres mains dans les siennes ; et comme elle baisse le front sur l'épaule de son fiancé, sans prononcer une parole :

— Odile !... lui dit Jacques très doucement, vous avez cru cela possible ?... Vous avez pensé qu'une simple question de santé devait tout rompre entre nous !... Vous ne savez donc pas à quel point je vous aime et ce que j'aime en vous ?...

Comme le lierre qui étreint le chêne, il me semble que nos deux vies sont tellement enla-

cées, que déjà l'on ne peut plus comprendre l'une sans l'autre... Comme l'abeille soupire après la fleur, comme la plante demande la rosée, comme l'exilé pense à la mère-patrie, ma vie a besoin de la vôtre et ne peut se continuer sans elle ! Nous séparer ? qui donc, Odile, pourrait le faire ?

La maladie ?...

Mais ce que j'aime en vous, c'est votre personnalité, c'est votre âme exquise... et la maladie est impuissante contre elle !... Elle peut s'acharner sur le vêtement fragile de votre corps, mais le corps est l'habit, le domestique, l'humiliation, la misère ; et le diamant est-il moins précieux parce que l'écrin n'est pas inaltérable comme lui ?...

La mort ?...

Mais si vous partiez, votre souvenir resterait mon unique étoile dans l'avenir, comme votre espérance le fut dans le passé... j'irais demander quelque chose de vous à tous les êtres, même inanimés, au milieu desquels vous avez vécu...

Quand le vent soufflerait dans les grands bois ... quand les feuilles des arbres caresseraient mon visage, j'aurais peine à ne pas me dire que c'est vous qui seriez là, auprès de moi... et le soir, quand je lèverais la tête vers l'infini silencieux, il me semblerait que, de là-haut, vous me regardez, que vous me souriez derrière le voile ténu, la misère des choses matérielles... que vous êtes là invisible, mais présente, autour de moi, comme une expression de la bonté divine qui a dit : " Il n'est pas bon que l'homme soit seul !..."

Non, Odile, rien ne peut nous séparer !... L'amour qui donne la main au devoir et n'a pas la conscience contre lui, cet amour-là, qui est le nôtre, est plus fort que tout, plus fort même que la mort !...

Mais les choses n'en sont pas là !... Je vous " sais " beaucoup, chère petite Odile ! Vous voyez si facilement les choses en noir, et vous assombrissez votre existence d'appréhensions tant exagérées !... J'ai beaucoup réfléchi dans ma courte vie ; si vous vous doutiez combien ils pèsent peu dans mes appréciations, les décrets d'une science aussi orgueilleuse qu'elle est souvent impuissante !... Où sont-ils les médecins infaillibles ?... Ont-ils en mains tous les éléments de solution de la question ?... ils essayent de constater les phénomènes physiques... et ils concluent. Mais tout ce qui est en dehors de ce court horizon leur échappe... votre foi si chrétienne, nos prières... mon amour, les soins, les protections qu'il a soif de vous donner... la pitié suprême de Dieu qui nous aime comme une mère n'aime pas son enfant... tout cela ne compte pas pour eux... comme si l'amour et la religion ne faisaient pas à chaque instant des miracles !... Je veux aujourd'hui me souvenir d'une seule chose : c'est que Dieu, par une délicatesse exquise, un raffinement suprême de bonté, a fait de l'espérance une vertu, plus que cela... un commandement !... Et j'espère, Odile, avec toutes les forces de mon âme d'homme !... Dieu ne séparera pas ce qu'il a uni, et il ne jettera pas entre nos bras tendus... la mort !...

Quelque temps encore, Jacques parla ainsi, devant la fenêtre, grande ouverte sur la campagne ; du jardin montait le parfum des fleurs ; du ciel descendait la clarté joyeuse d'un jour d'été ; et, prise dans ce courant de vie, entourée surtout d'une affection que chaque épreuve semble approfondir en des horizons insoupçonnés, Odile, hésitante d'abord et presque malgré elle, commence à sortir un peu du noir où la consultation

connaissance, mêlé pourtant d'un vague reproche Paris l'avait plongée. Avec un accent de reproche, elle dit tout bas en tendant la main à son fiancé :

— Que faites-vous, Jacques !... Etes-vous bon ou vous montrez-vous cruel ?... Dois-je revivre pour mourir encore à vous une seconde fois ?... il me semble que j'étais presque prête...

En réalité, Odile avait été surprise ; elle ne s'attendait pas à cette attitude calme de Jacques. Elle le savait croyant jusqu'aux fibres les plus profondes de son âme, mais elle s'était demandé si la foi sereine du jeune homme tiendrait pratiquement devant l'angoisse de telles circonstances. La réponse intérieur avait été plutôt négative, car, à certaines heures, elle jugeait la force de son fiancé à la mesure de sa faiblesse.

Dans son âme, Odile fut donc confuse de sa révolte. Jacques souffrait plus qu'elle, car ici-bas, c'est lui qui devait rester ; et Jacques, pas un instant, n'avait douté de l'avenir ; devant le découragement absolu de sa fiancé, il n'avait eu qu'un mot : " Espérance !..."

— Alors, Jacques... tout n'est pas fini ?...

— Une simple question, Odile : si Dieu le " veut, " peut-il, oui ou non vous guérir ?...

— Oui... mais le voudra-t-il ?...

— Il le voudra !... répond le jeune homme, car nous irons chercher le consentement jusqu'au fond de son cœur. Lui-même a dit : " Quand vous serez réunis plusieurs, pour demander à mon Père quelque chose en mon nom, il vous l'accordera ! " Nous irons tous demander la santé d'Odile, j'ai même décidé cette nuit la porte où nous allons frapper...

A ces dernières paroles, le regard d'Odile interrogea...

Jacques alors s'assied auprès d'elle, et, avec une tendresse presque paternelle :

— Ecoutez, Odile ; quand vous étiez toute petite et que vous aviez encore les cheveux sur les épaules, je vous aimais bien, déjà, et vous ne vous en doutiez peut-être pas...

— En êtes-vous bien sûr ?... demande Odile, qui sourit pour la première fois depuis deux jours.

— ... Enfin, je vous aimais bien et devant Dieu, d'une telle façon, qd'il devait nous bénir. Un jour, en voyage, pas très loin d'ici, en Alsace — je vous raconte là une chose que je n'ai dite à personne, — j'ai fait, à cause de vous et à pied, l'ascension de Sainte-Odile, une montagne historique que j'aimais sans la connaître, car elle portait votre nom, et que j'ai cherchée des yeux, les premiers jours de mon voyage des Vosges... Figurez-vous un nid d'aigles, surmontant à pic d'immenses forêts de sapins, et, là-haut, un vieux couvent mérovingien où l'on conserve le tombeau de votre sainte patronne... Devant lui, j'ai beaucoup prié pour vous : je vous ai recommandée, confiée à la grande sainte d'Alsace: " Bénissez ma petite Odile, lui ai-je dit souvent, comblez-la de toutes vos grâces, étendez sur elle le boaclier vainqueur de votre amour ; et surtout, faites qu'elle soit la joie, le rayon de soleil d'une vie que je ne me figure pas bien sans elle !..."

Il y a longtemps de cela... Nous y retournerons ensemble, n'est-ce pas, Odile ?... pour la remercier du bonheur qu'elle m'a déjà donné, car, dès ce jour, j'ai eu l'espérance de vous... Et vous verrez qu'elle continuera !... Si vous saviez, là-haut, comme j'ai bien communié à votre intention ! J'étais seul : mes parents me croyaient

en Suisse ; en réalité, j'étais dans une sorte de retraite, parlant à Dieu de notre commun avenir et de notre futur amour !... Vous voyez donc bien que vous êtes " mienne " depuis longtemps ; je ne veux aujourd'hui qu'une permission, c'est de vous défendre contre la facilité de désespérer qui est en vous...

Et comme Odile hochait la tête en une sorte de dénégation, Jacques ajoute d'une voix très grave :

— Et surtout, ma bonne grande, je vous demande de ne pas passer du côté de l'ennemi !...

Ce soir-là, quand Jacques partit, Odile fut un peu comme une pauvre plante qui essaye, sans trop y parvenir, de se redresser après l'orage, mais qui, pourtant, voudrait bien vivre et s'épanouir encore.

A partir de ce jour, il se forme entre les deux jeunes gens une affection nouvelle, une sorte de second lien venant encore rendre plus grande la force du premier. Pour Jacques, Odile n'est plus seulement sa chère fiancée, c'est encore sa grande malade, autour de laquelle doivent graviter les plus délicates attentions : Fait-il beau ?... Jacques accourt en voiture, prend Odile, l'installe bien à ses côtés, et la promène dans les superbes bois de Frières, lui faisant boire du soleil à plein ciel, dès qu'il est un peu bas sur l'horizon.

Odile aime beaucoup voir le soleil se coucher par delà les lignes harmonieuses du Bois-Roux : elle possède même un album, peut-être unique, d'aquarelles dues à son pinceau, et représentant plus de cent couchers de soleil, tous d'une beauté très différente, couchers royaux dans l'or et la pourpre, soirées rouges où le ciel tout entier semble saigner au-dessus d'un incendie, ciel vert-

d'eau, nuages gris-acier éparpillés comme des moutons dans l'immensité des espaces ; dès aujourd'hui, le jeune homme prend ses dispositions afin que sa malade puisse les admirer le mieux possible ; très souvent il dîne vivement avec sa sœur, puis vient chercher Odile, et l'amène sur la route de Noureuil, auprès de la hutte de la Malvina ; et là, il arrête ses chevaux devant une immense étendue de ciel, où, presque chaque soir d'été, le soleil se couche d'une façon merveilleuse derrière le rideau lointain de peupliers qui bordent la route de Chauny ; puis l'on revient au pas des chevaux, dans le grand calme apaisant des crépuscules champêtres.

S'il pleut, Jacques apparaît à l'Abbaye avec toute une provision de belle humeur ; et les hautes pièces étonnées semblent réveiller leurs échos pour répondre aux saillies étincelantes du grave Jacques de la Ferlandière... Il veille à tout ; comme le régime d'Odile consiste en un ensemble de précautions, le jeune homme, avec une attention discrète, mais de tous les instants, s'arrange afin qu'Odile s'y conforme, sans pourtant trop en ressentir la servitude ; et ce fort a des délicatesses de maman pour amener sa fiancée à faire, pour sa santé, des sacrifices auxquels jamais, sans lui, elle n'aurait consenti à se plier.

En voiture, tout d'un coup, à un carrefour, sans se douter de rien, Odile rencontre le médecin de la Ferlandière, le brave docteur Mutin ; et, comme au hasard, prend sa consultation, sans avoir eu l'énervement de la prévoir.

Peu à peu, Jacques ramène la jeune fille vers les choses qu'elle aimait. Il y a des moments dans la vie, où, froidement, on laisse se dénouer tous les liens qui attachent à l'existence et constituent sa raison d'être, des moments où l'on

meurt partiellement, avant la mort définitive qui n'a presque plus rien à trancher. Déjà, Odile avait commencé ce douloureux travail de la séparation. Jacques l'arrête sur cette voie ; et, les uns après les autres, reprend tous les liens dont beaucoup flottaient à la dérive, sur le courant de la vie, perdus au milieu du naufrage de toutes ses espérances.

Le jardin de l'Abbaye reçoit d'abord une toilette spéciale et un dessin nouveau ; puis, chaque jour, Jacques arrive avec, dans ses poches, des échantillons de papiers, d'étoffes, des croquis d'ameublements ; il force Odile à s'intéresser à tout, provoque son avis, entretient des discussions ; bien plus, afin de retourner, de labourer plus profondément la terre des mauvais souvenirs, il lui fit faire le voyage de Paris, mais en famille, avec Jeanne et sa tante.

Ils partirent de Tergnier un matin à six heures ; et Odile, un peu étonnée d'elle-même et du nouveau qui apparaissait en son âme, débarque dans la capitale à 8 h. 1-2.

Elle ne connaissait pas Paris à cette heure matinale, et revit, toute joyeuse, des rues où, quelques jours auparavant, elle avait promené sa pesante tristesse. Assise en voiture à côté de Jacques, elle s'intéressa au mouvement de la ville le matin, aux fillettes courant chercher le lait de leurs mamans ; aux porteuses de pain ; aux troupeaux de chèvres s'arrêtant aux portes pour se laisser traire par leur conducteur basque ; à cette allée et venue coquette des petites ouvrières au teint pâli, aux doigts fluets, à la toilette bon marché, mais portée avec ce goût suprême dont aucune cité du monde ne possède le secret : humbles couturières, jeunes modistes, " petites mains " descendant des quartiers ex-

centriques vers le cœur de la capitale ; bonnes affairées ; femmes revenant de la messe et conservant sur leur front quelque chose comme le rayonnement de leur prière ; employés à la mine reposée par la nuit, s'acheminant lentement vers le bureau en lisant le journal ; marchandes de fleurs à la voiture, bouquetières au panier, tout le mouvement de la rue sans l'énervement de la poussière et de la chaleur ; et, sur tout cela, l'air rafraîchi, le soleil levant qui découpe de larges bandes d'ombre fraîche au pied des maisons, le soleil qui éclaire sans aveugler et attiédit sans tout rôtir.

Comme si la capitale voulait définitivement se réconcilier avec la jeune fille, il n'y eut aucun des ennuis ordinaires aux acheteurs pressés de repartir : pas de foule dans les magasins ; les employés furent aimables, se montrèrent empressés auprès des jeunes gens, descendirent d'eux-mêmes le ban et l'arrière-ban des échantillons ; et midi sonnait à l'horloge du Conseil d'Etat, qu'Odile, encore au Louvre, parlait du Bon Marché pour le soir !

Mais Jacques ne voulut pas : c'était assez de fatigue pour aujourd'hui... on repartirait par l'express de 3 h. 50. Et comme Odile proteste, Jacques déclare qu'il est le maître, puisqu'il est le fiancé, le mari de demain !... Ce qui fit beaucoup rire.

Puis, tous ensemble, ils allèrent déjeuner dans un restaurant du boulevard, où, contrairement à toutes ses prévisions, Odile s'amusa encore. Elle voulut commander le menu elle-même, et choisir des plats inconnus à la cuisine de l'Abbaye. Le déjeuner débuta très gaiement avec un potage " Esaü " réclamé spécialement par Jacques, que ce vocable biblique intriguait ; le jeune

homme prit d'ailleurs une mine navrée en voyant arriver un prosaïque potage... aux lentilles, au lieu des magnificences culinaires que, pour rêvées. Odile fit la grande enfant, et tint à ce que Jacques l'absorbât jusqu'à la dernière lentille... Jeanne et la tante étaient heureuses de voir ainsi le visage d'Odile s'éclairer ; la journée fut excellente.

— Vous voyez, Jacques, disait Odile dans le wagon, il ne faut plus me quitter : A vos côtés tout devient beau... même cet affreux Paris.

— Mais, pardon, ma grande !... quelle est la jeune fille qui est venue toute seule, et en cachette, voir le docteur Holtaut ?...

— A propos, interrompt Odile en riant, c'est regrettable de ne pas lui avoir déposé notre carte, à cet exquis docteur !...

— Nous prendrons notre revanche dans quelques mois... Ne le cartonnons qu'au retour de notre voyage de noces...

— Où le ferons-nous, ce voyage ?... A Sainte-Odile ?...

— Non ; Sainte-Odile, c'est tout de suite, dans une dizaine de jours, pendant qu'il fait très chaud... Vous voulez bien ?

Et Odile, avec le geste devenu familier depuis leurs fiançailles, lui tend la main, sa figure s'éclaire de son bon sourire d'autrefois :

— Mais, ami, puisque vous êtes le maître ! !... Vous savez bien, vous l'avez dit tout à l'heure, au Louvre...

Le lendemain du voyage à Paris, Jacques, à cheval, passa devant l'Abbaye de très bonne heure pour surveiller ses ouvriers ; et en côtoyant le long mur de la propriété, tout ourlé de lierre, il s'aperçut avec un certain étonnement

que les fenêtres de la chambre d'Odile étaient déjà toutes grandes ouvertes.

Alors, tout bas, il appela :

— Odile !...

Personne ne répondit.

Un peu inquiet, Jacques met son cheval sur la bordure gazonnée et fait le tour de l'Abbaye. Arrivé devant la barrière blanche du cottage, il aperçoit Odile en peignoir, gracieuse comme une apparition. Elle revenait du jardin avec une fraîche, une éclatante gerbe de fleurs dans les bras ; elle s'arrêta devant son atelier de peinture, et s'installa pour faire des bouquets dans de vieux cuivres dont elle avait la passion.

Jacques allait discrètement se retirer, mais Djinn aboya tout à coup avec transport. Odile lève brusquement la tête, et aperçoit Jacques, un peu confus de son indiscrétion, mais très joyeux, et qui lui tire un gai coup de chapeau...

— Déjà levée !... fait-il avec l'intonation heureuse d'un médecin de famille, dont la cure dépasse toutes les espérances.

— Mais oui.

— Et... on peut entrer ?...

— Non, Monsieur !...

Ce " Monsieur " amuse beaucoup le jeune homme.

— Tout à l'heure... insiste-t-il... en repassant ?

— Peut-être !... répond Odile, taquine.

En effet, à 10 heures, Jacques revint et trouva sa fiancée dans l'atelier, très occupée à peindre; elle n'était pas entrée dans cette pièce depuis un mois.

Et comme Jacques, de plus en plus heureux, admirait cette ardeur au travail, la jeune fille lui expliqua qu'elle s'entraînait pour Sainte-Odile :

— Il y aura là-bas, je suis sûre, bien des paysages à faire et des croquis à prendre ?...

— Vous trouverez des paysages superbes !

— C'est toujours entendu, nous partons la semaine prochaine, tous les quatre ?

— Tout à fait arrêté.

— Et quel genre de paysages... tristes... gais?...

— Oh ! vous savez, Odile, le spectacle est dans le spectateur ; chaque paysage est beau, tout dépend de ceux avec qui on le voit.

— Et avec moi ?... demande Odile en regardant Jacques bien en face avec ses grands yeux bleus.

— . . . . ! ! !

Ils partirent en effet,un soir, tous les quatre, par l'express de la gare de l'Est ; et le voyage entier ne fut que l'adaptation exquise de la dernière parole de Jacques : " Chaque paysage est beau, tout dépend de ceux avec qui on le voit." Il aurait pu ajouter : " Tous les voyages sont faciles — même le grand voyage, — pourvu qu'aux heures dures on ait une main amie pour appuyer la sienne." Odile semblait voir la nature entière dans les yeux de Jacques, et se sentir partout chez elle quand son fiancé était là.

Le lendemain, ils se réveillèrent à Saint-Dié. Jacques prit, à la descente du train, une voiture particulière ; et, vers 10 heures, par une belle matinée d'août, ils franchirent le col de Sainte-Marie-aux-Mines. Les quatre voyageurs n'eurent aucun compagnon ennuyeux durant toute la longue montée qui précède la frontière, pas même un Anglais ! L'eau, cette eau incomparable des Vosges, scandait seule le silence absolu par le murmure discret de ses filets susurrant de la roche, et pleurant toute pure, toute fraîche, sur le grès rouge qui encaisse la route.

Devant eux, les Vosges tracent maintenant du

Sud au Nord leur longue ligne bleue ; on dirait de géantes forteresses de rêve, dont les contreforts s'allongent tout sombres dans la plaine toute verte. Au milieu de ces immensités, Jacques montre une masse de verdure plus noire, entre Barr et Obernai, une sorte d'avancement en forme d'éperon dominant les sapins... C'est là l'Odilienberg, la montagne de Sainte-Odile, que surplombe le vieux couvent mérovingien, encore entouré du fameux mur païen formé de bocs fantastiques, roulés là par les rudes hommes des premiers siècles, et barrant sur six lieues d'étendue toute la base de la montagne.

Jacques, qui connaît les Vosges à fond pour les avoir parcourues pendant deux années en infatigable touriste, explique à ses compagnes la géographie du pays dans lequel elles vont entrer.

Sans doute, on ne voit pas d'ici l'Alsace dans sa superbe étendue comme on la verra demain matin, du haut de la terrasse de Sainte-Odile, mais le spectacle a déjà sa grande beauté. Aussi loin que distinguent les yeux, les forêts succèdent aux forêts, comme les vagues sombres d'un océan mélancolique ; et quand le vent agite le sommet des arbres, un long murmure, presque une plainte, s'élève de tous les points de l'horizon, autour des ruines des châteaux forts, plantés partout comme des nids d'aigles à la crête des montagnes... On dirait, sur cette mer verte, les épaves géantes de bâtiments sombrés dans la tourmente des siècles, et qui surnagent là, terribles encore dans leur dévastation, pleins d'âmes et de souvenirs.

— Ce pays m'écrase, dit Odile.

— Parce que vous ne le comprenez pas encore ; mais j'ai toujours eu peur que vous ne l'aimiez

trop, au bout de quelques jours ici, nous ne rencontrerons personne ; en général, les gens du monde apprécient peu le caractère religieux, austère, de cette nature : ils préfèrent la Suisse... heureusement pour nous !

Et, à mesure qu'ils montent, les bruits de la plaine diminuent, s'apaisent, s'éloignent ; à peine, de temps en temps, un vol effrayé d'épervier, un bruit très lointain de scierie qui ressemble à un brusque gémissement de choses irréelles, et le grincement des roues de la voiture mordant sur le sol, on se croirait transporté dans quelque région de rêve, toute proche des pays sacrés de la Divinité.

Pendant trois heures ils montèrent ainsi, leur voiture, chose infime, accrochée aux flancs du massif qu'elle contournait, rasant les rochers, effleurant les lèvres des abîmes, au fond desquels à cinquante pieds au-dessous du sol, on distinguait la tête des sapins... Puis, lentement, elle dépasse la forêt, un peu de lumière sidérale verse une clarté froide, on arrive au mur païen. Les voyageurs émergent définitivement sur la crête de l'Odilienberg, les contreforts du Hohwald, l'avancement formidable du Mennelstein, et, tout en bas, le petit village de Saint-Nabor et la plaine d'Alsace endormis dans la nuit.

Les chevaux galopent maintenant sur le plateau où souffle l'air pur des grandes hauteurs. Jacques enveloppe bien Odile :

— ... Et l'impression que vous font les Vosges se modifie-t-elle ?... peut-être ne pouvez-vous pas beaucoup en juger ce soir ?...

— ... Une impression étrange... les rochers rouges, la verdure sombre des sapins, les lignes entrevues des montagnes me révèlent Dieu sous un

aspect inconnu... Il me paraît cette nuit si grand, si grave, qu'il me fait presque peur !...

— Et pourtant, si vous saviez comme ici Dieu est bon à ceux qui le prient !

Au bout d'un quart d'heure, les voyageurs passèrent entre deux rochers qui semblaient être la porte d'une demeure de géants, et se trouvèrent bientôt en présence d'un premier bâtiment moderne, à la façade champêtre ; on dirait une porte de ferme surplombant une agglomération de blocs plus grande, plus majestueuse, que celles rencontrées jusqu'à ce moment.

C'était là.

Au bruit de la voiture dans la cour, une porte s'ouvrit, et, au seuil des vieux bâtiments qui constituent le couvent proprement dit, une petite religieuse apparut en sabots, la lanterne à la main. Timide avec Jacques, elle fut si bonne et si exquise, si attentive pour ses trois compagnes, elle devina tout de suite et si évidemment qui était la fiancée de ce grand jeune homme s'effaçant cette fois, et silencieux derrière ses compagnes, comme si déjà son œuvre était faite et son intervention inutile, que, sans rien dire, Odile en fut presque impressionnée.

— Jacques, pensa-t-elle, me traite comme une " aimée," sans doute, mais comme une malade aussi... Qui sait ?... je le suis peut-être plus qu'il ne veut le dire ?... Il a fait ici beaucoup plus que de me préparer les voies.

Et, par une sorte de contre-coup moral, elle fut préoccupée de son observation, car, dès lors, tout sembla vouloir la justifier. Sœur Bernard les obligea à prendre du lait chaud, et comme Jeanne et la tante opinaient pour du thé, elle concéda pour elles, mais maintint le lait chaud pour Odile ; puis elle les conduisit à leurs cham-

bres par les grands couloirs sonores, où les pas sur le sapin usé éveillaient les échos de l'antique couvent.

Et comme un sentiment de mélancolie envahissait l'âme d'Odile :

— Vous verrez, lui dit la petite Sœur qui parlait le français avec une difficulté charmante, vous vous plairez bien ici demain... Je dirai mon chapelet ce soir pour que vous ayez beau temps, et que les sapins sentent bon... Surtout, si vous avez besoin de quelque chose, sonnez-moi, je suis tout à votre disposition...

— Et comment vous appelez-vous, ma Sœur ? demande Odile.

— Je m'appelle " la petite Sœur Bernard."

Odile la regarda : la jeune religieuse avait la figure douce et distinguée, mais, dans ses yeux très clairs habitués aux grands espaces, il y avait aussi une interrogation...

— ... Je m'appelle Odile, leur répondit la fiancée de Jacques.

— Odile !... reprend la petite Sœur en joignant les mains... le plus beau nom de l'Alsace !... Il me semble qu'ici votre sainte patronne doit tout vous accorder...

Et Odile remarqua ce mot "tout ".

— Vous la prierez pour moi ?...

— Je vous promets !...

Et, dans la cellule modeste, la petite Sœur Bernard laissa quelque chose de la clarté de son regard, de la douceur de son religieux sourire, mais elle laissa aussi une préoccupation issue d'un empressement peut-être pas assez dissimulé.

o o o

Pourtant, tout au fond de lui-même, Jacques

n'est pas sans inquiétude. Par-ci, par-là, il entre dans la conversation d'Odile des mots jetés comme au hasard et qui ouvrent des horizons sur un état d'esprit dont Jacques plaisante, mais presque toujours sans conviction, un peu comme ceux qui rient des choses pour n'avoir pas à en pleurer.

Un matin, sa fiancée arriva en retard au petit déjeuner ; Jacques, qui s'était mis à sa recherche, la trouva priant ardemment au pied du tombeau de sa patronne, le front sur les rudes sculptures de pierre. Sans savoir pourquoi, il eut une vague inquiétude... le sentiment que cette prière allait contre ses espérances.

Il y a des moments dans la vie où certaines personnes sentent le malheur menacer autour d'elles... D'où vient-il et pourquoi vient-il ? Quelle partie de notre cœur va-t-il atteindre et briser ?... On ne pourrait le dire... mais, une chose certaine, c'est que le malheur est là, tout près, qu'on le toucherait presque en étendant la main, et qu'il nous guette, invisible, au coin de quelque chose Et, comme au début des orages, un vent froid s'élève et semble annoncer la foudre, il passe sur notre âme une sorte de frisson avant-coureur des catastrophes... Jacques, à l'entrée de la petite chapelle, ressentit une appréhension analogue ; pourtant il ne laissa rien voir, et, posant doucement la main sur l'épaule de sa fiancée, comme pour la rappeler à la réalité des choses terrestres :

— J'espère, Odile, murmure-t-il tout bas... vous priez bien aujourd'hui !...

La jeune fille tressaille et se retourne :

— Bonjour, Jacques !...

— Priait-on aussi un peu pour moi ?...

— Je ne priais " que pour vous," répond Odile

d'une voix grave, comme quelqu'un qui s'arrache à une conversation impressionnante.

— Allons... avouez-le, vous avez bien prié un peu pour vous aussi ?...

— Non !...

— Cependant, c'est pour cela que nous sommes ici... Il est vrai que maintenant nos vies sont tellement confondues, que prier pour l'un, c'est prier pour l'autre...

— Figurez-vous, Jacques, que ¡ as une seule fois, depuis que nous sommes à Sainte-Odile, je n'ai demandé la santé...

— Pourquoi ?... interroge Jacques... car nous ne sommes venus ici que dans ce but... Je ne comprends plus...

— Parce que toutes mes révoltes se sont évanouies... Peu à peu, je pressens... je vois que l'abbé Hans avait raison... Dieu fait bien ce qu'il fait... mais on ne comprend qu'à la fin les détours de la route mystérieuse par laquelle il nous conduit... Vous ne croyez pas ?...

Jacques, adossé à la petite porte toute basse qui conduit à la chapelle, regarda la jeune fille fixement ; elle soutint son regard avec une fermeté douce, estimant qu'entre son fiancé et elle aucun mystère, aucune réticence ne devait plus exister. M. de la Ferlandière reçut le coup en plein cœur ; c'était le commencement de la déroute, la fuite de ses espérances !...

Si Odile elle-même ne désirait plus guérir, alors c'était la fin de tout... Lui, l'homme courageux, pâlit, et, tout d'une pièce, comba à genoux, comme si Dieu venait de jeter sur ses épaules un poids inattendu qu'elles n'étaient pas préparées à porter.

Ils étaient seuls tous deux dans la petite chapelle intime. Odile s'approcha de son fiancé :

— Jacques, dit-elle, comprenez-moi bien : si Dieu veut... moi aussi, je veux bien ; mais s'il refuse, aujourd'hui je ne murmure plus, je dis du plus profond de mon âme et en toute sincérité : " Seigneur, je ne comprends pas bien encore, mais j'entrevois... Que votre sainte volonté s'accomplisse !..." Jacques, voulez-vous la faire avec moi, cette prière ?... Dites, mon Jacques aimé ?... car vous restez mon fiancé devant Dieu : je suis " vôtre " quand Dieu voudra ; mais s'il ne voulait pas que nos noces se célèbrent dans cette vallée de misère... répondez : vous vous inclinerez avec moi devant sa très sainte volonté ?...

— Je veux, répond Jacques d'une voix brisée, je veux... ce que vous voulez... tout ce que Dieu ordonne...

— Jé veux vous conduire à Lui !...

— Mais vous m'abandonnez ici-bas !...

— Je vous abandonne... ami ? Oh ! ne prononcez pas ce mot... Rien ne peut séparer ce que Dieu a uni !... Jacques, je vous aime, mieux et plus que jamais !... Jacques, je vous donne rendez-vous en Dieu qui est l'amour très pur et durable... en Dieu qui ne veut pas que nous nous arrêtions sur la route, et qui élève notre amour à la hauteur d'une surnaturelle espérance... Nos noces sont peut-être reculées, mais c'est pour la beauté plus grande de notre affection ; par-dessus la défection des corps et la misère des sentiments humains, c'est mon âme qui conduira la vôtre là-bas, vers le seul pays où, sans mentir, on peut dire qu'on s'aimera " toujours "... Et la mort, qui est pour tant d'autres l'heure affreuse... angoissante... horrible... sera pour nous l'heure de tous les bonheurs, le moment béni de toutes les réunions, le rêve réalisé restant un

idéal, dont nous jouirons en de perpétuelles éternités... Dites, Jacques... avouez que cela est beau ?... Il faut que Dieu ait de belles espérances sur nos âmes pour les conduire à de telles hauteurs... Répondez-moi... vous ne vous révolterez pas ?...

— ... Je me contenterai de souffrir...

— Sauffrir en Dieu et par Dieu est ici-bas le plus sublime des bonheurs...

Ils parlèrent quelques instants à voix basse dans la petite chapelle déserte, agenouillés sur les stalles de bois.

— ... Au moins, dit Jacques, en s'essuyant les yeux, que cela reste bien entre nous.

— ... Mais qui donc pourrait comprendre que nous ?... Il faut avoir eu l'âme fouillée jusqu'au fond par les doigts rudes de la douleur, et avoir éclairé cette douleur à la lumière de l'Evangile, pour trouver naturelles, désirables, des choses qui pour d'autres semblent et sont en réalité effrayantes... car elles dévastent la vie et ne laissent rien debout dans le sanctuaire le plus cher de nos cœurs. Que dis-je, Jacques ? puisque je suis en voie d'aveux, j'ai presque hâte que le mauvais passage soit franchi, pour veiller ensuite sur vous ; et, toute réfugiée en Dieu, vous voir interpréter mon perpétuel amour par toutes les circonstances au milieu desquelles se déroulera votre vie... Jamais je ne serai plus réellement auprès de vous que lorsque, aux yeux du monde, j'aurai disparu tout à fait...

Et, comme ils sortaient, Odile regarda Jacques avec un sourire un peu triste :

— ... Vous êtes pâle, ami, votre figure va parler... je vous assure qu'il faut devenir plus fort!

— Je ne suis encore qu'un novice dans la souffrance... murmure Jacques, mais Dieu va vite...

Et il mit sa main sur sa poitrine :

— J'étouffe là !... dit-il... Odile !... Je ne savais pas qu'un homme pouvait tant souffrir sans mourir !...

o o o

Ils rentrèrent, et, devant Jeanne, réussirent à se composer un visage. Odile s'affaira autour de sa boîte d'aquarelle ; Jacques alla lui chercher ses albums et revint les yeux rouges.

Ils devaient, ce matin-là, aller en excursion au Hagelschloss.

C'est un château terrible, ancien repaire de bandits, sauvagement situé dans un bas-fond à une petite lieue du couvent.

Afin d'épargner à Odile toute fatigue inutile, Jacques décida sur-le-champ qu'on attellerait la petite voiture, mise par l'aumônier, et sur la demande de Sœur Bernard, à la disposition des jeunes gens... Odile protesta un peu, prétendant qu'elle se sentait très forte ce matin, et qu'une marche dans les sapins ne pouvait que lui faire beaucoup de bien ; mais Jacques tint bon, avec une volonté plus affinée que d'habitude, et mit dans la voiture une provision de couvertures, à faire croire que l'expédition partait au Pôle Nord.

Et ils partirent, bande presque joyeuse en apparence, Jeanne plaisantant son frère, qui, au lieu des rudes bêtes du Val d'Api, conduisait une brave bourrique qui avait des habitudes d'âne de Montmorency dont elle entendait bien ne jamais se départir.

D'ailleurs, Odile est parfaite : c'est elle qui entretient la conversation, la rattachant à tous les incidents de la route, la faisant dévier aussi-

tôt qu'elle affecte de devenir un peu trop grave. Jacques ne peut prendre la même note, alors elle le stimule presque avec une sorte de fièvre, comme si elle ne voulait pas se faire à cette pensée qu'elle devient moralement plus forte que son fiancé. Mais Jacques résiste ; il fait lourd, ce matin, et vraiment il ne se sent pas en train...

En réalité, l'atmosphère est étouffante ; heureusement le Hagelschloss est perdu tout au fond d'un ravin, et là-bas, probablement, les voyageurs trouveront un peu de fraîcheur.

Ils descendent de lacet en lacet dans la montagne, s'enfoncent au milieu des sapins ; en se retournant, ils aperçoivent à peine entre les têtes des arbres se découper un peu de ciel d'un bleu noir inquiétant.

Plusieurs fois pendant la route, Jacques s'est retourné, examinant quelques nuages lointains d'autant plus attentivement que l'horizon diminue sans cesse à mesure qu'ils descendent.

— Tu as l'air anxieux ! observe Jeanne.

— Le fait est que j'éprouve des inquiétudes pour la continuation du beau temps.

— Avec une étendue de bleu pareille ?...

— Au Val d'Api, je n'aurais pas l'ombre d'un doute, dans la montagne, c'est différent, surtout à Sainte-Odile.

— En tout cas, ce serait pour ce soir ?...

— Espérons-le.

— Aurons-nous de l'orage ? demande Jacques à un garde-forestier qui descend d'une "schlitt," la bretelle du fusil à l'épaule de son dolmen gris.

— De l'orage ? cette nuit, peut-être.

— Mais d'ici-là... jusqu'à midi ?

— Sûrement non.

Et, se fiant à cette parole rassurante, les jeu-

nes gens continuent leur route vers le Hagels-cholss.

La petite voiture cahote maintenant au flanc de la montagne ; et Jacques explique à ses compagnes, que deux fois, étant tout jeune homme, il a battu la forêt en tout sens pour trouver le mystérieux Hagelschloss ; et que, deux fois, il a fait un lamentable buisson creux. Tout dans ce château est mystérieux : son apparence sauvage, la dureté de son site, son origine, les événements dont il fut le théâtre, et la difficulté de son accès. D'ailleurs, une simple excursion d'un matin suffira, car l'endroit est plutôt lugubre. Déjà les sentiers deviennent si étroits, que la voiture pins : puis, les raidillons se creusent, descendent trouve juste la place pour passer entre les sapins presque à pic. Alors Jacques abandonne le véhicule et le laisse sous la garde d'un bûcheron : puis la petite caravane s'engage dans des pentes qui semblent converger vers le fond d'un immense entonnoir.

— On dirait que tu nous fais descendre en enfer !... observe Jeanne.

Tout de suite, Jacques, qui semble n'attendre que cette observation, propose de s'en tenir là ; après tout, le Hagelschloss est un château comme tous ceux qui entourent Sainte-Odile ; le site seul a une beauté plus sauvage, de laquelle on peut se rendre compte sans aller plus loin.

— Mais " plus loin " est si peu loin !... répond Odile.

— Vous le désirez ?...

— Je le veux presque.

— Eh bien ! allons !...

Maintenant, on ne voit plus de ciel... un jour neutre descend dans cette nuit, au travers des sapins superposés ; et, tout au-dessous d'eux,

dans un fouillis inextricable d'herbes et de ronces, les jeunes gens perçoivent le clapotis de ruisseaux qui, en hiver, deviennent de véritables torrents.

— Pas possible, murmure Jacques, le garde s'est trompé !... il doit monter un orage sur Sainte-Odile ; le Hagelschloss est sombre, mais je ne l'ai jamais vu noir comme aujourd'hui.

— Je ne vois rien du tout !... répond Odile en riant.

— Là... au-dessous de vous ?...

Et, arrêtés au milieu du raidillon qui semble accrocher par mille racines tordues sa pente très raide au flanc de l'Odilienberg, la jeune fille aperçoit une masse énorme de pierres d'un rouge sombre, cachées derrière un repli de terrain. C'est la première enceinte extérieure conduisant au château ; de loin, avec ses pierres rouge sombre et ses grilles rouillées, on dirait un soupirail d'enfer. En quel siècle sauvage, et quels hommes ont pu avoir l'idée de bâtir une forteresse dans ce repaire ?...

— Si nous n'allions pas plus loin ?... répète encore Jacques.

Mais les jeunes filles protestent : la promenade n'a pas été fatiguante ; elles sont venues en voiture ; et descendre dans cette atmosphère très douce, très voilée, en pensant au soleil brutal de là-haut, c'est vraiment double plaisir.

Jacques, pourtant, résiste encore au désir de ses compagnes.

— Qui sait, dit-il, si là-haut le soleil est aussi éclatant que vous le supposez ?... Voulez-vous le fond de ma pensée ?... Malgré la parole du garde forestier, j'ai peur de l'orage... et si nous étions pris par lui au fond de cet entonnoir, ce serait terrible.

Le mot n'est pas prononcé qu'un coup de tonnerre éclate, lointain d'abord, puis rebondissant de montagne en montagne, roulant de vallée en vallée, répercuté, agrandi, multiplié par mille échos.

Odile tressaille, car le premier coup s'est à peine évanoui dans les bas-fonds, qu'un second... et un troisième éclatent plus sinistres. Un vent glacé passe sur leurs visages... et un silence d'effroi s'étend sur toute la nature.

D'un coup d'œil, Jacques juge la situation :

Revenir en arrière vers la voiture ?... C'est la montée pénible par les raidillons, pour ne trouver, en somme, qu'un abri précaire, une hutte dépenaillée de bûcheron ; mieux vaut cent fois précipiter la descente dans le ravin, et demander asile au colosse de pierre, qui semble, dans son bas-fond, regarder les jeunes gens avec les yeux grands ouverts de ses fenêtres béantes...

D'ailleurs, le temps va manquer à la réflexion, les coups de tonnerre recommencent, grandissent, se multiplient ; on dirait une armée de chariots de fer roulant à grands fracas sur un ciel de fer ; des éclairs s'allument, aveuglants ; puis, là-haut à deux cents pieds audessus de leurs têtes, ils entendent crépiter les larges gouttes de pluie que le feuillage des sapins arrête quelques instants encore ; il semble que, dans le lointain, tout un Océan accourt échevelé, et roule ses vagues dans la feuillée sombre... Le vent se lève définitivement, souffle, s'acharne sur les grands bois, enserrant la montagne entière de sa sauvage éteinte, et sa puissante voix chante, pleure, se tait, éclate au-dessus des vallées.

Encore quelques instants, l'orage va battre son plein, un de ces orages subits de montagne,

transforment les sentiers en torrents et les ravins en fleuves...

Jacques regarde sa sœur :

— Peux-tu te tirer d'affaire toute seule ?...

— Oui... sûrement, ne t'inquiète pas... occupe-toi d'Odile...

— Alors, suis-nous ; rendez-vous en bas dans les ruines...

Odile attend les ordres, le dos à un arbre ; car, ici, les circonstances transforment Jacques en une sorte de capitaine qui, ayant toutes les responsabilités, possède aussi tous les pouvoirs. Odile descend seule, même aidée de Jacques, c'est, à coup sûr,la pluie d'orage tombant froide sur cette enfant déjà tout essoufflée de la course qu'elle vient de faire ; d'ailleurs, cette pluie crépite maintenant à terre, traversant les arbres, plaquant de larges gouttes sur le sol couvert d'aiguilles de sapins...

Alors, sans un mot, Jacques prend sa petite fiancée dans ses bras, et, la protégeant de son mieux, les deux bras de la chère enfant noués autour de son cou, descend au milieu de la grêle, des éclairs et du tonnerre... Mais on dirait que le ciel, en les voyant s'unir tous les deux pour résister aux éléments, décide qu'ils n'atteindront pas le Hagelchloss... Toute la nature semble se lever, se revolter contre eux et les assaillir... Le raidillon, inondé de grêle, se fait glissant comme du verre ; des sapins cassent net sous les rafales du vent et barrent le chemin ; les branches fouettent, soufflettent la figure de Jacques...

— Odile, crie-t-il, cachez-vous la tête contre moi !... Ne regardez pas !... nous arriverons !... plus que deux sentiers: !...

Et, tout aveuglé par la pluie, la figure criblée de grêlons, Jacques cherche sa sœur au travers

de l'orage... Il l'aperçoit à dix mêtres devant un bras enroulé autour du front pour se protéger, et de l'autre, se frayant, elle aussi, courageusement un passage vers les ruines.

Mais, à leurs pieds, il y a déjà un petit torrent qui roule, saute et bouillonne de roches en roches autour du château ; il faut entrer dans l'eau jusqu'aux genoux pour passer... Ils sont maintenant blottis, pauvres êtres perdus dans la grande tourmente, contre la vieille herse rouillée qui barre la porte... Il y a des siècles qu'elle n'a pas été levée, et, pour entrer, les visiteurs passent habituellement par les fenêtres béantes qui s'ouvrent du côté Nord ; mais, dans ce cyclone qui semble secouer la montagne elle-même, il n'y pas une seconde à envisager la possibilité de faire le tour des ruines au travers du fouillis de pierres et de l'enchevêtrement des herbes. Quant à rēmonter vingt mètres plus haut, pour chercher la longue route ordinaire des visiteurs, c'est encore plus impossible... Odile est trempée de pluie ; malgré les efforts de Jacques pour la protéger, les rafales, secouées en tous sens par les vents, viennent la chercher jusque sous la mince épaisseur du mur, où le jeune homme essaye un instant de l'abriter...

Et penser que cette herse stupide est cause de tout le mal !... que derrière ces vieux barreaux rouillés il y a une longue voûte, toute sèche, où chacun serait parfaitement à l'abri !... Alors Jacques, pris d'une inquiétude sans nom pour le danger que court la frêle santé d'Odile, met la jeune fille contre Jeanne ; et, à deux mains, s'égratignant aux orties, s'écorchant aux rudes arêtes, il descelle les pierres branlantes qui encadrent un des côtés de la herse ; les une après les autres, sous la poussée terrible du jeune homme,

elles roulent lourdement dans le fossé, et l'orage arrive à son paroxysme, quand enfin une trouée est faite, et au travers d'une brèche à peine suffisante, les uns après les autres, passent Odile, Jeanne et son frère, tout trempé d'eau, de sueur et de sang...

Mais sa pauvre petite Odile est littéralement transpercée ; en quelques secondes, les larges gouttes ont inondé le plaid qu'elle a jeté sur sa chemisette de soie.

— Ce n'est rien, dit-elle, en s'efforçant de sourire...

Jacques la regarde, une anxiété au fond des yeux...

— Si !... c'est quelque chose !...

Un cercle de bistre souligne maintenant les yeux de la jeune fille, et, sur sa figure très pâle, les pommettes se détachent trop roses... Oh ! se sentir impuissant devant des êtres qui sont d'autres nous-mêmes !... ne pouvoir prendre de sa force surabondante, et la donner à nos chers aimés, afin qu'ils " vivent " dans la plénitude de ce mot, et qu'ils ne soient pas perpétuellement sur le point de mourir à nous-mêmes !.. Quelle humiliation et quelle douloureuse faiblesse !

Et, pendant que Jeanne imagine toutes les précautions possibles pour empêcher iOdile de prendre froid, Jacques regarde l'eau tomber droite du ciel noir , de tous côtés, dans la montagne, on entend des échos de dépastations : la terre, blanche de grêle, est jonchée de branches mortes ; et, vers cet entonnoir dont le Hagelschloss occupe le fond, des ruisseaux semblent accourir en toute hâte, pour jeter, eux aussi, dans une précipitation de haine, le poids de leurs flots sur le bonheur des pauvres enfants...

Ils attendirent là une heure, une longue heure

... Puis les nuages devinrent moins sombres ; une éclaircie se produisit, et un soleil ironique apparut, pendant que les nuages fuyaient encore là-bas vers le Rhin, comme de grands esquifs chavirés dans une déroute immense.

o o o

La forêt, maintenant, se faisait calme et douce ; des rayons de lumière venaient caresser les fûts des sapins tout luisants d'eau, et, sous sa chaleur, les mousses rafraîchies brillaient d'un vert plus tendre... Au milieu du ravin silencieux, les arbres s'égouttaient lentement, et, dans leur chute, les gouttes d'eau s'irisaient de lueurs de diamant ; de tous les côtés montaient des parfums exquis, l'odeur pénétrante des grands bois après la pluie ; et cette gaieté des choses, ce cadre de rêve, semblait une ironie devant la fiancée de Jacques, qui se mordait les lèvres pour ne pas tousser, craignant à chaque instant de voir ses lèvres s'empourprer de sang, de ce sang clair, écumeux, d'une beauté sinistre, qui donne aux poitrinaires l'impression juste que c'est leur vie qui s'en va...

Ils remontèrent); Odile, épuisée par l'orage, prit le bras de Jacques jusqu'à la voiture, et, à travers le chemin inondé et tout couvert de ruines d'arbres, revint vers le couvent.

En route, ils rencontrèrent des groupes de promeneurs, qui, eux aussi, avaient été surpris par l'orage ; une jeune fille de Mulhouse avait même reçu une commotion terrible en s'abritant sous le maigre feuillage d'un sapin. Mais la plupart riaient maintenant de leur mésaventure, et les conversations ne chômeraient certainement pas tout à l'heure au réfectoire. Seul, Jacques reste

silencieux ; c'est à peine s'il trouve quelques mots pour expliquer à la tante et à Sœur Bernard les inquiétudes qui l'angoissent. Pourtant, Odile a repris des couleurs rassurantes, et la tante se tourne vers la religieuse :

— Ah ! ma Sœur ! voyez-vous, ne me parlez pas de jeunes fiancés ; on dirait qu'ils ont plaisir à se torturer eux-mêmes !...

Une demi-heure après, chacun redescend pour le déjeuner. Odile, en toilette claire, cause assez gaiement avec la petite Sœur Bernard. Jacques lui trouve presque bonne mine, et commence à penser que peut-être il s'est réellement grossi les appréhensions ; à l'écho joyeux des conversations du grand réfectoire, le déjeuner des jeunes gens allait, malgré tout, débuter, lui aussi, sur une note rassérénée, quand, tout ruisselant, le facteur entre dans la pièce.

— " Guten Tag ! " s'écrie-t-il en soulevant sa casquette inondée... eh bien... pour un coquin de temps, en voilà un coquin de temps !... je compte, ma Sœur, sur une bonne soupe et un riche verre de kirsch pour me réchauffer ?...

— Cela dépend !... répond la petite Sœur Bernard.

— Comment ?...

— Oui... apportez-vous de bonnes nouvelles ?... Tout est là !

— Je l'espère, au moins...

Et le facteur pose sa canne dans un coin, puis sur la table, devant les jeunes gens, place le courrier du Val et de l'Abbaye. Il attendait déjà le résultat de la lecture, quand, tout à coup, il se ravise :

— J'allais oublier le principal !...

Alors, du fond de sa casquette, il tire une dépêche timbrée d'Obernai.

— Voilà... c'est pour M. de la Ferlandière...

Jacques l'ouvre et pousse un cri... Ses compagnes se penchent vers lui et lisent :

Du Val d'Api, France.

Usines en pleine faillite ; pays en révolution ; revenez ce soir. Absolument urgent.

Abbé HANS.

V

Pendant que l'express file à toute vapeur dans la diection de Tergnier, Jacques, enfoncé dans un coin de wagon, songe, les yeux perdus vers des paysages dont les aspects lui deviennent de plus en plus familiers.

Sa pensée devance l'allure du train : que va-t-il trouver là bas au Val d'Api ?... Telle est la perpétuelle question qui passe et repasse, plus anxieuse à mesure que la distance diminue et que se profilent à l'horizon les lignes basses de la vallée de l'Oise.

Comme s'il devait y découvrir un sens nouveau, Jacques relit encore la dépêche laconique de l'abbé Hans, dont la concision précipitée est pleine de menaces. Il arrive évidemment à une des impasses les plus critiques de sa vie : Odile est là, plus malade que jamais, dans le wagon-lit voisin du sien ; et il la ramène brusquement au Val d'Api, passant, des pays du calme et de la paix, dans une contrée en pleine révolution. Qui sait ?... la Ferlandière brûle peut-être en ce moment, au son de la " Carmagnole." De quelque côté qu'il se tourne, c'est la lutte pour le présent, l'inquiétude, l'angoisse, la séparation pour demain...

Aussitôt le départ décidé, Jacques avait conseillé à Odile et à sa tante de s'arrêter une semaine à Paris avec Jeanne. De cette façon, elles pourraient de nouveau consulter quelque grand médecin, et avoir pour cet automne un régime sérieusement documenté ; pendant ce temps, il

irait seul à la Ferlandière s'inspirer de la situation et leur indiquerait ensuite avec certitude le parti à prendre.

Mais, pas un instant, sa fiancée n'a voulu même examiner la proposition.

D'abord, voir un médecin ?... à quoi bon ?...

Elle se rappelle trop bien l'appréciation si juste portée par Jacques sur le rôle très limité du médecin dans certains cas. Quand il s'agit d'une affection comme la sienne, ce qui doit arriver arrive !... La science n'a rien à faire, puisqu'elle ne sait rien ; et toute sa mise en scène ne constitue pour la malade qu'une souffrance de plus... Elle a bien réfléchi, bien examiné sa situation et tout ce qui l'a précédée, elle sait maintenant, — détail qu'on lui a toujours caché — qu'il y a eu dans sa famille des cas semblables au sien... Le vieux docteur Mutin suffira tout seul à soigner le dernier !...

A ces mots, Jacques l'avait interrompue :

— Odile, vous m'aimeriez un peu... vous ne parleriez pas ainsi !...

— Vous aimer, Jacques ?... si vous saviez !... mais il me semble que vous pressentez seulement à quel point vous êtes ici-bas, après Dieu, tout pour moi... j'ai soif de votre présence maintenant plus que jamais ; vous absent, tout est désert, vide, désenchanté ; c'est le soleil qui s'éloigne, la vie qui s'en va !...

— Mais alors, pourquoi m'enlevez-vous comme à plaisir la dernière chose que je m'obstine à vouloir garder... l'espérance !...

— L'espérance ?... ami, il faudrait d'abord s'entendre sur ce mot... Toute espérance a son écho là-haut ; et si je n'ai pas voulu attendre plus longtemps pour vous livrer ma pensée tout entière maintenant qu'elle est bien précise en

moi, c'est que je vous estime grand et fort entre tous les hommes, c'est que je vous crois capable de me comprendre, et qu'avec vous il me répugnerait de jouer la toute petite comédie des illusions factices : je vous le répète, je connais ma situation, il me semble que vous la savez aussi... je partirai avant vous, bientôt peut-être ; mais nous avons la foi tous les deux, je vais vous attendre au pays des réalités définitives, c'est là que je vous donne rendez-vous. Après vous avoir aimé seul... vous avoir trop exclusivement aimé peut-être... après m'avoir révoltée contre Dieu qui vous enlevait à mon imparfait amour, je vous aime en Dieu et vous espère en lui. Comme un radieux rayon de soleil qui entre et brille tout à coup dans la pauvreté d'une mansarde, la foi sainte... la foi consolatrice est entrée dans la misère de mon cœur, et maintenant je sais... je vois... je comprends... et même... oh ! Jacques ! pardonnez-moi... je remercie !... A Sainte-Odile, Dieu vous a accordé plus que vous ne lui demandiez : il a guéri mon âme ; elle en avait plus besoin que mon corps... mon âme aigrie, révoltée, qui écartait Dieu sans discussion, comme on écarte un bourreau en lui disant : Fais ton œuvre, mais n'essaye pas de la justifier !..."

Comme Jacques se tait devant toutes ces révélations, Odile continue, cherchant à bien préciser sa pensée :

— Comprenez-vous, ami ?... je voudrais désormais parler avec vous de toutes ces choses comme on parle de demain ou d'un voyage tout proche...

J'aimerais, à vos côtés, pouvoir penser tout haut et regarder les pays de l'au-delà dans lesquels je dois vous précéder... Je voudrais surtout jouir en avare des dernières minutes de no-

tre affection terrestre, et voilà pourquoi j'écarte les inutiles, les indifférents, et même ces pauvres gens qu'on ridiculise en les appelant " princes de la science ! "... et qui ne sont en réalité que les rois de leur pauvreté, inconscients de la grandeur même de leur royaume. Non ! Jacques, ne me laissez pas à Paris, j'y souffrirais beaucoup... et Paris est un mauvais endroit pour souffrir !...

— Pourtant, si le danger était réel au Val d'Api ?... répond Jacques avec une très sincère expression d'inquiétude ?... Si un mouvement populaire se portait sur l'Abbaye ou sur la Ferlandière ?... Il faut tout attendre d'Alberte ; et rien que l'idée de vous voir, vous, ma petite Odile, au milieu de tous ces étrangers attirés par les usines, de tous ces meneurs qui s'enivrent chez Soupot... de vous sentir exposée peut-être à la brutalité de leur contact... à la sauvage tristesse de leurs cris haineux... je sens tout se révolter en moi ! !...

Mais Odile insiste :

— C'est surtout dans le cas où les choses iraient à cette extrémité que je veux être là... Jacques, vous savoir en danger et rester loin de vous ?... c'est impossible mille fois ! !

— Et les émotions ?...

— Il n'y a qu'une émotion pour moi, c'est d'être absente à ceux que j'aime !...

Et Jacques avait cédé.

Voilà pourquoi le même train ramène aujourd'hui vers le Val M. de la Ferlandière et ses trois compagnes. Dès qu'il le peut, Jacques achète des journaux, et constate que la dépêche de l'abbé Hans relate des événements devenus publics, préoccupant à la fois l'opinion et le gouvernement. Des dragons de Compiègne et des cuirassiers de Noyon ont été mandés par les au-

orités de Chauny depuis trois jours, et tout le Val d'Api, jusqu'au Bois-Roux, est en véritable état de siège. Les journaux constatent le fait, mais, subventionnés, ou désirant l'être, ne s'entendent pas encore sur la nature même du conflit qui vient d'éclater entre MM. Harmmster et leurs ouvriers, et observent une attitude permettant toutes les évolutions.

Aussi Jacques, pour épargner le plus possible à la jeune malade la vue des vilaines choses qui gravitent autour d'une grève, télégraphie à son cocher d'aller l'attendre à Mennesis et non pas au Val d'Api ; ils gagneraient ainsi à la Ferlandière par les bois de Frières, ne passeraient pas sur les terrains soumis à l'action des usines, et le retour précipité du jeune gentilhomme n'exciterait aucune émotion dans le pays.

La gare de Mennesis est une toute petite station perdue au milieu des champs et des pâtures. Une seule femme y fait l'office de chef de gare, distribue les billets, enregistre les bagages, ouvre et ferme la porte d'accès sur les quais gazonnés de la voie. La mère de cette jeune femme avait été employée jadis à la Ferlandière ; aussi Jacques ne pouvait choisir un meilleur point pour un retour complètement inaperçu.

Le programme fut réalisé de point en point.

Les voyageurs arrivèrent vers 5 heures du soir à Mennesis ; Baptiste les attendait sur le quai de la gare, avec une femme de chambre de l'Abbaye. Il vint au-devant de son maître, le visage triomphant.

— Eh bien ! Monsieur ?... il y en a du nouveau ! !...

— Quoi donc ?...

— Monsieur ne sait pas ! ? s'écrie Baptiste en ouvrant des yeux étonnés.

— Je sais quelque chose... et je ne sais rien...

Alors Baptiste, dans un langage de simple, résume l'affaire :

— Les usines sont à bas, finies... perdues !... Il n'y a plus un carreau intact dans toute l'étendue des ateliers, et si les bâtiments n'ont pas flambé, avec leurs peaux et celle des Harmmster, les patrons doivent un joli cierge aux cuirassiers de Noyon, dont une demi-douzaine ont été blessés dans les bagarres qui se succèdent sans interruption depuis quatre jours.

— Mais, au juste, demande Jacques, pour quel motif les ouvriers se sont-ils révoltés ?

— Voilà : les Belges ont commencé la grève à la suite d'une mesure générale, par laquelle les Harmmster supprimaient trois sous de l'heure aux anciens ; après les Belges, tous les ouvriers ont suivi comme un seul homme.

— Et pourquoi cette diminution de salaire ?

— Parbleu ! s'écrie Baptiste en levant ses bras chargés de colis, ils voulaient trop gagner, et trop vite ; on aurait dit qu'ils voulaient avaler tout le pays dans trois ans !... alors... quand on tire tant sur la corde, elle casse !...

Telle est la première version, l'appréciation superficielle des événements. Jacques pense qu'auprès de l'abbé Hans il aurait des raisons plus intimes, plus sérieuses, d'un bouleversement qu'il ne croyait pas devoir arriver avec une rapidité aussi foudroyante. Mais, dès maintenant, il est rassuré, car ce mouvement ouvrier, que la cause la plus légère aurait pu faire dévier, bornait évidemment son action au milieu même qui l'avait engendré.

A la vérité, Jacques ne comprend pas encore très bien comment Alberte, dans sa haine intel-

ligente, n'a pas profité de cet orage pour le jeter sur la ferme, en disant aux ouvriers :

— On baisse vos tarifs !... l'affameur s'appelle Jacques de la Ferlandière !... c'est notre ennemi, donc c'est le vôtre, car c'est nous qui vous payons ! Sus à l'affameur de l'ouvrier !...

Certes, le temps avait dû manquer à la jeune fille, à moins qu'un autre adversaire inattendu et très fort n'eût absorbé toute son attention, ce qui était encore bien possible.

En attendant la réponse à toutes ces questions, les jeunes gens traversent un pays parfaitement calme ; rien ne peut faire supposer qu'à cinq lieues plus loin la hideuse révolution sociale secoue ses brandons... Les paysans travaillent tranquillement dans les champs tout illuminés de soleil ; les voitures chargées de foin passent,avec les fourches piquées au sommet des dernières bottes ; et les charretiers se découvrent devant Jacques dans un sentiment de sympathie évidente, repectueuse comme autrefois. C'est la nature restée la même, toujours aussi bonne, aussi accueillante, aussi féconde, et mettant sur le front de ceux qui l'aiment quelque chose de son amour et de sa paix.

Les voyageurs s'en vont au pas tranquille des deux chevaux les plus calmes de la Ferlandière, Germinal et Fripon ; c'est Odile elle-même qui a réclamé cette allure, en apparence à cause de sa santé, en réalité parce qu'elle éprouve en elle comme l'intime pressentiment que c'est “ la dernière fois ” qu'elle voit ces bois aimés... ces prés où jadis elle avait été “ reine ” aux rendez-vous de chasse... ces horizons qui apparaissent tout d'un coup à la fin d'un taillis, laissant voir Saint-Gobain, Saint-Quentin et jusqu'aux tours historiques du château de Coucy.

Et comme c'est la " dernière fois," elle regarde, s'extasie, trouve à chaque paysage un air de renouveau et pourtant comme un langage d'adieu... Les yeux tout grands ouverts de la jeune fille semblent accumuler des provisions de souvenirs, de verdure et de fraîcheur pour l'époque prochaine des mélancoliques réclusions... Voici le Pré Acre... où l'on se réunit pour la battue au sanglier ; l'arbre au pied duquel, debout aux côtés de Jacques, elle vit jadis devant elle défiler toute la chasse commençante... Et elle le montre à son fiancé, cet arbre célèbre pour la simple histoire de leur cher amour...

— Jacques... vous rappelez-vous ?...

— Si je me rappelle !...

— Vous ne regrettez pas ?...

— Amie ! !...

Après le Pré Acre, voici la ferme des Francs-Bois, les pâtures célèbres de M. de Chailuy, où les bouvillons et les génisses gambadent gaiement en suivant la voiture le long des barrières, et enfin les bois de Frières si beaux, si parcourus, où chaque arbre évoque un passé à jamais disparu...

Et ainsi, de souvenir en souvenir, ils arrivèrent jusqu'à l'Abbaye où tout les attendait : Odile, très fatiguée, y descendit avec sa tante et Jeanne. Quant à Jacques, il se rendit directement chez l'abbé Hans pour connaître enfin les événements.

o o o

Le brave curé vint à lui les deux mains tendues :

— Et Odile ?... demande-t-il avant toute autre interrogation.

Jacques fait un geste découragé...

— Pauvre ami !... répond le prêtre.

Et, comprenant que Jacques désire parler d'autre chose... :

— J'ai compulsé hier mon indicateur, et j'ai vu que, difficilement, vous pouviez arriver avant ce soir... mais j'ai eu bien peur pour vous... pour moi aussi !

— Peur ?... et de quoi au juste ?...

— Qu'en revenant vous ne trouviez l'Abbaye et la Ferlandière à feu... sinon à sang... quelque chose comme une réédition moderne de la Jacquerie...

— ...... ? ?

— Car, au fond, c'est " vous " une des principales causes de la ruine des usines... Je sais tout, maintenant ; figurez-vous que la nièce de Sylvain le facteur est venue me prévenir de la débâcle, la veille même du jour où elle devait se produire.

— Comment savait-elle ?...

— Par Soupot, chez qui elle travaille.

— Voyons... expliquez-moi bien... j'ai soif de détails...

Et dans ce même jardin, sur cette même chaise où Odile s'était assise, devant la même immensité où tout un océan de moissons se creusait, sous la brise, de vagues d'or fauve, par un même soir tout irradié des splendeurs du couchant, l'abbé Hans raconta les événements tels qu'il les avait compris en se documentant à toutes les sources vraiment sérieuses du pays. Et, en parlant, en revivant par le souvenir toutes les phases de ce drame local, le vieux curé, tantôt s'animait, tantôt disparaissait presque, se faisait oublier derrière le pathétique, l'inattendu d'une situation présentée avec feu, comme l'acteur qu'on

ne voit plus, tellement il est bien entré dans la réalité de son sujet.

— ... Après l'achat du Bois-Roux, Alberte revenait furieuse à la maison, partait pour Paris chez des amis, et ne faisait plus au Val que de rares apparitions. Les usines avaient pris un vertigineux essor, parce que la jeune fille leur apportait l'appui de son activité, mais surtout le concours de sa haine contre Jacques qu'elle voulait écraser de son succès. Or, depuis son échec du Bois-Roux, ces mêmes usines lui sont devenues indifférentes, puis odieuses ; sa nature ardente, aveuglée par la jalousie, ne peut se faire à l'idée que, dans un moment déterminé, le seul peut-être de sa vie où, par-dessus tout, elle aurait voulu être riche à millions, son père et son oncle lui ont piteusement refusé la bagatelle de 50,000 francs ; une misère devant le chiffre d'affaires qu'elle procurait chaque mois aux usines.

Non seulement elle s'est désintéressée des fabriques, mais, sous le coup de fouet d'une réflexion qui s'exaspère, une véritable soif de vengeance est peu à peu montée dans sa nature de femme, l'envahissant tout entière, rendant son père et son oncle responsables de la vie brisée et sans but qui est maintenant redevenue la sienne : car, si un homme de la valeur de Jacques de la Ferlandière s'éloigne systématiquement d'elle, il faut une raison sérieuse ; et cette pauvre poitrinaire blonde de l'Abbaye ne peut être toute seule cette raison-là.

Alors Alberte se souvient des grosses plaisanteries de Victor, répétées certainement, exagérées peut-être, dans la société où fréquente le jeune homme, des mille incidents créés par d' "autres" que par elle, et qui ont eu pour résultat de la

pousser à son acte d'hostilité de la vente du Bois-Roux... D'ailleurs, qui lui garantit que son père n'a pas agi secrètement pour ruiner toute possibilité d'un mariage entre elle et M. de la Ferlandière ?... Oui, les responsables, dans cette affaire, ceux qui, non seulement refusèrent de collaborer à un désir, après tout légitime, mais se sont jetés perpétuellement entre elle et son but, c'est sa famille... sa prosaïque, sa pratique famille !...

Et, avec une intonation pleine de fiel, elle répète le fameux dicton très en honneur dans son ancien lycée : " Où est-on mieux qu'au sein de sa famille !..."

— Partout ailleurs !..."

Mais son parti est bien pris ! Si seulement elle avait agi plus tôt !... si elle avait apporté à la conquête de son bonheur l'énergie qu'elle va déployer pour la satisfaction de sa vengeance !... Si, au lieu de tergiverser, elle était allée droit à M. de la Ferlandière qu'elle considérait comme incarnant son avenir ; si elle avait continué la fameuse tactique commencée au bal, le jour de l'inauguration des usines, peut-être que ni son père ni son oncle n'auraient été assez forts pour renverser les jalons qu'elle aurait posés... Mais ils le payeront... et cher !... Ils ont frappé son cœur, elle va les frapper à la bourse !...

Et, froidement, elle commence sa campagne de destruction, négligeant les affaires, détournant des commandes importantes au profit d'un cousin qui, depuis deux ans, établit à Londres des usines similaires et offre à la jeune fille une commission superbe pour les travaux qu'elle lui procure.

MM. Nathan et Victor Harmmster s'engagent peu à peu dans une véritable impasse industriel-

le : d'un côté les commandes se raréfient parce qu'on les détourne, ou que ces messieurs, livrés à eux-mêmes, n'ont plus le temps de relancer les fournisseurs aux époques voulues ; de l'autre, le mouvement de désertion des campagnes s'augmente dans une effrayante progression géométrique ; les ouvriers affluent de toutes les communes, et, sur un ton excité, exigent d'être embauchés comme leurs camarades.

Pendant quelques mois, les Harmmster résistent et soutiennent leur crédit, en faisant travailler d'avance pour des adjudications prévues, mais pas encore fermes ; ils comptent principalement sur une grosse commande, promise à la fois par les ministères de la Guerre et des Colonies, et qui, sans leur rapporter des bénéfices exagérés, constituerait une réclame énorme pour la maison et les soulignerait définitivement à l'attention des clients sérieux. Alberte a mis, quelques mois avant son départ, les choses bien en train, grâce à ses relations féminines ; mais son abstention change tout ; son père et son oncle se trouvent désormais seuls, sans avoir en mains les fils de l'affaire, ces mille petits riens qui, réunis, forment le faisceau solide sur lequel on peut s'appuyer pour triompher.

Comme l'avis d'adjudication de cette commande tarde beaucoup trop à paraître dans les journaux spéciaux, le gros Victor, assez méfiant par nature, et qui flaire un piège, prend le train pour Paris et se rend au ministère.

Dans la circonstance, il vaut mieux que ce soit lui ; car, sans avoir le liant, la souplesse, l'habileté d'Alberte, il trouve, dans ses relations mondaines et sa grosse bonhomie de " soireux ", le joint de beaucoup de situations.

Il attend depuis un quart d'heure à peine dans l'antichambre du ministre, comme un quémandeur ordinaire, et la chose lui paraît déjà dure, car il se rappelle que, six mois auparavant, le préfet téléphonait lui-même, très aimablement, les commandes aux usines du Val d'Api, entre deux invitations à dîner.

Evidemment, Alberte a passé par là !

Et, tout en faisant tourner son chapeau sur sa canne, avec des soupirs énervés, l'oncle Victor sent en son esprit monter pour sa nièce des appréciations d'une sévérité d'ailleurs justifiée.

Enfin, au bout de deux longues heures, son tour arrive ; le ministre le reçoit d'une façon charmante :

— Comment, cher ami, vous étiez là !... et vous ne me l'avez pas fait dire !... c'est mal, cela.

— Je vous crois, répond Victor, avec une figure moitié figue, moitié raisin... Je suis là depuis bientôt trois heures !...

— Mais je n'ai pas remarqué votre nom sur les lettres d'audience, sans quoi... certainement, je vous aurais donné un tour de faveur !... Vous n'en doutez pas un instant, je suppose ?...

La conversation s'engage : le ministre parle rapidement de Nathan et de sa nièce, comme s'il ignorait la fraîcheur survenue dans les relations familiales ; puis, tout en jouant avec son coupe-papier, dit à Victor que le gouvernement compte beaucoup, pour les élections, sur le groupement ouvrier considérable dont les usines Harmmster sont le centre... il faut que les habitantns du Val d'Api votent comme un seul homme pour le candidat du ministre !...

— Oui, répond Victor d'une voix mécontente, à

condition, qu'à son tour, Monsieur le ministre nous soutienne !...

— Cher ami ! mais c'est plus qu'un devoir pour nous ! Je considère cet appui comme une véritable dette de reconnaissance ; sachez que le gouvernement n'oublie pas, n'oubliera jamais ceux qui travaillent pour lui ! !

— Alors, nous pouvons toujours compter sur la commande promise de tous les cuirs militaires, sacs, cartouchières, souliers, bandoulières ?

Ici, la figu.e du ministre prend une expression d'étonnement absolu :

— Comment ?... mais cette adjudication est finie !... Et vous n'y avez pas pris part ?...

— Finie ?... répète Victor en ouvrant des yeux tout ronds

— ... Depuis quatre jours !... les dernières signatures ont été échangées hier soir.

— Sans avis ?...

— Mais voyons, mon cher Monsieur Harmmster, vous savez très bien qu'on ne jette pas dans la publicité ordinaire les transformations de matériel de guerre payées par les fonds secrets !... Merci ! les journalistes ont assez d'autres moyens pour nous attaquer sans que nous leur fournissions des armes contre nous-mêmes !... Mais, je vous réitère, je ne comprends rien à votre abstention, car je vous ai fait convoquer par lettre spéciale et personnelle, avec trois autres adjudicataires...

— Nous n'avons rien reçu, répond Victor... absolument rien !... et pourtant nous guettions votre lettre tous les jours dans le courrier...

— C'est inouï ! s'écrie le ministre, très calme, d'ailleurs.

— Tel que je vous le dis.

— ... Et même, je vous avoue que votre abstention, si je l'avais remarquée, ne m'aurait que très peu étonnée, car on m'a certifié que vous refusiez, en ces derniers temps, des commandes très avantageuses, tellement vous étiez débordés, écrasés de travail !...

Alors, tout à fait curieux, l'oncle Victor se lève et fait deux ou trois pas dans le cabinet du ministre, puis, s'arrêtant devant lui les deux bras croisés :

— Quel est le maroufle qui a pu vous tenir un pareil langage ?...

— Mais, fait le ministre avec un geste évasif, tout le monde ! !... et comme le commande presse, car nos relations diplomatiques avec l'Angleterre se tendent tous les jours, l'adjudication s'est faite séance tenante, en dix minutes.

— Je serais assez curieux de savoir qui l'a eue ?..

— Précisément, cher ami, répond le ministre avec une ironie très dissimulée, rassurez-vous, la commande n'est pas sortie de la famille Harmmster ; c'est votre cousin de Londres qui l'a demandée pour sa maison de Paris.

Ici, Victor, malgré l'austérité verte et noire du cabinet ministériel, lâcha un juron terriblement étoffé que Soupot lui-même n'eût pas désavoué :

— Au bas de toutes ces canailleries, dit-il, rouge comme une poterie étrusque, je reconnais la signature de ma chère petite nièce !...

— ... De Mlle Alberte Harmmster ?... de votre charmante nièce ?... Pas possible !... Comment... seriez-vous tous les deux en délicatesse ?... demande le ministre avec l'air compatissant d'un homme politique parfaitement au courant de la question.

— Ma nièce ?... c'est une petite personne que je noierais ou que j'étranglerais avec un bonheur ineffable !...

— Ah ! je ne savais pas... répond le ministre en assujettissant son monocle...

Puis, d'un ton délibéré...

— Enfin, mon cher ami, ne vous désolez pas... une perdue, dix retrouvées...

— Merci, j'en ai assez d'une !

— Non !... je ne parle pas de votre nièce... je parle des commandes du gouvernement. Evidemment, c'est une grosse affaire que vous avez manquée là, et d'une façon que je ne m'explique pas encore ; mais, vous savez, presque chaque trimestre, nous pouvons offrir à nos amis des occasions pareilles ; et même, j'y pense ! ne vous mettez pas martel en tête ; dites à M. Nathan de se tranquilliser : dès que le budget sera voté, l'état-major doit faire passer un nouveau règlement concernant la cavalerie ; dans le cas de l'adoption du projet par les Chambres, toutes les selles seraient modifiées ; je vous promets cette commande, sans aucune mise en adjudication... Vous me comprenez bien : ma promesse est formelle, et j'y veillerai personnellement.

— Monsieur le ministre, fait Victor d'une voix blanche, je vous remercie ; c'est une consolation pour nous de constater que nous pouvons toujours compter sur votre bienveillance.

— Mais certainement, cher ami.

Et le ministre lui secoue la main avec effusion.

En descendant le grand escalier d'honneur, Victor Harmmster se monologue avec vigueur :

... Sans aucun doute, il est roulé abominablement, et même le ministre a mis une sorte de coquetterie dans la façon dégagée dont il l'envoie

promener : car, échafauder une espérance quelconque sur la futur commande dont il vient de parler, c'est escompter les souliers d'un mort... En supposant, d'abord, que le budget soit voté, que l'état-major présente et fasse adopter son projet de réforme, le ministre actuel sera-t-il à cette époque encore au pouvoir ?... on ne trouvera-t-il pas un moyen de ne plus se souvenir ?...

D'ailleurs, au fond, le ministre n'est-il pas le premier instrument de l'actuelle déconfiture des usines du Val d'Api ?...

Et le vieux sceptique repasse dans sa mémoire les réponses qui viennent de lui être faites, les chevilles préparées pour tous les trous, les attitudes ultra-sympathiques que le ministre a prises... Et il conclut en son for intérieur :

— Ils sont tous de " mèche " !...

Alors, se retournant vers la double porte de moleskine verte qui ferme, en haut de l'escalier, le cabinet du ministre :

— Je me figure que ce gaillard-là doit maintenant éclater de rire en pensant à ma figure de tout à l'heure ! !... Qui sait !... Alberte était peut-être dans un coin !... Canailles, va !

Et cela fut dit si fort que l'huissier, qui sommeillait en haut des marches, faillit presque se réveiller...

Victor revient donc au Val d'Api avec une humeur de chien battu ; et la première chose que lui tend, d'un geste nerveux, Nathan, dès son entrée à l'usine, c'est la lettre du ministre, l'invitant à une adjudication faite trois jours auparavant :

— Tu vois... la poste vient encore de nous jouer un singulier tour...

— La poste !... s'écrie Victor, elle n'est pas en cause, ici... Tu te trouves en présence d'une ex-

quise fourberie de ta fille... Elle a laissé à ton cher cousin juste le temps de signer toutes les pages du cahier des charges, car l'affaire s'est définitivement terminée hier au soir... Et, constate-le, ils ont toutes les délicatesses, ces petits jeunes gens, ils permettent tout de même au ministre, leur complice évident, de nous avertir aujourd'hui...

Alors Nathan se laisse tomber sur son fauteuil et, dans un accès de colère, pique un coupe-papier poignard dans le bois de son bureau :

— Alberte !... Alberte ! !...

L'échec est grave en lui-même, grave surtout si on le considère comme symptôme de l'avenir. Si les Harmmster ne peuvent plus compter sur les faveurs gouvernementales, leur situation devient intenable dans le pays ; car, avec le développement colossal pris tout à coup par les usines, les commandes des particuliers sont évidemment insuffisantes pour alimenter le travail.

Aussi Nathan, qui est un nerveux, un décidé, prend sa résolution tout de suite, et s'y arrête avec l'énergie absolue d'un homme qui ne veut pas se laisser engloutir : dès le lendemain, il fait coller sur les murs intérieurs de ses usines un avis mettant à pied tous les ouvriers arrivés depuis trois mois, et rabaissant à six sous de l'heure le travail des anciens.

Naturellement, ce soir-là, les hommes sortirent très excités des ateliers ; car, abaisser le tarif d'un travail, même avec des raisons légitimes, constitue toujours aux yeux de l'ouvrier une mesure odieuse. Il y eut chez Soupot, le lendemain, une réunion tumultueuse où parlèrent trois députés mandés télégraphiquement de Paris ; car, chose curieuse, Soupot, dont l'influence est solidement établie dans l'esprit d'une grande partie

des ouvriers, se tourne maintenant contre les Harmmster qui l'ont imprudemment jeté à la côte, le trimestre dernier, pensant que, désormais, ils n'avaient plus besoin de lui.

Ils ne vont pas tarder à voir qu'ils se sont largement trompés, et la rancune de Soupot sera une des causes de leur ruine.

Jacques avait jusque-là écouté l'abbé Hans sans rien dire, et avec un intérêt grandissant. Mais, à ce moment, il ne peut s'empêcher d'interrompre.

— Cette évolution de Soupot, je l'ai toujours prévue... les juifs ne doivent plus le payer... Une chose bien piquante serait de le voir faire campagne pour moi ! !...

— Pour vous ?... certes non !... s'écrie le curé ; car le malheureux descend encore d'un échelon, et s'est fait le porte-parole du parti révolutionnaire. Pendant deux jours, la loque rouge a flotté sinistrement au-dessus de son débit ; les ouvriers qu'il travaillait depuis longtemps par l'absinthe, les journaux et les réunions, ont parcouru le pays dans tous les sens, à la suite d'un contremaître qui portait un balai... c'est devenu ici le langage muet de la grève à outrance.

Nathan Harmmster ne s'est d'abord pas effrayé outre mesure de ces manifestations : dans sa vie de patron, il a vu d'autres grèves, qui pour n'être pas aussi étendues, étaient pourtant aussi violentes. D'ailleurs, il est acculé par les circonstances extérieures à un refus catégorique aux réclamations de ses ouvriers ; les créanciers des usines ot appris par les journaux qu'elles entrent dans une crise redoutable ; et, au début de cette semaine, tous ont présenté leurs échéances avec une anxiété à peine dissimulée.

Alors, l'éternelle histoire recommence. Les mal-

heurs ne viennent jamais seuls ; un pas sur une pente entraîne à en faire d'autres ; l'abîme appelle l'abîme... Il y eut une première échauffourée violente la veille du jour où je vous ai télégraphié à Sainte-Odile ; heureusement, les cuirassiers de Noyon, arrivés à temps, empêchèrent les choses de tourner au rouge.

Mais le soir, Victor, et surtout Nathan, exaspérés des lettres de menaces qu'ils reçoivent et des insultes dont le bruit leur parvient par-dessus le mur le mur de leur propriété, et surtout espérant gouvoir vendre leurs usines avant qu'elles aient complètement périclité, font coller une affiche en ces termes très secs. Ils déclarent que, " devant l'attitude intransigeante des ouvriers, les directeurs de l'exploitation n'ont plus rien à faire dans un pays dont les habitants se montrent incapables de discuter pacifiquement une situation, ne savent que prêter l'oreille aux meneurs, et saccager les industries créées pour leur donner du pain. En conséquence, les usines sont fermées définitivement, sans aucun espoir de reprise de travaux par l'ancienne direction ; les commandes en cours seront exécutées par des maisons similaires de Paris."

Alors, dans tout le pays éclate une explosion de rage.

Ces milliers d'ouvriers arrachés à la terre, dont ils ont perdu à la fois le goût et la possession, se sentent abandonnés par ces patrons qui, après avoir fait resplendir devant leurs yeux les espérances les plus dorées, paraissent maintenant se soucier d'eux comme le savant se soucie du cadavre du chien sur lequel il tenta une expérience.

Le soir même de l'affichage, au sortir des cabarets, s'excitant les uns les autres, les ouvriers

rent en une poussée sauvage sur les bâtiments ; et comme naturellement ils trouvent les portes fermées, ils se suspendent en grappes humaines aux branches des platanes qui dépassent les murs, et vont sauter dans les cours ; heureusement, les cuirassiers arrivent, cette fois encore, à temps, et empêchent, mais à grand'peine, l'envahissement des usines.

C'était effrayant à voir.

J'ai reconnu, dans la foule, des journaliers excellents de Frilleux, des petits cultivateurs de Brésolettes, d'anciens garçons de ferme de Fumeçon, qui marchaient, ivres d'absinthe, en hurlant des chants de mort derrière Soupot, cause première de tout leur mal... Des femmes en cheveux traînaient des enfants et ramassaient comme projectiles tous les cailloux de la route ; on eût dit une sorte d'océan humain jetant l'écume de ses flots, d'une manière consciente et acharnée, sur les monuments maudits dont il voulait emporter jusqu'aux dernières pierres, et s'entraînant peu à peu à une catastrophe géante.

Les soldats restaient impassibles derrière leurs officiers, tous insultés grossièrement par des gamins de douze ans qui lançaient de la boue sur les uniformes, mêlant dans une même haine furieuse les broderies d'or et les galons de laine.

Dans une révolution comme celle-ci, l'homme sans doute est hideux dans sa colère de brute, mobilisant toutes ses forces au service d'une vengeance stupide qui ne répare rien ; mais ce qui est répugnant par-dessus tout, c'est la femme, l'être de vie hurlant à la mort, c'est la créature douce et délicate soufflant sur l'incendie terrible, au risque de tuer ceux qu'elle devrait aimer... c'est l'enfant, un pli mauvais aux lèvres, levant pour frapper une main dont il maudit la

faiblesse !... Oh ! mon pauvre ami, combien je vous félicite d'avoir été absent : j'ai ces visions pour toujours au fond de mon cœur de prêtre, il me semble que j'ai trop vécu !...

— Je m'étonne toujours, répond Jacques, qu'un mouvement populaire aussi violent ait respecté le presbytère et la Ferlandière.

— Nous ne devons en savoir aucun gré aux meneurs, car Soupot avait l'ardent désir de nous englober tous les deux dans la même haine et de nous faire balayer par le même courant. Mais les événements sont arrivés trop vite, le terrain n'était pas assez préparé ; et les ouvriers, hypnotisés par la question capitale des usines, pouvaient être difficilement lancés contre la ferme et contre l'église. Aussi, le matin même du premier assaut, ai-je pu circuler assez tranquillement dans le Val : à part quelques infâmes voyous, tous ceux qui m'auraient insulté en temps ordinaire se taisaient, impressionnés par la gravité des circonstances ; d'autres m'ont salué ; bien plus, quelques anciens fermiers m'ont abordé : “ Monsieur le curé, il faudra nous dire une fameuse messe ce matin, car les choses tournent au vilain ! ”

Voilà, mon cher ami, la situation exacte ; jour par jour, la nièce de Sylvain tenait ma bonne au courant de ce qui se passait : chez Soupot, tout se discute à table et le verre à la main ; la petite, très intelligente, ne perdait pas une parole, sachant bien, la brave fille, qu'un avis donné à temps pouvait sauver l'église ou la Ferlandière dans le cas où le mouvement populaire aurait dévié. Et maintenant, que comptez-vous faire ?

— J'irai demain discrètement au Val, répond Jacques, et je verrai si je puis quelque chose

pour la pacification du pays. Je vais même m'arranger pour ne pas y aller seul ; à un moment déterminé, un groupe restreint mais résolu peut empêcher bien des excès. A votre avis, la journée de demain sera-t-elle chaude ?...

— Elle sera la plus grave de toutes, répond l'abbé Hans, en secouant la tête d'un air inquiet ; je la regarde même comme la journée décisive, car les Harmmster sont acculés à une résolution extrême, dans un sens ou dans un autre, par Soupot et par Etienne...

— Etienne est aussi dans ces vilaines affaires? demande Jacques étonné...

— Le pauvre homme ! il est le prisonnier des forts ; rappelez-vous ceci : rien n'est dangereux comme les moutons au pouvoir... Une chose certaine, c'est que Soupot, Etienne et le Comité ouvrier doivent faire demain matin à ces messieurs la dernière sommation de reprendre immédiatement le travail des usines aux conditions anciennes. Comme les Harmmster ne peuvent absolument pas les accepter, c'est la guerre à outrance ; et cette guerre est voulue par Soupot. M. Nathan le gêne pour sa candidature prochain... Je ne sais pas ce qui arrivera demain, mais l'horizon est noir... presque rouge !...

— Alors, j'irai ! dit Jacques résolument.

Et le jeune homme se leva pour retourner à l'Abbaye.

Les jeunes filles l'attendaient, anxieuses, avides d'entendre de sa bouche un récit sérieux des événements.

Jacques raconta les choses simplement, glissant toutefois, pour ne pas effrayer, sur les craintes de l'abbé Hans ; mais Odile, couchée sur une chaise longue devant la table, regarde son

fiancé parler et lit entre les mots la pensée intégrales de Jacques.

— En résumé, dit-elle, quand le jeune homme fut sur le point de partir, on pourrait bien se battre demain ?...

— Se battre ?... répète Jacques, hésitant un peu à mettre dans sa réponse l'expression exacte de sa pensée.

Mais sa nature loyale reprend le dessus :

— Eh bien !... oui !... on pourrait peut-être se battre...

— Vous y serez ?...

Jacques, alors, la regarde :

— Odile, pourquoi me posez-vous cette question ? Voulez-vous me retenir ou m'encourager?

— Si c'est votre devoir d'y aller, Jacques, il " faut " y aller !

— J'ai peut-être un rôle pacificateur à jouer demain... En des circonstances aussi graves, un simple " peut-être " suffit pour engager un honnête homme.

Odile lui tend alors la main :

— S'il est possible, Jacques, je vous aime davantage quand vous parlez ainsi... Allez ! et que Dieu vous garde !...

Le lendemain fut un jour d'une chaleur lourde, énervante, un vrai jour de révolution.

Dès 5 heures du matin, les journaliers, en arrivant à la Ferlandière, pour prendre les ordres du chef de culture, trouvèrent le jeune gentilhomme qui les attendait devant la maison de Potain ; et déjà la nouvelle circulait dans les rangs :

— On ne travaille pas dans les champs aujourd'hui !...

Jacques leur expliqua ce qu'il désirait d'eux :

— Le pays traverse une phase critique, leur

dit-il en substance ; il y a dans le Val d'Api deux éléments : l'un, composé d'étrangers, écume de tous les pays, dont je ne m'occupe que pour les empêcher de mal faire ; l'autre formé par tous les anciens de la vallée, qui ont commis la grave faute de se laisser entraîner vers les usines, et d'abandonner la vieille terre qui n'avait jamais failli à leurs pères !... Ceux-là restent nos camarades, aujourd'hui comme hier ; il faut les protéger contre eux-mêmes d'abord, contre leur stérile besoin de vengeance ; il faut les empêcher d'être, entre les mains des meneurs, l'instrument inconscient des besognes infâmes !... Il faut aussi les protéger contre les autres, contre ceux qui ont intérêt à ce que le sang coule aujourd'hui. Vous le voyez, mes amis, quand on délaisse Dieu et le sol sacré de la patrie pour la politique et l'usine étrangère, on arrive facilement à prévoir, comme ce matin, les éventualités les plus graves... C'est un rôle de pacificateurs que je vous confie ; vous devez tous exercer, à vos différents postes, une influence apaisante, et revenant dans vos hameaux, vous pourrez peut-être dire en embrassant vos femmes et en serrant vos enfants dans vos bras : " Si la vallée n'a pas été éclaboussée de sang... après Dieu, c'est à moi, le terrien, que nos camarades égarés le doivent ! " Je n'ai plus qu'un mot d'ordre à vous donner, c'est celui du Christ, mon Maître : "Aimez-vous les uns les autres !... "

Puis il distribue les rôles d'une façon d'autant plus sûre, que chacun connaît à merveille les moindres coins du pays sur lequel il agira : chaque ouvrier doit commencer par se rendre sur les terres qu'il fait valoir en temps ordinaire ; puis, peu à peu, les uns après les autres, ils obliqueront insensiblement vers le Val d'Api, pour se

rencontrer à Frilleux, de telle façon, qu'éparlés dans la foule, ils se reconnaissent, et ne perdent jamais, durant toute la journée, contact entre eux. Il faut avant tout que, sur un coup de siffl t donné par Jacques, tous comme un seul homme, se rallient autour de lui, prêts à obéir aveuglément...

Et cette scène, dans la campagne silencieuse, est belle à voir. C'est comme une évocation d'un passé qu'on aurait pu croire disparu : ces terriens, tous rudes gars aux mains durcies sur la poignée des charrues, se concertant pour défendre contre l'étranger le sol sacré où dorment, avec les cendres des aïeux, les souvenirs et les traditions des siècles. Seulement, cette fois, l'ennemi, c'est l'Idée fatale, affirmant que la terre ne peut plus continuer dans l'avenir ce qu'elle a fait dans le passé... idée de mort, contre laquelle ces hommes allaient lutter, comme luttait maintenant, au milieu des ténèbres finissantes, le radieux matin qui empourprait déjà tout l'horizon...

— ... Je peux compter, n'est-ce pas, s'écrie Jacques, que chacun fera son devoir !...

Et, d'un coup d'œil, il embrasse l'ensemble de son petit bataillon : ils sont tous là, bien décidés devant lui, ses vieux féaux, simples de la terre, âmes droites, ne connaissant que Jacques, le trésorier de Dieu, insensibles à toute autre parole ; et le jeune homme lit dans tous les yeux qu'il peut avoir confiance...

— Et comme armes ?... demande un journalier.

— Vos bâtons et vos cœurs !...

o o o

Et ils partirent, d'abord par groupes, puis, peu à peu, s'essaimèrent dans leurs différentes directions quotidiennes : ils emportaient chacun trois francs pour déjeuner à midi, dans les différents cabarets de Frilleux et du Val d'Api.

Avec cet argent, ils pouvaient même rentrer de nouveau dans ces établissements, vers 4 heures, si la chose était nécessaire, voire même utile pour exercer et faire valoir leur influence.

A la vérité, Jacques ne répondait pas que ses trois francs seraient utilisés uniquement par " tous " ses ouvriers pour l'idéal besoin de la cause ; mais si la très infime exception pouvait céder à une tentation pardonnable par cette température sénégalienne, il restait sûr de tous ses hommes pour la chose importante : et c'était pour lui le premier but à atteindre.

La journée promet d'être chaude dans tous les sens du mot. Dès 7 heures du matin, les prairies sont déjà sèches et les lointains s'adoucissent en tons violets et ardoisés, précurseurs des grands coups de soleil et des grands coups d'alcool.

Il y a des jours où les circonstances rendent une émeute impossible, ou probable, ou certaine. Cette dernière hypothèse semble définitivement prévaloir aujourd'hui pour le Val d'Api ; c'est au moins l'avis de Jacques, qui, laissant l'Abbaye à droite, s'engage dans les chemins de culture qui courent parallèlement à la grande route de Saint-Quentin.

Au milieu du Bois-Roux, le jeune homme rencontre un jardinier de l'Abbaye, qui, de lui-même va prendre son poste de combat avec ses compagnons de la Ferlandière. Comme la femme de ce jardinier est en service auprès d'Odile, Jacques a par lui des nouvelles toutes fraîches de sa fiancée. Elles sont loin d'être bonnes : la jeune fille

est abattue, couchée avec une fièvre intense, causée sans doute par la fatigue du retour et les événements de la vallée, mais aussi par la marmale d'une maladie qui précise et brusque de plus en plus son attaque. Aussi, tout préoccupé, Jacques s'avance vers le Val dans une disposition d'esprit qui le prépare aux tristesses probables de la journée.

Dès l'octroi de Brésolettes, l'aspect du pays change plus que jamais : on se croirait à cent lieues de la Ferlandière. L'ancien village n'a plus ni caractère, ni personnalité : entre des chaumes couverts de mousse éclatent les notes crues de murs d'usines tout neufs qui sèchent leurs platras et leur minium à un soleil brutal d'été ; on croise des paysans en petite blouse se rendant aux champs avec la figure pacifique de gens qui ignorent même l'existence d'un conflit ; et, plus loin, on rencontre des femmes dépenaillées, le front couvert d'épingles à friser, et qui traînent derrière elles toute une marmaille geignarde et révoltée.

Mais surtout le pays est en complet état de siège. Des cuirassiers de Noyon bivouaquent sur les talus gazonnés de la route, et allument leur feu entre les pierres pour la soupe de 9 heures.

Par un heureux hasard, Jacques connaît intimement leur officier, un jeune lieutenant, auquel il a vendu plusieurs fois des chevaux de selle, et qu'il invite aux chasses de la Ferlandière.

Quelques instants, ils causent ensemble en se promenant sur le chemin. Le lieutenant estime, lui aussi, que la journée sera des plus graves si les Harmmster refusent les conditions du Comité, si dures soient-elles :

— ... Vous avez dans votre vallée, dit-il à Jacques, un particulier qui s'appelle Soupot, et

que je collerais au mur avec une sérénité de conscience extraordinaire. Ce gaillard, qui, naturellement, se soucie de l'ouvrier comme de sa première absinthe, ne sait qu'inventer pour exciter la foule contre les usines. Lisez-moi cela, c'est le manifeste que cette nuit il a fait passer sous toutes les portes et afficher sur tous les murs... Mes hommes viennent de le lacérer.

... Et Jacques lut :

CAMARADES ! !

La coalition patronale est acculée à la soumission ou à la mort !...

Hardi, les amis ! !

Ce soir, à 3 heures, nous irons nous-mêmes porter à ces repus et à ces égorgeurs notre suprême ultimatum !...

Vous serez là TOUS pour nous soutenir !... Et si ces vampires du peuple refusent de dégorger l'or qu'ils nous ont volé, alors, MALHEUR A EUX ! !...

Sus aux exploiteurs ! !

Nous les **ECRASERONS** sous les talons de nos bottes ; et, dans leurs caisses éventrées, nous irons prendre nous-mêmes, de nos calleuses mains d'ouvriers, le pain qu'ils refusent à nos enfants ! !

DU TRAVAIL OU LA MORT ! !...

Vive la révolution sociale ! !

Signé : LE COMITE.

— Et notez, observe Jacques, en rendant l'affiche au lieutenant, que ce misérable n'est pas ouvrier, d'abord ; qu'il n'a pas d'enfants, ensuite ; c'est lui qui a fait désespérément pression sur le

Conseil municipal pour le forcer à accepter les usines... et c'est encore lui qui a racolé par des moyens inavouables et une propagande éhontée les paysans dans les campagnes pour peupler les mêmes usines. Evidemment, ces MM. Nathan et Victor Harminster ont dû négliger les payements de ses mensualitzs... D'ailleurs, il veut devenir député...

— En tous cas... si je peux l'englober dans une charge !

— Soyez tranquille, lieutenant, il dirigera les opérations... mais du fond de son comptoir ; et, comme d'habitude, ce seront les pauvres diables, excités par les sous-meneurs belges, qui payeront la note.

— Pauvres gens ! fit l'officier.

...— Tâchez d'être bon pour eux, n'est-ce pas ? répond Jacques avec un sentiment de compassion au fond de ses yeux ; ils sont tous un peu mes enfants ; et même je viens ici pour faciliter, adoucir votre tâche...

Et, montrant là-bas, à l'horizon restreint de la route, des groupes qui émergent les uns après les autres sur le talus du chemin :

— Voyez, lieutenant, ce sont mes hommes à moi, mes ouvriers des champs ; ils ont comme première consigne de répandre parmi les révoltés du pays des paroles apaisantes, car, surtout en ces jours, je ne veux abandonner aucun enfant de la vallée.

Jacques serre la main de l'officier, donne du ... aux soldats, et continue sur la route sa marche vers le Val d'Api...

L'œuvre des usiniers s'étale maintenant dans toute sa hideur. Aussi loin que s'étend la vue, la campagne n'existe plus ; partout des murs funèbres suant l'ennui, et entre lesquels le soleil

chauffe l'odeur écœurante des peaux ; de hautes cheminées éteintes zèbrent l'horizon dans toutes les directions ; à gauche, adossés à la gare, les immenses magasins de réception étendent sur le sol noir la mélancolie de leurs lignes géométriques ; à droite, les épurations, la chimie, toute la cuisine moderne ; plus loin, les mégisseries, tanneries, peausseries, hangars d'expédition où les cuirs sont mis en paquets.

Ce matin-là, tout est désert ; la vie entière du Val d'Api a reflué dans les cabarets, où l'on prépare, pipe en bouche et chope en mains, le grand coup du soir.

Jacques passe devant la propriété des Harmmster ; les volets de fer ont été développés à cause de la chaleur torride, mais surtout en prévision des pierres, des fonds de bouteilles, des os, des écailles d'huîtres, des projectiles de toutes sortes et de toutes dimensions, qui, la veille encore, ont servi de préliminaires à des hostilités plus graves.

En réalité, MM. Victor et Nathan sont là, derrière leurs fenêtres, observant Jacques qu'ils ont vu venir dans l'enfilade de la rue, croyant peut-être que, lui aussi, veut assister à la curée, et repaître ses yeux du spectacle de l'écrasement de ses rivaux.

Et comme, pour donner prise le moins possible à cette interprétation qu'ils pressent, Jacques marche plus vite, les volets s'ouvrent tout d'un coup, et Alberte apparaît à la fenêtre, les traits tirés, la figure anxieuse...

Les regards se croisèrent, haineux d'abord de la part de la jeune fille ; mais Jacques souleva son chapeau, et, dans un geste d'une correction absolue, où perçait une lointaine compassion

pour l'heure douloureuse qui se préparait, le jeune homme salua.

M. Nathan répondit ; quant à Alberte, le sang affua d'un seul coup et d'une telle violence à son cœur, qu'elle resta là, sans mouvement, sans même la possibilité d'esquisser un geste de reconnaissance pouvant montrer à M. de la Ferlandière la surprise heureuse qu'elle éprouvait.

Mais lorsque Jacques eut disparu au coin des magasins d'expédition, Alberte s'écria tout haut dans la chambre :

— Cet homme... au fond, il doit m'aimer !...

Nathan esquisse un geste de pitié dédaigneuse.

— ... A sa façon de rude terrien, c'est possible, continue Alberte, mais il m'aime !... sans quoi il ne serait pas là !... Ne hausse pas les épaules ainsi, j'ai déjà assez de peine à ne pas te jeter toute la vérité à la face !...

— Oh ! maintenant, tu peux tout dire... répliqua Nathan avec un ton sec, et même tout avouer...

— Eh bien ! c'est toi... tu entends ?... c'est toi la cause de tout le mal !...

Et, sans expliquer davantage sa pensée, Alberte quitte le salon en proie à une surexcitation incompréhensible.

Jacques, de son côté, se demande, tout en marchant, comment il se fait qu'Alberte soit là, chez son père, au Val d'Api ?... Est-elle revenue par inconscience ou par pitié du cataclysme qu'elle a provoqué... ou bien encore pour l'amère satisfaction de savourer sa vengeance, et d'assister au grand coup qui se prépare ?...

Quelques instants plus tard, le jardinier de l'abbé Hans, un ancien sergent fourrier qui venait de boire, pour la bonne cause, une absinthe chez Soupot, lui donna l'explication de cette

énigme : Alberte était descendue hier au Val par le dernier train. Elle pressentait, sans la connaître au juste, la gravité de la situation ; mais elle revenait par curiosité de femme, et surtout comme le criminel qui a besoin de revoir le théâtre où se perpétra le forfait ; elle n'avait pu résister à la tentation de constater de ses propres yeux la place qu'elle tenait dans les usines et les conséquences issues de son départ. C'était du moins la donnée du journal socialiste " Le Petit Val," imprimé spécialement pour les ouvriers depuis le commencement de la préparation à la grève.

Le jardinier ajoutait encore quelques détails recueillis de vive voix : Nathan avait reçu sa fille froidement, sans un mot de reproche , quant à Victor, il avait simplement parlé de la faire noyer par un gréviste pour quarante sous. Alberte, sans chercher un seul instant à se justifier, avait haussé les épaules et demandé à voir en particulier Etienne et Soupot, pour essayer d'enrayer la marche de la grève. Mais ni l'un ni l'autre, surveillés probablement par les meneurs des usines, n'ont encore pu se rendre à une entrevue qui doit pourtant bien tenter leur cupidité. Dans la population calme de la ville, le retour d'Alberte produit plutôt une bonne impression ; on estime qu'il constitue une chance inattendue pour la solution pacifique de la crise ; car la jeune fille est intelligente, s'est rendue même assez populaire dans la vallée, et peut-être sa présence favorisera-t-elle beaucoup les pourparlers avec les grévistes.

Jacques prend alors congé du jardinier en le félicitant de la précision intelligente de ses renseignements, lui donne un second rendez-vous dans la ville pour l'après-midi ; puis il continue

sa tournée et arrive à l'extrémité du long mur des usines, au pied duquel coule la Jouine.

Le pauvre petit cours d'eau, jadis le miroir de toute la vallée... les vandales ! qu'en ont-ils fait !...

Le jeune homme s'arrête quelques instants sur le nouveau pont bâti au point de vue industriel, avec de tristes meulières venues des environs de Paris. Il est maintenant impossible de concevoir un ruisseau plus immonde : sous le soleil de plomb, les miasmes putrides y bouillonnent, comme en une cuve diabolique où mijoteraient tous les germes de fièvre... Mégisseurs, tanneurs, crooyeurs, gratteurs de peaux, teinturiers, laveurs de crins, tous les corps d'états employés dans les différentes usines ont installé là leur cuisine fantastique, et, depuis deux ans, y manipulent les matières animales pour les débarrasser de leurs résidus organiques.

Jacques, qui a dans sa mémoire le souvenir de la jolie chose d'autrefois, contemple ce royaume du microbe, ces eaux irisées d'acides et de produits chimiques, qui tantôt se résolvent en une mousse graisseuse et moelleuse, tantôt sèchent sur les bords, en une boue noirâtre que fait craqueler le soleil... Et, pendant qu'il regarde, tout rêveur, ces fleurs d'usines, deux hommes s'engagent sur le pont ; Jacques relève la tête et reconnaît des bergers de l'Abbaye.

— Nous vous cherchions, Monsieur de la Ferlandière : ces demoiselles, déjà inquiètes, font demander des nouvelles, et même où vous déjeunerez tout à l'heure ?...

— Où je déjeunerai ?... répète Jacques, c'est vrai, j'ai oublié ce détail.

Alors, appuyé contre le pont, il écrit sur une feuille de calepin le résumé de son impression

personnelle, l'entrevue avec l'officier, et le retour sensationnel d'Alberte ; puis il plie la feuille, et la remet à l'un des bergers.

— Pour la question du déjeuner, dit-il, je vais tâcher de me découvrir quelque chose... Je n'ai pas le temps d'aller à l'Abbaye, car la situation peut facilement devenir très grave d'ici une heure, quand on portera l'ultimatum du Comité à ces Messieurs.

— Il y a bien des restaurants dans le pays, observe l'un des deux hommes, mais il vaut peut-être mieux que Monsieur de la Ferlandière n'y paraisse pas ?...

— Sans le moindre doute, répond Jacques.

— Alors... fait un berger avec hésitation, si Monsieur le comte voulait ?... Nous avons du pain et des lardons... ah ! dame ! ce n'est pas la cuisine du château !...

— Mais j'accepte... mes amis, avec le plus grand plaisir !...

Et, sur un morceau de pain bis, Jacques laissa couler un tiers de la gamelle pleine de rillettes et de lardons.

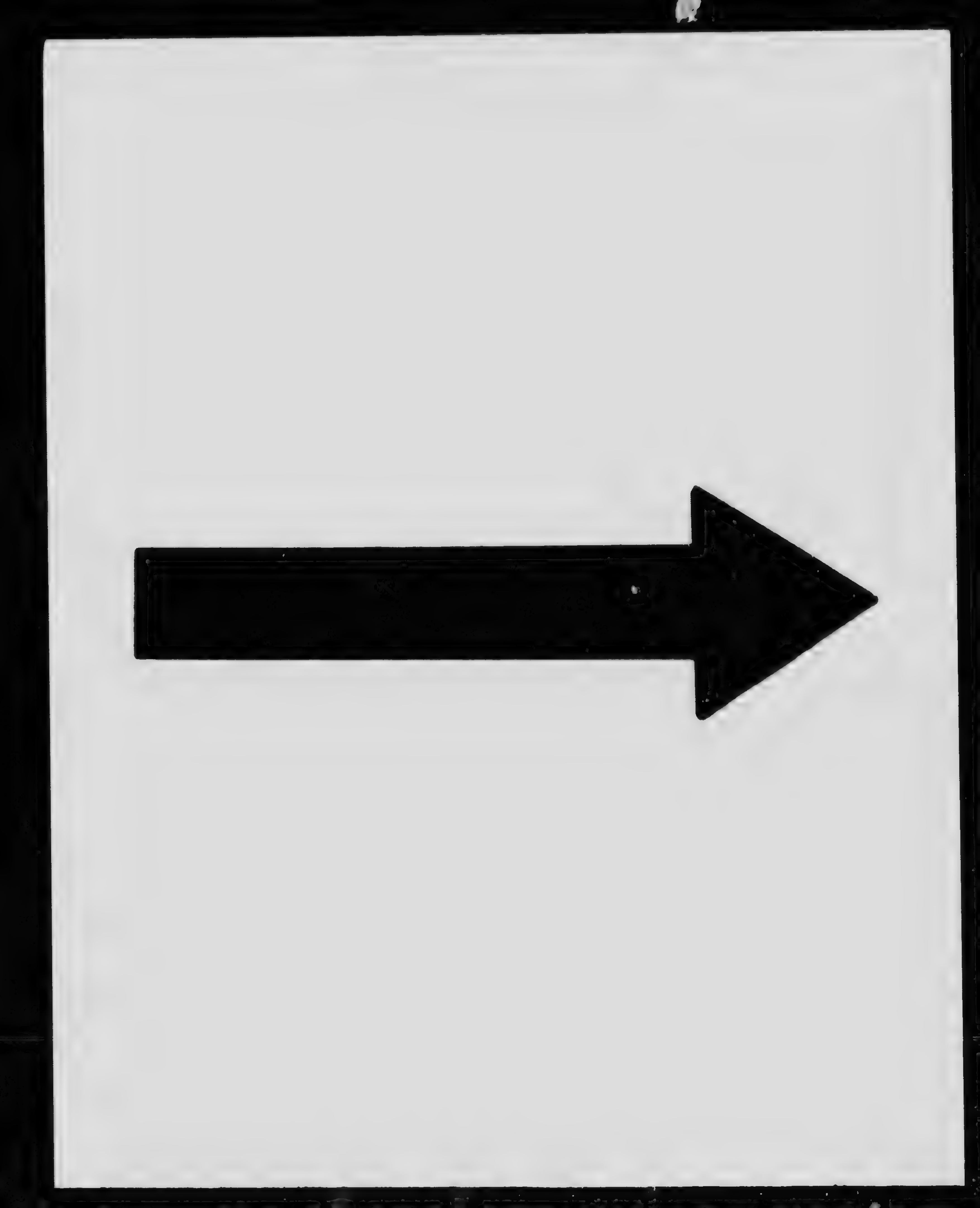
... Tout va bien, dit-il en riant... je vous revaudrai cela un de ces jours à la Ferlandière... Ne vous attardez pas ici... On peut avoir besoin de vous en pleine ville.

Et, pendant que les hommes s'éloignent, Jacques commence son dîner, seul, assis sur le rebord du pont ; puis, comme il a soif, il coupe rapidement au travers des champs, et va demander au lieutenant sa gourde d'eau-de-vie.

— Rien de nouveau ?... interroge ce dernier.

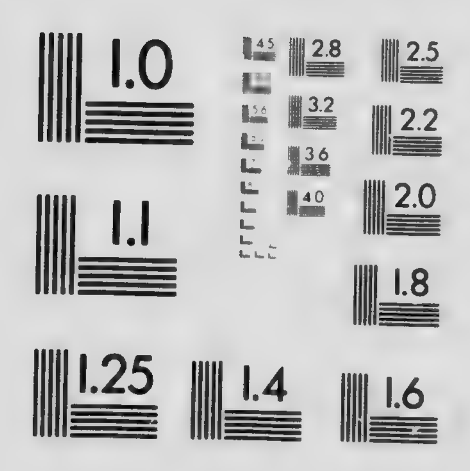
— Rien d'intéressant pour vous...

— En tout cas, nous montons à cheval dans dix minutes, le préfet arrive au train... A ce soir !...

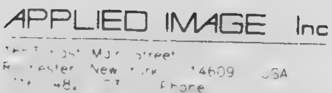


MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







— Peut-être !... répond Jacques.

— Comment peut-être ?...

— Vous savez, des journées pareilles... on sait la façon dont elles commencent, mais...

— Parfaitement !... je comprends...

Et les deux hommes se serrèrent la main.

Il est alors 3 heures de l'après-midi.

Depuis leur déjeuner, près de deux mille ouvriers, massés autour des usines, et mal contenus par un escadron de cuirassiers, attendent l'arrivée du Comité de la grève, chargé de porter à M. Nathan et Harmmster l'ultimatum suprême.

Un soleil de feu tombe droit sur les têtes, exaltées déjà par des libations d'absinthe, pour lesquelles le Comité a ouvert dans tous les cabarets un crédit illimité. On a tant bu, que les vêtements d'un certain nombre de meneurs sont comme imprégnés d'alcool, et il plane sur cette foule une sorte d'odeur grisante ; d'elles-mêmes, les bouches ricanent, éructent l'insulte ; la révolte est dans chaque regard...

Jacques, tout en causant à l'écart avec un cavalier, examine l'ensemble de la situation : tous ses hommes de Fumeçon et de la Neigerie sont là, ayant comme signe muet, mais distinctif, un épi de blé passé au chapeau ; ils occupent à peu près le front entier de la foule, en arrière des soldats ; ils gardent bien leur consigne, et sont évidemment prêts à diminuer les distances, et à se porter au premier coup de sifflet sur un point déterminé. Dans la foule, Jacques ne voit presque aucun natif du Val d'Api ; partout des figures étrangères : Belges venus pour la moisson, et qui ne gardent de l'honnête peuple de Belgique que le nom plus au moins authentique, traîniers des grandes routes, trimardeurs déguenillés en rupture d'asile de nuit, ivrognes célèbres

dans le pays ; et, de place en place,d'autres figures intelligentes, celles des meneurs de Paris, détachés par le Comité international des grèves, et qui constituent la cervelle factice de cette foule.

Comme la délégation s'attarde chez Soupot, et se fait trop attendre, probablement avec l'intention d'énerver les esprits, et de mieux les préparer à un coup de folie, les meneurs entonnent des chants de grève aux phrases courtes et suggestives, apprises en quelques instants et répétées en chœur par des milliers de poitrines. Et, tout de suite, l'effet de ces couplets brutaux est effrayant.

Tous les bourgeois, on les pendra ! !...
Tous les patrons, on les crèvera ! !
Vive le son
Du canon ! !

Dans les groupes, il se produit déjà de petites bagarres, foyers restreints d'émeute qui ne demandent qu'à se rejoindre pour jaillir tout à l'heure en incendie terrible.

Les chevaux des cuirassiers, impatientés ou chatouilleux, ruent par-ci par-là ; une femme en cheveux, à la toilette criarde, se fait marcher sur les pieds par le percheron d'un cavalier, et pousse des cris affreux, entrecoupés d'insultes sans nom, fleurs immondes d'égouts auxquelles la foule applaudit. On croirait entendre des injures vomies par l'enfer. Mais surtout, devant les soldats excités, exaspérés, et qui ont les yeux fixés sur ceux de leurs officiers, en une muette mais ardente expression de demande, des hommes passent comme les jours précédents, montrant le poing et s'enhardissant à toutes les provocations : il y a de grands ouvriers dégingan-

dés, rebuts de toutes les usines, et de tous petits jeunes gens à binocles, à grosses cannes, qui hurlent des défis à un mètre des soldats... Les mains des cuirassiers tourmentent la poignée de leurs longs sabres... ce serait si simple de faire taire ces braillards ! A la fin, leur patience est à bout ; depuis quatre jours ils sont à cheval dorment à la belle étoile, mangent quand ils peuvent... six de leurs camarades ont été, hier et aujourd'hui, frappés d'insolation... S'il faut encore se laisser couvrir de boue par des gamins ou par des sans-patrie !... Et des regards haineux se croisent et brillent, comme peut-être brilleront tout à l'heure les éclairs des épées...

— ... A bas l'armée ! !... hurlent les meneurs... A bas les esclaves ! !... Mort aux prétoriens ! !... Mort aux suppôts du capital !... Descends de ton cheval... eh ! lieutenant !...

L'armée se tait, dans un silence menaçant : seuls, les chevaux, qui ressentent l'énervement de leurs cavaliers, avancent et écument, comme si, d'eux-mêmes, ils voulaient charger.

Heureusement, la délégation fait un instant diversion : elle apparaît là-bas, le long du grand mur gris tout incendié de soleil ; elle est grave comme une ambassade, et se compose de six individus à l'air hypocrite et glabre ; on dirait de vieux loups allant plaider pour des agneaux absents.

De sa place, Jacques la regarde, une colère, montant dans sa poitrine d'homme :

— ... Oh ! quel pauvre enfant, le peuple ! !... croire à ces sinistres farceurs, donner son mandat à ces étrangers dont la figure même sue le mensonge ! !... Il n'y a donc pas à l'usine dix ouvriers intelligents et honnêtes pour traiter di-

rectement leurs affaires avec les patrons ?... Quelle comédie !...

La délégation sonne à la porte de l'usine, et attend, prétentieuse, dans l'intervalle libre que les soldats ont dégagé devant l'habitation des Harmmster. Un moment, on peut croire que cette porte va rester toujours ainsi fermée ; de la foule monte déjà un murmure terrible, une sorte de poussée haineuse ; des groupes se glissent et pénètrent comme des coins entre les croupes serrées des chevaux, quand, timidement, la grille s'entr'ouvre. Enfin ! ! Et la délégation entre, aux applaudissements ironiques de deux mille ouvriers.

On sent partout que la grève arrive à sa minute la plus grave ; et, malgré l'excitation, il tombe sur l'immense cohue une sorte de silence qui dure presque un quart d'heure ; mais, comme la délégation s'éternise chez les Harmmster, comme personne ne reparaît plus, les chansons reprennent, plus fournies que jamais ; des gamins escaladent les platanes pelés de la route et plongent des regards curieux dans la cour des usines, où, naturellement, il n'y a personne ; et toujours les mêmes couplets montent comme les vagues d'une mer houleuse ; il se dégage de cette foule une sorte de menace impersonnelle, maniée, excitée par une force invincible qui tend à son but mauvais avec une tenacité implacable...

Tous les bourgeois, on les pendra ! !
Tous les patrons, on les crèvera ! !
Vive le son
Du canon ! !

Brusquement, le silence se rétablit... La fameuse porte vient enfin de s'ouvrir, et apparaît

un délégué, rouge de chaleur, qui s'éponge à la hâte, et, sans rien dire, enfile au pas de course, sous le soleil de feu, la longueroute qui aboutit place de la Gare, chez Soupot...

Evidemment, les patrons essayent de transiger ; ils ont dû faire une proposition très acceptable : la délégation est surprise, déconcertée ; et, ne voulant pas accepter une responsabilité trop lourde, elle envoie consulter chez Soupot, pour se faire répéter le mot d'ordre paru le matin dans tous les journaux : "A outrance ! !..."

Pourtant, une inquiétude commence à circuler parmi les meneurs :

— ... Si jamais les patrons allaient céder ?... S'il allait falloir piteusement retourner à Paris, avec les cinq maigres francs par jour chichement alloués par le Comité de la grève ?... si, au lieu de la bonne curée bien chaude, où l'on se roule dans l'orgie, où l'on piétine dans le sang, on n'allait avoir qu'un malheureux repas, indigne de la démagogie ? Misère !... Malheur !.. Massacre ! ! !...

Tout de suite, la résolution est prise : il faut précipiter les événements, provoquer le " fatal " ... l'irrévocable... compromettre le pays tout entier dans un crime anonyme ; et, avant le retour de l'envoyé, les cris des meneurs retentissent ardents, au milieu de la foule :

— Allons !... assez de manières ! !... A l'assaut, tous ! !...

Une poussée terrible, complètement inattendue à ce moment, se produit, écartant les chevaux, acculant les cavaliers, leur enlevant tout espace pour charger en commun et d'une façon utile ; en un instant, la foule est aux murs, en escalade le faîte, s'accroche aux briques, aux fragiles aspérités des torchis ; partout on se fait la courte

échelle, c'est un océan humain, mais un océan intelligent qui veut frapper, détruire... tuer peut-être, si on l'exaspère, si on lui dispute ses victimes... On sent que la mort aux doigts rouges est là, assoiffée dans l'atmosphère brûlante, guettant une occasion, un prétexte, pour faire tourner les choses au tragique.

D'un coup de sifflet, Jacques a réuni ses hommes derrière la foule ; et pendant que les cavaliers, vivement reformés, la séparent en deux tronçons, et dispersent sur la place tous ceux qui n'ont pu pénétrer dans l'enceinte, M. de la Ferlandière, à la tête de cinquante cavaliers, fait avec rapidité le tour de la maison d'habitation des Harmmster, et arrive à une porte de service donnant sur une petite ruelle qui conduit à la gare.

Ce sera là, sans aucun doute, dans quelques instants, le point stratégique, car, après avoir envahi les premières cours, qui s'ouvrent à droite et à gauche, devant les deux nouvelles usines construites l'année précédente, l'émeute aura pour objectif la maison d'habitation où Victor, Nathan et Alberte doivent se poser avec anxiété les plus douloureuses questions ; il ne reste donc aux usiniers, comme suprême ressource, que de sortir par cette ruelle, atteindre la gare, et de sauter dans le premier train pour n'importe où...

En temps ordinaire, trois cavaliers auraient suffi pour défendre l'entrée de ce passage, étroit comme les rues de l'ancien Paris, où une poignée d'étudiants tenaient le guet en échec pendant toute la nuit. Mais l'assaut subit des usines change complètement la situation, car la ruelle peut être maintenant cernée de trois côtés à la fois.

Seul avec ses hommes, Jacques écoute les hur-

lements avinés, les cris de mort qui roulent comme un fracas d'orage autour de la demeure ; monté sur les épaules d'un fermier, il suit attentivement, par-dessus le mur, les phases de la lutte ; la place, déblayée tout entière, est couverte de vêtements arrachés, de débris de toute nature ; ' quelques lessés soldats et ouvriers, se traînent vers les bancs ; les cuirassiers se sont divisés en deux groupes ; une partie galope, décrivant un demi-cercle, qui va sans cesse s'élargissant devant le mur de la maison ; l'autre, à la suite des grévistes, a pénétré, par la grille, dans la cour des usines et prend les ouvriers à revers.

Soupot doit être content de son œuvre, car à ce moment le sang coule : pendant que leurs camarades poussent vigoureusement la pointe au cœur même des ateliers, une partie des grévistes se retranche dans les magasins, et de là, font pleuvoir sur les soldats une grêle de projectiles. Le lieutenant, auquel Jacques parlait le matin sur la route, veut faire une sommation et s'avance à quelques pas des ouvriers qui l'accueillent par des huées : brusquement, ses hommes le voient tomber, la figure sur la tête de son cheval ; un frein de fer, lancé par un meneur, vient de l'atteindre en plein front.

Alors c'est fini... rien ne retiendra plus les soldats exaspérés qui, jusqu'à présent, ont tout reçu sans rien rendre. Adossant leurs chevaux à la paroi intérieure du premier mur, se mettant ainsi hors de la portée des projectiles, les curassiers exécutent deux feux de salve sur les bâtiments bondés de grévistes : sous le fouet des balles, les briques volent en éclats ; des cris de rage, des hurlements de douleurs s'élèvent ; quelques hommes veulent traverser la cour et se jeter sur l'es-

cadron. Mais il est trop tard : les soldats, à cette heure, usent de tous leursmoyens,se défendent méthodiquement, ajustent sans se presser comme au champ de tir... Tout homme qui s'aventure dans la zone de la cour, ou bienapparaît à une fenêtre, est un homme mort... Aussi le résultat ne se fait pas attendre : les soldats se défendent ... l'émeute déguerpit à l'envi d'un corps de bâtiment ainsi fouillé par les balles... Grévistes et meneurs se coulent alors à droite, vers la maison d'habitation, plus exaspérés que jamais.

La situation devient affreusement critique, car les cavaliers ne peuvent que très difficilement suivre les émeutiers qui disparaissent par les passages étroits pratiqués entre les divers bâtiments de l'usine. . Pourtant, ils vont ...ayer ; mais, tout d'un coup, ils s'arrêtent ...upéfaits, épouvantés... Une lueur immense, ...igantesque, bondit et s'élève à cent pieds dans le ciel, secouant toute une furie de flammes au-dessus des bâtiments, et aussitôt une fumée noire, âcre, épaisse, semble étendre une sorte de rideau mouvant, comme pour faciliter à l'incendie l'accomplissement d'une œuvre affreuse. C'est le réservoir à pétrole auquel les ouvriers viennent de mettre le feu, et qui, d'un seul bond, rougeoie le ciel entier, menace les bâtiments, éparpille sur tous les toits de myriades de flammèches... Avant même qu'on ait pu se poser la question de secours, des foyers nouveaux se forment, se multiplient ; des langues ardentes de feu jaillissent de toutes les ouvertures.

Malgré l'éloignement du foyer initial, elles arrivent déjà près de l'habitation toujours hermétiquement fermée :

— Bravo, le pétrole ! !... enfume-les ! !... brûle-les dans leur tanière ! !... crie-t-on de toutes

parts... mais pourtant à une distance prudente ; car les soldats ont avancé de cent mètres, et tiennent maintenant la porte de la maison sous le canon de leurs fusils.

Cette protection ne dure pas longtemps : la demeure des Harmnster est comme enclavée par un demi-cercle de magasins qui s'allument d'eux-mêmes à la chaleur formidable développée par l'incendie du réservoir. La maison est prise entre deux pinces immenses de feu ; de plus en plus, les flammes lèchent les murs, font éclater les carreaux, fondent le zinc des toits, et montent toutes rouges, superbes de colère, dans le ciel devenu noir.

La scène devient sinistrement grandiose : dans la fumée filent quelques silhouettes de grévistes, qui, l'œuvre terminée, se sauvent vers la gare ; plus loin, un groupe de cavaliers, immobiles sur leurs chevaux, attendent prêts à charger ou à fusiller ; et, à l'horizon, tout un grouillement d'êtres humains s'entassent en vagues noires sur la place ; perchés sur les arbres, juchés dans les gouttières, sur les toits de la gare et des wagons de marchandises, ils contemplent l'œuvre, les uns, ivres de joie furieuse, les autres, terrifiés... ne croyant pas que les choses seraient allées si loin...

Dans l'incendie sans cesse grandissant, la maison des Harmnster semble se rapetisser, se fondre dans la flamme... Tout d'un coup, un remous lointain se produit dans la foule, pendant qu'une diversion, rapidement organisée, occupe les soldats, les entraîne assez loin sur la place...

Là-bas, dans la ruelle toute chaude de l'incendie, Nathan, Victor, Alberte, une domestique viennent de paraître... la maison est devenue inhabitable, et ils tentent la sortie dans l'espoir

que peut-être des soldats seront autour d'eux pour les protéger.

Mais, à ce moment, les manifestations reprennent avec une nouvelle énergie devant la gare ; d'ailleurs, les officiers ignorent même l'existence de cette porte dérobée, qui ne sert en temps ordinaire qu'aux besoins du service personnel des patrons. Aussi les malheureux ne trouvent aucun défenseur dans la ruelle ; mais, à l'extrémité donnant sur la place, ils distinguent, grouillant et hurlant, tout un monde d'émeutiers qui applaudissent aux arabesques vagues et folles que les flammes tracent dans le ciel, et crient d'une telle façon, que les voix éraillées se font entendre par-dessus le crépitement des poutres et des toitures tombant de plusieurs étages dans l'infernal foyer.

Un instant, blottis le long du mur, les quatre fugitifs hésitent... Si les grévistes les aperçoivent, c'est la mort... l'écrasement horrible entre les mains d'une populace ivre, furieuse dont la mentalité actuelle est cent fois au-dessous de celle de la dernière des brutes. Pourtant, le salut est là... à vingt-cinq pas, dans l'intérieur de cette gare toute proche, où l'express de Paris doit stopper d'ici quelques minutes... Dans l'ombre, ils vont... ils viennent... ne sachant s'ils doivent avancer ou reculer... jouir en avares de leurs derniers instants, ou risquer la suprême partie que chaque minute de retard compromet...

Mais voilà qu'un cri éclate... puis plusieurs... Une clameur, une vocifération grandit, formidable, tout près d'eux ; des gamins, juchés sur des reverbères, ont aperçu les fugitifs :

— ... Les affameurs ! !... ils sont là !... là ! ! dans la ruelle !...

Et c'est alors que se produit le remous dont il

a été parlé plus haut. Nathan paraît impassible, dédaigneux, méprisant ; Victor est blême ; la petite pleure en criant... Alberte, le dos au mur, les doigts crispés sur la pierre, attend simplement ce qui doit venir. Alors, la tête en avant dans les épaules, les mains brandissant des cannes, semblables à des bêtes hideuses, deux jeunes voyous déguenillés s'avancent, flairant le sang, les yeux terribles, s'excitant tout bas avec des insultes ignobles... Dans la fumée épaisse, on les devine plus qu'on ne les voit...

Victor arme son revolver...

Au bruit de la gâchette, Alberte se retourne.

— Le premier coup pour moi, n'est-ce pas ?... lui dit-elle, les dents serrées... Je n'ai pas envie de sentir sur moi les mains sales de ces deux brutes...

— Merci ! perdre une balle pour toi... tu n'en vaux pas la peine ! !

Quelques pas seulement séparent les assassins de leur proie... déjà les cris d'appel des deux voyous ont été entendus... dix... vingt grévistes accourent à la rescousse... encore un instant, et c'est l'atroce scène... la boue sanglante... le fauve humain piétinant sur les victimes chaudes... Mais alors un coup de sifflet éperdu retentit dans le passage, une voix vibrante d'homme s'élève.

— A moi, les gars !...

Et comme un flot irrésistible, dans la ruelle étroite, une troupe silencieuse de paysans, solidement taillés, se précipitent, entourent les fugitifs, les mettent au milieu de leur carré ; puis, d'une poussée vigoureuse, le bâton haut, manié par des mains qui ont évidemment l'habitude de s'en servir, ils se creusent un passage, d'abord au travers des blêmes agresseurs, puis à l'extrémité de l'impasse, en pleine foule qui recule com-

me une bête mauvaise qu'on cravache... Encore un effort, ils vont, du premier coup, atteindre la gare... Mais les meneurs arrivent vivement de tous côtés pour soutenir les agresseurs, ils arrêtent les fuyards, et se jettent furieux sur la troupe de M. de la Ferlandière.

— Hardi ! les gars !... répète Jacques.

Ses hommes se déploient alors en une sorte de coin, dont les grévistes veulent pourtant essayer la force...

— Le moulinet !... commande Jacques...

Tous les bâtons se lèvent avec ensemble, et, d'abord gênés, tournent lentement... puis plus vite, en un mouvement étourdissant, vertigineux... claquant sur les figures, cassant les épaules, défonçant les poitrines, sonnant sec contre les crânes...

— Hardi ! ! répète encore Jacques, d'une voix que l'on entend de l'autre bout de la place, et qui, chaque fois, fait tressaillir Alberte.

... Tout en se battant, ils font du chemin, les gars de Jacques, et, au moment où ils arrivent devant la porte de la gare, un roulement de tonnerre ébranle tout le quai, un bruit de vapeur siffle, strident dans l'espace... l'express de Paris!

... C'est le salut, s'ils peuvent arriver jusque-là

... Heureusement, de la voie, quelques soldats d'infanterie ont vu la manœuvre et prennent les grévistes à revers...

— Hardi ! !... mes bons gars !... tant que vous-pourrez ! !...

D'un suprême effort, les paysans atteignent la porte des salles d'attente... Alors, les uns après les autres, Victor, la bonne, Alberte, Nathan, passent à l'intérieur de la gare... Les deux bras étendus, Jacques les couvre de son corps ; on

sent que, lui vivant, personne ne touchera à un cheveu de ces malheureux.

— A bas l'usine ! ! hurlent furieusement les meneurs, pendant que la porte se referme définitivement sur les fugitifs enfin sauvés...

Il se produit alors dans toute cette foule qui pressent le rôle de Jacques une sorte d'oscillation... Va-t-elle acclamer le jeune gentilhomme qui vient d'empêcher l'assassinat ?... Ou bien va-t-elle le huer, lui exprimer sa déconvenue d'une façon que Jacques ne peut pas prévoir ?

Les agitateurs crient de plus en plus :

— A bas les usines !

Mais ils sont devant quelqu'un qui ne tremble pas et des gaillards avec lesquels il faut compter.

Et ils redoublent leurs vociférations :

— ... A bas les usines !... mort aux traîtres ! ! mort au vendu ! !...

Comme ces cris ne trouvent plus dans la foule un écho suffisant, les meneurs, ivres d'alcool, surexcités par la lutte, sentant que leur œuvre de carnage et de sang est incomplète, tentent un dernier effort pour rendre inutile l'intervention de M. de la Ferlandière.

Tout à côté de la gare, court une petite barrière de clôture adossée à une haie ; s'ils peuvent la franchir, ils arrivent sur la voie et atteignent les fugitifs avant le départ du train.

Et tout de suite l'idée infernale va être mise à exécution ; mais Jacques a vu le mouvement tournant ; et, laissant la moitié de ses hommes devant la partie de la barrière visée par les assaillants.

Cette fois, le danger personnel que court Jacques devient absolument effrayant. Autour de ses bergers, dont les moulinets soufflent, tou-

jours terribles, la foule oscille de plus en plus, poussée à outrance par les meneurs de Paris, mais retenue par l'ancestral ascendant que la famille du jeune gentilhomme exerça toujours dans le pays, et par le prestige d'un courage que rien ne semble briser.

Jacques comprend que l'instant est solennel... effrayant de responsabilité ; alors, d'une main demandant le silence, bien en face de la foule qui attend un mot de lui, il lève son chapeau, et d'une voix pleine d'une indescriptible émotion :

— Vive la terre !...

— Vive la terre !... reprennent ses paysans.

La foule, entraînée par cette force, répète le cri qui n'est en somme que la traduction honnête de son ressentiment contre les usines :

— La terre !... Vive la terre ! !...

Et maintenant, c'est fini !... les meneurs peuvent essayer encore la contre-partie ; d'un mot vibrant, qui est allé jusqu'au fond des cœurs réveiller les vieux souvenirs endormis, Jacques a conquis toute cette foule ; lui et les siens n'ont plus rien à craindre d'elle.

Aussi, quand les curassiers, qui avaient chargé les grévistes jusqu'à Frilleux, revinrent au grand galop sur la place, presque tout le monde s'écarta en une attitude apaisée.

Seul, Soupot, qui sent grandir en lui une crise exaspérée d'envie, depuis l'intervention inattendue de Jacques de la Ferlandière, et dont les absinthes remontent en foule au cerveau, a l'imprudence, rare pourtant chez lui, d'arriver sur sa porte et de crier de toutes ses forces : "Mort aux exploiteurs !..." ce qui paraît tellement grotesque, que le lieutenant blessé à l'usine, et passant juste à ce moment, lui fait payer la note de

la journée par un si jloi coup de revers, que le nez de Soupot tout entierypassa.

o o o

Ce fut le dernier acte du drame.

Au milieu des ruines et des blessés, se garant des dernières flammes des incendies allumés un peu partout, Jacques, entouré de ses hommes, revient à l'Abbaye, croisant sur la route une fournée de meneurs que les soldats conduisent à la mairie, transformée en prison par l'autorité militaire...

Jeanne était sur la route, attendant son frère, horriblement inquiète, car, per-dessus le Bois-Voux, elle avait vu s'élever dans le ciel la fumée noire des incendies.

— ... Et Odile ?... demande Jacques immédiatement.

— Ta pauvre petite Odile ?... J'ai bien peur !... Je ne sais si l'émotion de la journée, l'inquiétude de te savoir au milieu de ces fous furieux en est la cause, mais elle vient d'avoir encore une hémorrhagie terrible...

Alors Jacques pâlit. Lui, l'homme fort, dont le cœur à peine battit plus vite quand tout à l'heure une marée humaine l'assaillait, se dirige, douloureusement ému, vers l'Abbaye.

— Où est-elle ?... interroge-t-il en entrant.

Mais il était dit que Dieu lui épargnerait encore la tristesse de voir souffrir l'aimée, car Odile, étendue sur sa chaise longue, dans son atelier, le reçut avec un accueillant sourir de bonheur.

— Jacques... mon bon Jacques ! fit-elle en lui tendant ses mains brûlantes, comme j'ai prié pour vous toute la journée...

Jacques la prit, cette petite main de malade : le pouls toquait avec une violence impatiente dans les veines bleues ; on eût dit la mort qui frappait uour entrer. Et il regarde le fin visage pâle que la maladie semble affiner, rendre plus délicat, ces yeux bleus où s'allument des reflets de ciel, ces lourds cheveux d'or qui évoquent l'idée des épis prêts pour la moisson...

... Ainsi, la mort partout !... la mort toujours !... Où donc est le pays où l'on ne meurt plus !... le pays où l'on ne se bat pas ?... le pays où l'on ne se hait plus ?... le pays où la souffrance n'est qu'un lointain souvenir perdu dans un passé qui ne reviendra jamais ?

Jacques s'assied auprès de la jeune fille.

— Odile, lui dit-il, aujourd'hui, j'ai vu de si tristes choses, que je vous envie...

— N'est-ce pas ?... répond la malade avec un sourire très doux... Vous voyez... tôt ou tard, on y arrive... De loin, la mort paraît effrayante... épouvantable !... Mais, peu à peu, Dieu nous y habitue... La vie aussi aide Dieu dans ce travail . . elle est si triste, la vie... si désolée, à certaines heures, que notre âme est prête à tout pour la fuir... Dites, Jacques, si Dieu vous proposait de recommencer la vie... accepteriez-vous ?...

— ... Peut-être encore... si j'y devais toujours marcher entre Lui et vous...

— ... On souffre tant quand on aime !...

Et Odile lui montre un vieux Christ d'ivoire, accroché là un soir de pèlerinage et de souvenir :

— ... Il aima, Lui aussi... et c'est pourquoi Il fut crucifié...

Puis elle se pencha vers Jacques, et, tout bas, lui causa bien posément, comme elle le faisait jadis aux jours de bonheur, dans l'intimité des soi-

rées de famille ; mais quand M. de la Ferlandière sortit, Jeanne le remarqua, il avait les yeux rouges, comme s'il avait pleuré...

VI

Les choses les plus tragiques ont parfois un côté presque ridicule. Au soir de la journée terrible, pendant que, chassés par la révolution sociale, sauvés d'une mort infâme, grâce à l'intervention de Jacques, Nathan et sa fille, presque portés par les soldats d'infanterie, montent en toute hâte dans un coupé de première classe, Victor et la bonne, laissés à eux-mêmes, pris peut-être pour le valet et la femme de chambre, affolés, ahuris, entrent droit comme des projectiles dans le fourgon de bagages, qui s'ouvre juste devant la porte des salles d'attente, et s'y blottissent avec l'unique pensée d'échapper à tous les regards et de se sauver de ce pays de carnage et de sang.

Le chef de train n'a ni la pensée ni le loisir de faire la moindre observation, car, de tous les côtés, le long des frêles barrières de lattes et des haies basses, les groupes de meneurs apparaissent encore dans l'ombre, courant en files parallèles à la voie, cherchant, jusque dans leur défaite, s'ils ne pourraient pas faire quelque mal encore. Par-ci par-là, on entend des appels significatifs... des " bou-bou" qui n'augurent rien de bon pour la sécurité de la voie, et poussent les employés à précipiter le départ de l'express.

Au moment de son arrivée, le train avait déjà un retard considérable : il a dû stopper en gare, à cause des événements, une longue demi-heure en plus de son arrêt normal. Rien, dans un pa-

reil déchaînement de passions, ne garantit maintenant qu'il soit suffisamment couvert ; les voyageurs, inquiets pour le fonctionnement régulier des signaux et des aiguilles, exigent le dépaet immédiat.

Aussi, les fugitifs sont à peine montés, que le sifflet retentit, et la locomotive dérape d'une poussée brutale, qui, en temps ordinaire, aurait valu la forte amende au mécanicien.

Le train s'avance maintenant au milieu des champs silencieux qui s'endeuillent de crépuscule ; il marche d'abord à une allure très prudente, puis plus rapidement, et enfin à toute vitesse, pour rattraper le temps perdu, et ne pas jeter la perturbation dans le service de Paris.

Debout, au milieu du fourgon encombré de bicyclettes, les chevilles labourées par les pédales, les reins compromis par les guidons qui semblent à chaque instant se pencher vers lui d'une façon menaçante, Victor ne songe qu'à se cramponner aux montants du wagon.

La jeune bonne sanglote, elle a laissé sa chambre au Val... là-bas ; et ses petites affaires personnelles flambent maintenant, ses vêtements, ses souvenirs, tous ces mille petits riens qui constituent le canevas fragile et cher de la vie des simples...

Victor regarde le noir de la campagne avec encore un frisson de peur sur la peau... Tonnerre ! il l'a échappée belle !... Si seulement sa nièce y était restée... Mais ces petites vipères ont toujours de la chance !... ainsi, même aujourd'hui, dans cette déroute folle, cette débâcle de tout, il est cent fois sûr qu'Alberte est confortablement installée en première... qui sait !... peut-être même au wagon-restaurant... occupée à se remettre de ses émotions en dégustant du Malaga et en

croquant des biscuits !... tandis que lui a juste trouvé un wagon à veaux transformé pour la circonstance en garage à bicyclettes... C'est égal, il s'y frottera encore à la démagogie !... Quelles brutes ! !... un peu plus, il y laissait ses os dans ce Val de malheur !... à cinquante-quatre ans ! alors qu'il a bien encore une trentaine d'années à siffler du champagne et à fumer de bons londrès !... C'est une ruine complète au point de vue industriel : car, pas une seconde, il ne faut songer à continuer les affaires au Val d'Api, alors même que les grévistes épargneraient les deux autres usines situées à l'entrée de Frilleux. D'ailleurs, il est principal associé, et rien ne se fera sans son consentement. Or, à l'heure actuelle, après avoir été le témoin de pareilles horreurs, Victor Harmmster n'a plus qu'un désir : descendre tranquillement le sentier de la vie en se garant le plus possible des gêneurs et des fous ; il va chercher un bon petit trou, bien confortable, bien gai, où il ne sera pas exposé à rencontrer trop d'ouvriers d'usine ; et là, il dépensera avec philosophie les quelques rentes que ces messieurs les grévistes ont bien voulu lui laisser. Au fond, il n'est pas absolument sur la paille, et ne couchera pas encore ce soir sous les ponts, n'en déplaise à la chère petite nièce de son cœur !

Mentalement, il fait le bilan financier de la journée : avec les assurances, la vente des terrains et des débris de toute nature que l'incendie épargnera, et, en plus, son bon petit dépôt à la banque de Londres, il pourra vivre encore assez grassement... Une vingtaine de mille francs de rentes... Evidemment, cela n'est pas le Pérou... mais il y en a plus d'un au Père-Lachaise qui s'en contenterait...

Après cette considération élevée, Victor s'assied avec résignation sur le plancher tout gras de pétrole, à côté de la bonne, et se montre paternel dans la circonstance, n'ayant rien de mieux à faire.

— Voyons... ma fille, taisez-vous... Il faut être philosophe, ici-bas : vous avez perdu pour cent francs de niaiseries que vous pourrez remplacer au premier bazar venu, et vous inondez de larmes tout le wagon !... moi, je perds peut-être deux millions... cela ne m'empêche pas de fumer mon dernier cigare !...

Alors, craquant une allumette, Victor tire une béate bouffée, rajuste sa cravate défaite et regarde l'horizon noir qui s'enfuit comme un mauvais rêve devant lui... l'horizon, où l'on distingue encore là-bas, dans la direction du Val, une grande et sinistre lueur rouge...

o o o

Dans le coupé de première classe, où Nathan et Alberte sont montés, les choses se passent avec moins de philosophie.

Alberte aurait écouté le sentiment qui parle en son cœur, qu'elle serait restée là, devant la gare, au risque de toute éventualité, pour savourer plus longtemps la joie amère, indescriptible, inconnue en elle, de sentir, ne fût-ce que quelques instants, sa vie dépendant absolument de Jacques, défendue par lui... n'existant qu'à cause de lui !... Oh ! ce regard, qu'il n'a pas vu, et qu'elle lui a jeté pourtant, lorsque, bloquée dans le cadre extérieur de la porte, elle a senti, à quelques lignes d'elle, la protection de ses deux mains étendues... de ces mains dans lesquelles elle aurait voulu... elle aurait dû mettre

les siennes, si elle avait été maîtresse de sa destinée... si, au lieu d'être élevée avec la soif unique de l'or, on lui avait appris le culte de ces grandes choses qu'elle pressent en Jacques, sans même bien les connaître encore.

Elle regarde Nathan, subitement vieilli, courbé dans un coin, comme anéanti sous le poids de son immense désastre... elle le fixe avec une sorte de pitié haineuse, jusqu'au moment où l'usinier lève la tête... sentant sur lui des yeux qui semblent fouiller sa pensée... exaspérer son atroce souffrance...

Les regards se croisent alors, se frôlent comme deux épées, au début d'un combat qui doit être mortel...

— Eh bien ?... murmure l'usinier, les dents serrées, l'œil mauvais... es-tu contente de ton œuvre ?...

— Et de la tienne ?... riposte Alberte d'un ton cinglant, prête à la lutte.

— De la mienne ?...

Et Nathan regarde sa fille sans comprendre.

— Oui !... de la tienne ! !... reprend Alberte avec une expression presque sauvage... J'ai ruiné tes usines ?... c'est discutable ; mais admettons que cela soit vrai !... Une ruine d'usine ?... une perte d'argent ?... une explosion de stupide haine démagogique ?... des bêtises, tout cela, qui épouvantent les faibles, mais font hausser les épaules aux forts !... la lutte les grandit ; et, pour ma part, je réchaufferais mon ardeur au feu même de ces incendies... après avoir perdu la première bataille, j'essayerais de gagner la seconde, si tu avais été avec moi dans le passé... si tu m'avais rendu service pour service, et tenté pour mon bonheur la centième partie de ce que

j'ai fait pour tes cuirs et tes souliers ! !...

— ... ? ?

— Oui ?... Je sais, tu ne comprends pas !... tu ne comprendras jamais !... pourtant il faut bien que je te le dise... L'incendie qui rougeoie là-bas n'est rien en comparaison de l'incendie de haine qui a ravagé toute espérance et tout avenir en moi ! Tu m'as élevée pour l'or ; et l'or, tu me l'as refusé à l'époque où j'en avais le plus besoin !... Tu m'as élevée pour l'or, et l'or ne me suffit pas !... Il y a en moi tout un monde de choses nouvelles que j'entrevois, et que les enfants des autres apprennent dès leurs jeunes années... Ai-je une âme ?... ai-je un cœur ?... ai-je une conscience ?... Tu ne m'as rien appris de tout cela !... Alors, que me reproches-tu ?... D'avoir mal agi ?... mais qu'est-ce que le mal ?... qu'est-ce que le bien en dehors de toute foi à l'au-delà ?... des mots !... des bêtises pour mener des imbéciles à subjuguer les faibles !... je l'ai pensé, du moins, jusqu'au jour où j'ai rencontré un homme qui doit à ces mots sa beauté et sa grandeur... Cet homme, qui m'a fait éprouver en une seule fois le sentiment absolu de ma misère, et devant lequel j'étais l'impuissante poupée que vous m'avez faite, Victor et toi... cet homme, vous l'avez ridiculisé, combattu, vous m'avez menée en guerre contre lui, derrière des ivrognes comme Soupot ou des lâches comme Etienne ! !

— Mais tu es bien partie en guerre toute seule!

— ... En apparence... oui !... mais, en réalité, je le combattais de toute la force de mon amour ... je le combattais parce que j'avais compris que c'était le seul moyen de l'obliger à s'occuper de moi...

Nathan esquisse un geste d'étonnement.

— Oui, je le sais encore, c'est une révélation

pour toi, comme tout ce qui me regarde, d'ailleurs !... cette révélation, je te l'ai déjà faite : mais tu l'as oubliée !... tu as une caisse à la place du cœur !... et tu vois où cela mène... Tu n'as jamais aimé personne que toi !... toi, et encore toi !... j'ai été un bibelot dans ta vie, un bibelot qu'on regarde au passage... tu as semé l'égoïsme, ne t'étonne pas de semer la haine... la haine de tous... la haine de tes ouvriers, mais surtout la mienne !... car, à moi, tu devais davantage... j'étais ta fille... j'étais ton nom... j'étais ton sang... et tu ne me laisses en présence de la vie, avec tous les besoins d'hier, toutes les aspirations de demain... et rien pour les satisfaire ou les réprimer... pas même une pauvre pensée de religion !...

— Mais, malheureuse, tu me reproches ce qui est pour moi mon meilleur titre de gloire !... je t'ai laissé la liberté, et je me suis dit : "A vingt ans, elle choisira !..."

— Choisir à vingt ans !... répète Alberte avec une ironie amère... choisir, à l'âge de la bataille terrible... où j'aurais besoin de toutes les forces ... où je voudrais avoir toutes les croyances chevillées là, enracinées depuis des années dans le fond de mon cœur !... choisir quand on n'est plus de sang-froid !... quand il monte du cœur toutes sortes de choses qui nous empêchent de voir clair !... choisir à vingt ans !... quelle stupidité !... car tu avais le devoir de mettre une force supérieure en moi... de ne pas me laisser flotter, épave de malheur, à la merci de tous les courants, à la folie de tous les flots... à l'écume de toutes les vagues !... Oui...mon existence est manquée... elle est perdue... il est trop tard pour le bonheur !...

Et Alberte, en un geste de désespoir, serre ses tempes de ses deux mains crispées :

— Ma vie ?... elle est comme l'horizon qui nous entoure... noire... toute noire... du noir partout, avec du rouge sinistre dans le fond !... et c'est ta faute ! !...

D'un bond, Nathan s'est levé : la journée est trop lourde pour lui : dans son esprit déjà surexcité par les violences de la grève, les paroles de sa fille retentissent avec une insoutenable brutalité.

— Ma faute !... c'est ma faute ?... répète-t-il les yeux hagards... ma faute, à moi qui t'ai fait la vie... large !...

— ... Mais sans but !... riposte Alberte.

Et ses mains jouent fébrilement avec la poignée de la portière.

— ... Sans but ?... Quel but voulais-tu que je te donne ?...

— Eh bien ! le vois-tu ?... Es-tu assez au pied du mur, s'écrie Alberte d'un ton plus méprisant que jamais. Tu viens de l'avouer! tu n'as jamais pensé à donner un but à mon existence : je n'ai donc aucune raison de vivre... j'ai perdu l'or ... ton or aujourd'hui couvert de l... et de sang. Je suis à jamais chassée d'un p..ys qui m'était devenu mille fois cher, du pays où il vit lui, aimé d'une autre, fiancé à une autre !... Ma jeunesse et m.. beauté ne me servent à rien... l'existence, pour moi, n'est supportable que par l'affection qu'on y met... et moi, personne ne m'aime !... ne m'a jamais aimée ! !... je suis seule... toute seule sur la terre ! !...

En disant ces mots, la nature violente d'Alberte semble éclater sous l'assaut de toutes les émotions à la fois : « A moi la mort !... à moi, le néant ! ! » Et, avant que Nathan puisse faire

un seul mouvement pour la retenir, elle se penche, ouvre la portière, et avec un grand cri affolé, se précipite sur la voie,dans le galop de l'express qui semble fuir, avec une rapidité de rêve, vers le pays mystérieux de l'oubli...

Le père n'eut pas un mot, pas cri...

Il y a des moments où l'âme humaine est comme sursautée de douleur ; tout peu désormais arriver ; la faculté de souffrir ne réagit plus. Nathan, les yeux dilatés, regarde le trou béant et noir que découpe dans le wagon la portière grande ouverte. Le malheureux se rapproche peu à peu de lui, comme on se rapproche du vide... S'il prenait le même chemin que sa fille ... c'est si simple... si vite fait !... cela coupe court à tant de difficultés !...

Et il avance encore... tout au bord... Oui, il suffira de bien vouloir pendant une seconde... une seule !... et tout sera fini... à jamais...

Alors, il met sa montre, ses bagues, son porte-monnaie sur le coussin du compartiment ; puis, comme s'il hésitait ou s'il voulait sonder la profondeur de l'abîme où il va se jeter, il descend sur le marchepied, se penche en avant... se maintient à la rampe de cuivre, d'une main qui ne serre déjà plus...

L'express veut regagner le temps perdu, et il marche maintenent à une allure vertigineuse, s'enfonçant comme un projectile dans l'espace tout noir ; un vent frais cingle, fouette le visage de Nathan qui regarde l'horizon du côté de Paris... Là-bas !... un point lumineux brille, grandit entre les deux rails qui forment la contre-voie, c'est l'express de Paris-Bruxelles qui vient de dépasser Creil, et prend maintenant sa marche de grand rapide.

Nathan regarde, comme hypnotisé, la lumière

qui grossit toujours, pendant qu'on distingue déjà le bruit lointain des roues, et comme la respiration anhélante de la machine...

Une dernière fois, tel le fruit malade qui tremble au bout de la branche avant de s'abattre sur le sol, l'usinier se penche, à bout de bras, ne tenant plus la barre de cuivre que par une sorte d'instinct animal... Il distingue maintenant l'ensemble de son train comme si déjà il n'en faisait plus patie... les glaces violemment éclairées laissent apercevoir un peu partout comme des coins d'intérieur tranquilles... quelques éclats de rire bien perlés lui parviennent aux oreilles... Il y a des familles heureuses dans ce train !... Et le contraste semble l'affermir encore en sa résolution effrayante : " A lui aussi, la mort... le grand repos !... le néant !... la fin de tout!!... "

De plus en plus fixement, il regarde l'express ; les deux locomotives sont là, prêtes à se croiser, et arrivent l'une vers l'autre avec une vitesse doublée de cent quatre-vingts kilomètres à l'heure ; Nathan une sueur froide sur tout son corps, ouvre alors la main et se laisse aller dans le vide...

Les voyageurs entendirent alors un cri fou qui se perdait dans le tonnerre des machines... puis les trains s'éloignèrent ferrailleusement, au milieu des campagnes silencieuses...

Quand, une heure après, les hommes d'équipe, prévenus télégraphiquement de Creil, firent avec des lanternes une recherche anxieuse le long de la voie, ils trouvèrent une jeune fille évanouie sur le talus herbeux, sans autre mal qu'une blessure sanglante à la nuque ; mais, neuf kilomètres plus loin, ils s'arrêtèrent, saisis d'horreur, devant une sorte de bouillie humaine, qu'ils furent obligés de ramasser avec une pelle et un seau...

Pour expliquer la diférence du résultat final dans les deux tentatives de suicide, car ils n'eurent pas une seconde d'hésitation sur la cause réelle de ce double accident, les employés dirent que la jeune fille avait probablement dû s'élancer avec force du wagon, et dépasser son but en tombant hors de la contre-voie, sur une herbe épaisse que personne ne foulait jamais ; tandis que le père s'était simplement laissé choir devant la locomotive de Paris-Bruxelles.

Victor, qui attendait le résultat des recherches en buvant un bock au buffet de Creil, fut demandé par un ingénieur de la Compagnie au téléphone de la gare...

— Eh bien ! dit-il le premier... tués tous les deux... n'est-ce pas ?...

— Non, répond aussitôt l'ingénieur, vous avez encore un peu de consolation au milieu de votre douleur... La jeune fille n'a rien !... à peine une petite blessure sans gravité à la tête, les cheveux ont amorti le choc...

— Et mon frère ?...

— Hélas !... vous le devinez facilement... mais il n'a pas dû souffrir, car le train entier a passé sur lui.

Alors Victor laisse tomber le récepteur d'un air dépité :

— Je savais qu'elle avait de la chance... la petite gueuse !... Mais vrai... c'est trop fort ! !... Nathan mort... Alberte vivante ! !... Je donnerais bien encore dix mille francs pour que ce fût le contraire !...

Et, d'un geste découragé, il jeta son cigare sur le quai.

VII

Et pendant que, par la porte terrible du suicide, l'âme de Nathan entre dans le mystérieux redoutable de l'éternité, une autre âme, exquise celle-là, se prépare dans la souffrance, avec une fermeté douce, à paraître devant son Dieu.

Car, de plus en plus, l'espérance de conserver Odile sur cette terre va s'affaiblissant dans le cœur de ceux qui l'aiment. Il semble même déjà que la mort est là, tout près, étendant sur la figure trop blanche de la pauvre enfant l'ombre mélancolique de sa silencieuse présence.

Jacques a maintenant le secret de la sensibilité exagérée, des affaissements subits, des désespérances inexpliquées d'Odile ; sous une apparence extérieure d'une intacte mais maladive beauté, le corps est perdu depuis longtemps ; en deux mois, la maladie a fait un tel progrès, que le docteur Mutin ne cesse de parler avec une surprise effrayée des complicités latentes que la tuberculose a dû rencontrer dans l'organisme ; et, à la fleur de ses ans, Odile va payer à la mort la lourde dette de tous ceux qui sont atteints de l'existence...

La jeune fille le sait, et, avec un très grand calme,parle de sa mort prochaine comme un voyageur sur le point de quitter les siens pour une longue absence...

— Comment sera-ce là-haut ?... demande-t-elle souvent à l'abbé Hans ?... il me semble que Dieu, si grand, si beau soit-il, ne sera pas complètement une surprise pour nous, car il a mis quelque chose de Lui sur toute créature, comme

un soleil divin qui laisse traîner la splendeur de ses rayons au front des chênes et sur le plus humble brin d'herbe des prairies... c'est Lui qui a fait la beauté de la fleur... la grâce de l'oiseau ... la douceur du sourire, l'infini du regard... Oh ! Monsieur le curé, que Dieu doit être bon et beau à ceux qui l'aiment ! !...

Tous les matins, après sa messe, l'abbé Hans vient à l'Abbaye voir sa petite malade ; et, une fois chaque semaine, il lui apporte l'Hostie sainte, l'Ami par excellence, doux par-dessus tout à ceux qui souffrent... à ceux qui vont être séparés...

Ces jours-là, la chambre d'Odile se transforme.

En temps ordinaire, elle est déjà claire et gaie avec ses vieux panneaux Louis XV, sa Vierge blanche de Venise, ses aquarelles lumineuses, ses mille souvenirs de voyage et d'excursion accrochés aux murs et disant le passé charmant, la vie douce, exquise, au bon soleil de l'affection.

Mais quand Jésus doit venir, alors l'Abbaye semble appeler la Ferlandière à son secours, afin de Le recevoir plus dignement.

Lorsque le monde veut dire d'une chose qu'elle est mal faite, il jette cette phrase dans la conversation, avec une ironie sacrilège : “ C'est pour l'amour de Dieu !...” Pour l'amour de Dieu, à l'Abbaye et à la Ferlandière, les jeunes gens donnaient tout ce qu'ils avaient de plus précieux, les étoffes les plus riches, les vases les plus artistiques, les fleurs uniques des serres ; aussi, quand le Christ franchissait la grille du cottage, il pouvait dire en voyant, à son passage, les serviteurs s'agenouiller, les chemins jonchés de verdure et de pétales de roses, les escaliers tendus de draperies blanches : “ Ici, je suis

chez les miens, et les miens me connaissent... et ils m'aiment !...''

Dès que l'Hostie sainte, portée par le vieux curé, était entrée dans la chambre d'Odile, alors la seconde porte s'ouvrait ; et, s'effaçant pour passer inaperçu, Jacques tombait à genoux dans un coin ; une prière angoissée, semblable à celle que la jeune fille faisait jadis à Saint-Roch, lui montait du cœur aux lèvres : " Mon Dieu, ayez pitié d'elle !... Mon Dieu, ayez pitié de nous !... Seigneur, vous ne faites donc plus de miracles ? Pourquoi ce perpétuel silence ?... Mon Dieu !... que votre sainte volonté soit faite !...''

Pourtant, Jacques était très raisonnable ; les matins de communion, il se retirait avec l'abbé Hans, sans dire un mot à sa fiancée, sans même chercher son regard, la laissant bien seule avec Dieu seul ; puis, comme un étranger, un dépossédé, il s'en allait, seul lui aussi, la tête vide, le cœur brisé,sur la route de la Ferlandière,où tout chantait le bon, l'affectueux passé, depuis les chaumières des pauvres où ils s'étaient rencontrés et aimés dans la douleur des autres, jusqu'aux humbles de la terre qui semblaient interroger Jacques et lui dire :

— ... Mais pourquoi n'êtes-vous donc pas geux aujourd'hui comme d'habitude ?... Où est-elle votre petite fiancée d'hier... notre jeune maîtresse de demain ?...

Jacques rentrait alors chez lui, s'enfermait, et, devant la chère photographie, placée toujours sur son bureau, il pleurait comme un enfant.

Le soir. Dieu semblait lui rendre Odile, mais une Odile apaisée, aimante, plus forte que lui, semblant déjà éclairer son amour d'ici-bas avec des reflets d'éternité. C'était si bon, ce fugitif

retour " de l'autrefois," que Jacques ne manqua pas une seule après-midi : il avait pris ce pli de venir, dès que ses ordres avaient été donnés pour le travail des champs. Elle l'attendait, ainsi qu'un rayon qu'on espère, et, accoudée sur son lit, sa pensée toujours lointaine, elle reconnaissait sur la route le galop de Ella, le cheval favori de Jacques.

— ... C'est lui !... disait-elle à sa tante.

Et, dans ce mot " lui" il y avait des trésors de tendresse.

Dès ce moment, elle s'extériorisait, pour ainsi dire, allait au-devant de son fiancé ; l'accompagnait, le voyait par la pensée comme si elle avait été présente... Cet arrêt dans le bruit perçu du galop du cheval, c'était le raccourci par les prés qui bordent le cottage... puis Jacques lendemandait la grille ; la porte chantait avec lenteur, sur ses vieux gonds rouillés, la gaie chanson de l'arrivée... Jacques, maintenant, a mis pied à terre... elle entend résonner sur les pavés les sabots de Ella qui se dirige toute seule vers l'écurie... Mais Jacques ne monte pas encore, il cause en bas, tantôt avec Jeanne, quelquefois même avec le médecin... il s'informe de la façon dont Odile a passé la nuit... si l'on peut espérer encore ?... Le pauvre ami !... il se raccroche à tout comme le lierre qui s'attache désespérément pour ne pas mourir...

Puis, le vieil escalier de bois sculpté crie sous un pas viril, c'est Jacques qui monte...

Enfin !...

Alors, l'ayant bien à elle, Odile le raisonnait quand elle lui trouvait l'air trop triste, lui faisait une théologie à sa manière. Elle ne le quitterait jamais !... jamais !... On conserve sa personnalité là-haut certainement, et ce qui fait la

personnalité, c'est-à-dire la conscience de son identité, la sauvegarde de tous les chers souvenirs sans lesquels notre vie ressemblerait à un cadre d'où le tableau serait absent, à un chaos incompréhensible où rien ne se relierait plus... Comprenez donc, cher et bon ami, que vous me serez toujours là, bien présent... Au lieu d'avoir une Odile malade, imparfaite, pleine de révolte et de péchés, vous aurez comme amie une âme que Dieu aura purifiée, transfigurée, idéalisée, sans aucune crainte de déchéance... Vous voyez... Dieu vous gâte !...

Elle avait même la coquetterie de donner à sa chambre une apparence bien vivante, presque gaie : les lourds chrysanthèmes de la saison jetaient dans tous les coins leurs notes éclatantes, les partitions semblaient préparées sur le piano, pour être chantées tout à l'heure, et le soleil d'arrière-saison semblait, le soir, ne pouvoir se résoudre à quitter la chambre de la jeune malade.

Un jour, elle fit même un effort pour lire à Jacques " les Morts " de Pierre Reyniel, qui l'avaient beaucoup frappée.

— Odile... je vous en prie ! supplia Jacques.

— Mais vous ne le connaissez pas... c'est le chant le plus consolateur du monde... je vous assure, il vous fera du bien... c'est pour cela que je veux vous le lire...

Et, tout bas, très bas, elle commença .

Les morts ne sont pas ceux qu'on pleure
Avec des regrets incessants,
Et dont le souvenir demeure...
Ceux-là ne sont que des absents!

Ceux qui partent, l'âme remplie
D'amours par la douleur accrus,
Ne sont point les morts qu'on oublie...
Mais seulement les disparus!...

Elle n'eut pas la force d'aller plus loin que la seconde strophe, le souffle lui manquait ; alors elle passa le livre à son finacé :

Lisez vous-même... mais tout haut...

Et Jacques obéit, la mort dans l'âme.

Car, en général, il ne répond rien ou presque rien quand Odile, voulant toujours l'accoutumer à la pensée de la séparation prochaine, jette sur cette vision toutes les espérances de la foi : il est à l'heure douloureuse où la souffrance parle tellement fort, que toute autre voix est couverte ... l'heure où le Christ lui-même se taisait, terrassé, anéanti par l'angoisse humaine...

Jacques se tait, lui aussi, car il a perpétuellement devant les yeux la route longue, solitaire, bordée de ruines, où il doit désormais se préparer à marcher... Mais il constate bientôt que le silence même de sa douleur attriste Odile, et que le soir, à l'entrée de la nuit,toujours si effrayante pour les poitrinaires, à cette heure où la fièvre, quelques heures apaisée, semble revenir plus implacable à l'assaut du pauvre corps humain. il laisse la jeune fille moins courageuse devant l'épreuve prochaine.

Alors, il se détourne de la vision hypnotisante, et, par amour, il a l'énergie de s'oublier, de faire abnégation de sa propre douleur de sourire au bord même d'un tombeau.

Peu à peu, il se met à raconter les nouvelles du Val d'Api : la fuite de Soupot, la révocation d'Etienne, et la répartition qu'il fait des terres, récemment achetées, entre les anciens ouvriers des usines ; si l'expérience a coûté cher, elle paraît avoir profité: d'abord, jusqu'au Bois-Roux le pays n'est pas atteint pas la crise révolutionnaire ; au Val d'Api, la réaction se dessine d'autant mieux que les partisans acharnés des usines

sont obligés d'aller chercher du travail à Paris, et là, ce n'est pas Alberte qui s'occupera d'eux, car elle mène grand train dans la capitale, et les journaux du boulevard n'hésitent même pas à renseigner le public sur ses déplacements et ses toilettes.

— Avec quoi les paye-t-elle ?...

— Certainement pas avec l'argent des usines : les créanciers perdent déjà quatre-vingt-cinq pour cent : des machines toutes neuves, coûtant plus de trente mille francs chacune, ont été revendues au poids de l'acier, et à un prix dérisoire ; d'autres se rouillent là-bas, en plein vent, dans les anciens prés de Frilleux ; les usines restent telles que l'incendie les a laissées ; à peine, par mesure de précaution, a-t-on mis quelques barrières en planches autour de la grande cheminée qui s'incline d'une façon inquiétante ; quand on passe au Val d'Api, chacun éprouve maintenant une impression sinistre, en voyant les bâtiments effondrés, les charpentes de fer tordues par la violence des flammes, les fenêtres béantes, léchées de larges traînées rouges, les briques piquetées d'éraflures de balles, et le fameux mur contre lequel vingt ouvriers — et certes pas les plus mauvais, — ont trouvé la mort... Toutes ces ruines sont comme un livre terrible où, malheureusement peut-être, les enfants ne sauront pas lire longtemps...

— Mais M. Victor ne se préoccupe pas de ce qui peut rester de ses ateliers ?..............

— Victor Harmmster ne se préoccupe plus de rien ; il a tourné la page avec une désinvolture parfaite. Ces gens-là ne poussent des racines nulle part : ils écument les nations comme jadis les pirates écumaient les mers. Ce Uictor Harmmster, retiré à Maisons-Laffitte, promène

maintenant sur les champs de courses sa figure sceptique et la variété de ses gilets. Dans cent ans, on parlera encore de tous ces païens et du tort qu'ils ont fait au pays ; car, il ne faut pas se le dissimuler un instant, le Val d'Api portera longtemps la marque des quatre années gui viennent de s'écouler : en présence de certaines figures, de certains vices, de certaines opinions conservées comme un héritage de haine au sein de quelques familles, on ne pourra s'empêcher de dire : “ Une usine de sans-Dieu a passé par là ! ” Il y a des cicatrices indélébiles sur les âmes comme sur les corps...

— Heureusement, ami, répond Odile... vous restez...

— ... Je ferai tout pour réparer, comme j'ai tout fait pour empêcher... Je veux de plus en plus que la Ferlandière devienne le cerveau du pays, et que le presbytère en soit le cœur... Je veux mes paysans instruits, prévoyants, ne se laissant pas hypnotiser par les parleurs de Paris ... Je veux des journaux intéressants, modernes, qui chantent la terre... et qui aient la passion de la défense du village... Je veux des caisses de retraites locales qui aident le paysan à mourir tranquille sur le sol qu'il a cultivé... Je veux que devant le pays, le cultivateur prenne enfin conscience de sa force, qu'il ne se fasse plus le vassal robuste des villes anémiées et pourries. Ah ! Odile ! si seulement vous restiez là, auprès de nous !... si, au soir de mes journées difficiles, quand je rentrerai là-bas... dans ma grande Ferlandière, je savais avoir l'espérance de votre regard... la douceur de votre parole !...

— Jacques, vous aurez mieux que cela !... vous

aurez le mérite de notre séparation... qui sait...

peut-être la puissance d'une prière d'élue... Dieu est si bon !...

. . . .

En réalité, Jacques souffre surtout dans ces conversations relatives à leur commun avenir. La pauvre petite se trouve tellement mêlée à sa vie, leurs deux chères âmes se sont si bien identifiées, qu'à chaque instant, lorsqu'il parle de ses projets, Jacques éprouve la tentation de s'arrêter, car il rencontre partout devant ses yeux, au coin de chaque phrase, la douloureuse perspective de la séparation, le trou béant où demain, on couchera la douce enfant, la toute aimée, dans sa toilette blanche.

Pourtant, avec sa généreuse nature, Jacques continue quelque temps encore à bien lutter, et, la mort dans l'âme, fortifie sa belle attitude, confirmer sa fiancée dans sa vaillance et dans sa foi... Oui ! il sera fort... fort comme cette enfant qui l'aime... Il sera fort... comme la grand Dieu, le divin Souffrant sur lequel il s'appuie...

Un jour,. Odile, démoralisée, sembla faiblir. Jacques fut alors superbe de confiance et de surnaturel espoir ; il lui lut, à son tour, les choses les plus augustes écrites sur l'immortalité,et, quand il partit, elle lui tendit les deux mains en un geste ému de reconnaissance.

— Merci, Jacques, vous êtes ami... jusque dans la mort...

— Plus loin !...

— Oui... plus loin !...

— En Dieu, Odile, je vous aime !

— En Dieu, Jacques, je vous aime ! répète la jeune fille comme un écho, et, par delà le tombeau, je vous espère en Lui..

Ce soir-là, le ciel était merveilleux : à une hauteur infinie, les étoiles mystérieuses bril-

laient dans l'espace : sur la campagne endormie, d'invisibles choses semblaient frissonner, et, au sommet des massifs noirs inclinés par la brise, on eût dit que des robes d'anges glissaient...

— Qui sait, pense Jacques, les âmes de là-bas viennent peut-être déjà au-devant de leur sœur de demain ?

Et le jeune homme a le courage de descendre la grande allée de l'Abbaye, en chantant comme une prière, comme un encouragement lointain jeté à sa fiancée au travers de la nuit, la strophe admirable de Galeron de Calonne, qu'ils avaient apprise tous les deux, au temps des jours heureux :

Tes yeux sont fermés, mais qu'importe l'ombre!...
J'ai trop de rayons et j'ai trop de jour,
Pour qu'il puisse faire en moi jamais sombre!
Tes yeux sont fermés, mais qu'importe l'ombre...
Puisque j'ai l'amour!...

Mais, arrivé au bout de l'allée, Jacques sent faiblir sa volonté ; il tombe à genoux devant le vieux calvaire qui se dresse au tournant de la route, et prie seul, dans la nuit, comme peut-être jamais il n'avait prié :

— Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand elle sera partie... souvenez-vous de ma solitude... de mon amer et perpétuel ennui... du vide de mon cœur !... Vous pouvez ne pas me répondre... vous taire ?... Je " sais " que Vous êtes là, tout près de moi, ne voulant pas parler avant votre heure ; car, devant l'éternité, notre vie n'est qu'un imperceptible point... Oui... Vous me voyez du haut du ciel noir, et demain se lèvera l'aurore... l'éternel matin !... Mon Dieu !... que ce " demain " ne soit pas trop long à luire... Oui, mon Dieu !... je vous aime, même dans les

coups que vous frappez !... je vous aime, alors que vous broyez un cœur créé par Vous sensible et bon... Seigneur ! que votre sainte... que votre terrible volonté soit faite !...

Pourtant, à certains jours, Dieu semble les quitter définitivement tous les deux, et les abandonner ensemble, dans le noir des horizons, à la faiblesse de leur nature. Peu à peu, la compréhension de l'épreuve s'affaiblit, la fierté de souffrir tombe ; seule, la douleur physique et morale reste, et frappe de tels coups, que les jeunes gens trouvent à peine dans leur foi la force de ne pas murmurer. Comme le feu mord sur le métal précieux afin de l'affiner encore, de lui laisser ces reflets de beauté étrange qui ne sont que la souffrance immobilisée des choses, la maladie s'acharne, s'exaspère sur les dernières résistances de ce corps de vingt ans.

Odile, par pitié pour Jacques, ne veut pas dire qu'elle souffre ; mais, à part la voix, tout parle en elle : ses yeux qui, après le dernier assaut, la dernière crise, semblent attendre, guetter avec terreur le retour certain d'une souffrance sans nom... ses pauvres mains trop blanches, qui cherchent dans le vide un appui, une aide, comme le noyé étend les mains au-dessus des flots qui l'étouffent.

Jacques, debout à côté de cette angoisse, endure le martyre, en se voyant impuissant devant des supplications qui ne voudraient pas se produire, et que la douleur victorieuse arrache à sa fiancée.

— Oh ! Jacques, que je souffre !...

— Chère petite !... Allez ! si je pouvais vous la donner, ma vie ! !...

— Mais pourquoi le bon Dieu me fait-il souffrir ainsi ?...

Et, comme le jeune homme va répondre, elle le prévient :

— ... Oui, je sais... le grand mystère !... je suis au passage le plus dur... Je ne vois plus rien autour de moi... que vous... toujours vous... ami ! ... Oh !... cher ami, que je vous remercie !...

Elle lui tend sa main, dont les petits doigts se crispent de douleur autour de tour de Jacques.

Mais l'accalmie revient, car la souffrance a, dans sa violence même, une raison de brièveté. Alors ils parlent encore tous les deux de l'avenir qui se rapproche de plus en plus, de ce ciel bleu où l'on ne souffre plus... jamais plus !... où les amis ne seront pas séparés...

Jacques, dit Odile, ne m'en veuillez pas,—c'est toujours sa grande préoccupation,– mais aujourd'hui, j'éprouve vraiment, comme saint Paul, le désir de partir... je voudrais que mon âme quitte ce corps de mort... et, comme le papillon bat des ailes au-dessus de sa chrysalide, il me semble que mon âme ouvre déjà les siennes au-dessus des ruines de son habitation mortelle.

— Odile, répond Jacques, j'ai peur !... Il me semble que, là-haut, quand vous verrez Dieu... l'Infini face à face, l'affection humaine pâlira... s'évanouira en vous comme une misérable flamme devant le radieux soleil... Odile !... j'ai peur de me sentir oublié... seul sur la terre... votre pensée délaissant la mienne ?...

— Jacques... je ne vous oublierai "jamais !"...

— Vous serez là-bas comme enivrée d'affection !...

— ... J'aurai toujours soif de souvenir !...

Dieu est si grand... si beau !...

— ... Et pourtant il aima l'homme jusqu'à mourir pour lui !... aujourd'hui encore, il demande... il mendie presque à cet homme un peu

d'amour ; et, au milieu de son ciel bleu, ses délices à Lui sont d'être avec les enfants des hommes. Vous voyez bien que l'affection humaine compte même au pays des anges. Dieu n'est jaloux que de la " première" place...

— Odile... merci... oh ! merci !...

. . . .

Et un matin, un radieux matin d'octobre, il arriva ce qui devait arriver... On vint, en toute hâte, chercher Jacques : Odile, après quelques jours de résurrection apparente, avait eu subitement une crise terrible pendant la nuit ; et le docteur Mutin venait d'exprimer la crainte que la jeune fille ne passât dans la prochaine syncope...

Jacques partit au grand galop et, en quelques instants, fut en vue de l'Abbaye...

—C'est " lui," dit Odile faiblement, en reconnaissant encore sur la route le pas précipité du cheval... comme il vient vite aujourd'hui !... observe-t-elle avec de grands yeux effrayés... Et elle ajoute par deux fois :

— Il a raison... oui... oh !... comme il a raison !...

Quand Jacques parut, il passa dans le regard mourant de la jeune fille un véritable éclair de joie :

—Dieu est bon !... dit-elle à l'abbé Hans qui venait de lui donner l'Extrême-Onction... il n'a pas voulu que je parte sans avoir tous mes amis autour de moi... C'est bon... c'est doux de s'en aller ainsi... Bienheureux ceux qui meurent en Dieu... oui... mais bienheureux aussi ceux qui expirent au milieu des mains tendues et des figures aimées !...

Puis elle appelle Jacques, lui montre ses mains

sur lesquelles on distingue encore la tache brillante des Saintes Huiles.

— Vous voyez... murmure-t-elle... l'huile de la force !... je serai forte aujourd'hui... vous prierez bien tout à l'heure pour moi... quand je ne le pourrai plus... et surtout... une messe tous les jours pendant un mois...

Elle lui faisait ses dernières recommandations: sa chambre tout entière était pour Jeanne, mais, avant tout, il y choisirait un souvenir, celui qu'il aimerait le plus ; et elle le remercia encore de sa chère affection qui avait été le soutien, la consolation, la douceur de sa vie...... elle lui était reconnaissante de n'avoir jamais lutté dans son cœur contre Dieu.

— Car, Jacques, ajoute-t-elle, au fond de tout vrai bien, à la limite extrême de toute réelle beauté, on arrive fatalement à Dieu... c'est lui qui est le mytérieux couronnement de toutes choses... tant qu'on ne l'a pas atteint, on peut être dans la voie, mais pas au but encore... Ici-bas nous nous essayons sur les choses matérielles... c'est à elles que nous bégayons, que nous balbutions les premières phrases d'une langue que le monde ne soupçonne pas, mais que Dieu nous apprend tout d'un coup aux heures de souffrance... Savez-vous, Jacques, pourquoi je vous aime tant ?... c'est que vous m'avez toujours aimée pour moi... pour mon vrai bien... Par delà la fragilité du corps, vous avez chéri mon âme... D'autres l'auraient fait dévier, l'auraient rapetissée à la mesure de leur égoïsme... vous l'avez embellie, élevée vers l'idéal... vers Dieu... Je vous aimais tant, Jacques, quand vous me parliez de Lui... c'est si beau, un homme qui aime Dieu... qui le défend !... ce mot transfigure,fait resplendir tout ce qu'il touche... Dieu;!... Jacques... oh!

comme il vous bénira !... Un verre d'eau donné à un pauvre ne restera pas sans récompense... que ne vous rendra-t-il pas à vous, ami, qui, sans murmurer, laissez partir votre cœur !... Car je suis le vôtre, n'est-ce pas ?... comme vous êtes le mien. Adieu ! Jacques... ami très cher... Adieu ! !

Elle avait dit tout cela en phrases coupées, arrêtée à chaque instant par des faiblesses, mais on sentait qu'elle voulait le dire : c'était comme son testament.

Quand elle eut fini, il y eut sur sa figure une expression de satisfaction ; dès lors, elle fut toute à Dieu. Danssa chambre de jeune fille, chacun prie: c'est une sorte de conduiteaffectueuse, faite uniquement par des amis jusqu'au seuil même de l'éternité ; et, bien que la fin évidemment approche, un sourire de réel bonheur semble flotter sur les lèvres d'Odile.

— Jacques, murmure-t-elle encore, mais de plus en en plus bas, si vous saviez comme il est doux de mourir ainsi... tous mes aimés sont là... même “ elle ” !...

— Même “ elle ”...? répète Jacques qui ne comprend pas.

Alors, n'ayant plus la force de parler, Odile fait un signe de la main, et par la fenêtre largement ouverte, montre le ciel d'un bleu pâli d'octobre, qui s'étend comme une caresse et une protection sur les champs et les bois, sur toute la nature calme, recueillie dans une douceur mélancolique d'arrière-saison.

— La grande Amie !... murmure-t-elle avec son bon sourire, mais tout bas, si bas que Jacques seul entendit...

Ce fut la dernière fois que Jacques le vit, ce cher sourire. On eût dit que là-haut les anges avaient hâte de le prendre pour éclairer encore

les splendeurs du Paradis, car, à peine Odile eut-elle envoyé son " merci " à la nature qui l'entourait de sa silencieuse beauté, qu'elle inclina la tête, et, doucement, la laissa retomber dans l'or de ses cheveux, qui semblaient être l'image terrestre de l'auréole que Dieu réserve à ceux qui meurent en lui... Et, pendant son insensible agonie, la parole seule de l'abbée Hans s'éleva dans la chambre disant les paroles liturgiques :

— Pars... âme chrétienne !... Pars !... au nom du Dieu qui t'a créée !... au nom du Christ qui t'a rachetée !... au nom de l'Esprit-Saint qui t'a purifiée, embellie... Pars ! âme chrétienne... que les saints et les saintes du Paradis t'accueillent comme une sœur venue vers eux, au travers des tristesses de notre terre... Pars !... âme chrétienne... trouve aujourd'hui la demeure de la paix éternelle... et que cette demeure soit le sein de ton Dieu !...

Sur ces mots, elle mourut, sans une souffrance, comme un crépuscule qui finit ou plutôt comme une aurore qui commence, comme une chrétienne qui sait son Rédempteur vivant.

Dans le silence de la chambre mortuaire, la voix de Jacques parle maintenant, toute mouillée de larmes :

— Adieu, Odile !... adieu, ma douce... ma chère petite fiancée !... tu es auprès de ton Dieu, maintenant... tu sais !... tu vois !... N'oublie pas ceux qui marchent douloureusement sans toi vers les pays où tu t'es envolée... n'oublie pas ceux qui vont lutter dans la solitude du cœur contre les difficultés et les amertumes de la vie... Odile !... ma petite Odile... Adieu ! !...

. . . .

Et, si vous faites à pied la route Forestière qui, au travers de Frières, relie Mennesis au Val

d'Api, peut-être rencontrerez-vous un jeune homme en noir, qui s en va, au pas de son cheval, dans les grands bois et dansles cultures dor il surveille l'exploitation. Si vous êtes frappé de la gravité de son visage... de la pensée mélancolique qu'il semble toujours fixer en lui, regardez-le bien, vous reconnaîtrez peut-être Jacques de la Ferlandière, qui, dans le travail et la charité, attend ici-bas l'heure de là-haut, l'heure de toutes les délivrances et de tous lesrevoirs, l'heure douloureuse et sainte... l'heure bénie... la mort...

FIN